

III. Parthes et Bactriens

La confrontation entre Parthes et Bactriens est l'épisode le plus bref et le moins bien documenté que nous ayons à traiter. C'est pourtant à cette confrontation victorieuse que les Parthes ont dû l'extension de leur empire vers l'est. Ce sont donc les premières traces de leur domination orientale que nous cherchons ici à retrouver, et ce sont les monnayages qui peuvent en offrir l'indication matérielle la plus immédiate. Du point de vue culturel, en revanche, c'est en tout d'autres termes que se posent les relations entre Parthes et Bactriens, car les uns et les autres ont adopté et développé des traits hérités de la culture hellénique à l'influence de laquelle ils ont été soumis et qu'ils ont à leur tour transmise. L'enjeu, sur le terrain, consiste plutôt à tenter de déterminer quels critères pourraient permettre de les différencier et de dater à la fois les assemblages et les documents isolés.

A. Lignes de tradition gréco-romaines : les Parthes vainqueurs de l'empire gréco-bactrien.

La confrontation entre les nouveaux empires qui s'étaient constitués aux frontières des Séleucides, l'empire parthe au nord et l'empire bactrien à l'est, était inévitable. Les échos, pourtant, en sont fort succincts dans la tradition gréco-romaine. Elle est représentée par trois textes, auxquels on peut ajouter le contenu des vignettes qui énumèrent le contenu des livres de Trogue-Pompée. Chronologiquement, le dernier -celui de Justin - est le plus explicite.

1. Justin : l'histoire revisitée au IIe siècle

Eodem ferme tempore, sicut in Parthis Mithridates, ita in Bactris Eucratides, magni uterque uiri regna ineunt. Sed Parthorum fortuna felicior ad summum hoc duce imperii fastigium eos perduxit. Bactriani autem per uaria bella iactati non regnum tantum, uerum etiam libertatem amiserunt, siquidem Sogdianorum et Arachotorum et Drangarum et Areorum Indorumque bellis fatigati ad postremum ab inualidioribus Parthis uelut exsanguis oppressi sunt.

« Vers la même époque, deux grands hommes commencent à régner : Mithridate chez les Parthes, Eucratides à Bactres. Cependant, la Fortune, plus favorable aux Parthes, amena chez ceux-ci l'empire à son apogée sous le commandement de Mithridate. Quant aux Bactriens, lancés dans des guerres variées, ils ne perdirent pas seulement leur royauté mais aussi leur liberté, puisque, épuisés par les guerres contre les Sogdiens, les Arachotes, les Dranges, les Ariens et les Indiens, ils furent à la fin écrasés, comme exsangues, par les Parthes plus faibles qu'eux »⁵⁵⁸.

Ce texte est fondamental pour ce qu'il nous apprend de l'histoire parthe et de l'histoire bactrienne. Le synchronisme approximatif qu'il propose entre l'avènement de Mithridate Ier dans l'empire parthe et celui d'Eucratide dans l'empire bactrien nous fournit, nous l'avons dit, un des rares ancrages de la chronologie gréco-bactrienne, car l'avènement de Mithridate Ier peut être daté de façon certes conjecturale, mais néanmoins étayée, vers 171/170. Ce texte constitue en outre la seule source d'information écrite sur les conflits internes à l'empire bactrien, et il a offert un cadre interprétatif qui permettait de rendre compte des différents monnayages gréco-bactriens connus à cette époque, qui semblaient avoir circulé de façon contemporaine. Enfin, et c'est là le plus important pour nous, il nous apprend que les Parthes, conduits par Mithridate Ier, s'étaient renforcés au point d'être en mesure d'affronter leurs puissants voisins orientaux, et que leur politique d'expansion orientale a été couronnée de succès, succès qui se sont soldés par la soumission de ces derniers.

Ce passage fait partie du livre XLI, le premier des deux volumes consacrés à l'histoire des Parthes, où l'histoire des Parthes était racontée depuis l'autonomisation de la satrapie séleucide de Parthie jusqu'à la fin du règne de Mithridate Ier. Le destin des Parthes et des Bactriens avait été d'emblée mis en parallèle : la sécession des Parthes avait été contemporaine de la défection de Diodote, gouverneur de la Bactriane, qui s'était fait proclamer roi, entraînant à la révolte, à son exemple, « les peuples de tout l'Orient ». Les

⁵⁵⁸ Justin, XLI, 6, 1-3.

Arsacides avaient pris le pouvoir peu après chez les Parthes, mais la nécessité d'imposer leur pouvoir contre les Séleucides ne leur permettait pas encore de se mesurer aux Grecs de Bactriane. La prise de pouvoir d'Arsace Ier en Parthie avait eu lieu pendant le règne de Diodote Ier⁵⁵⁹, et, selon Justin, le roi bactrien paraissait au nouveau dynaste aussi menaçant que le roi séleucide. La mort de Diodote lui avait cependant épargné le conflit qu'il redoutait, et qui lui aurait imposé de devoir résister sur deux fronts en même temps. Arsace Ier avait pu traiter avec le fils et successeur de Diodote, du même nom, et un accord avait été conclu⁵⁶⁰. On ne connaît malheureusement pas la teneur de l'accord en question ; tout au plus peut-on relever que des relations diplomatiques avaient été établies entre les deux royaumes. La paix à l'est de l'empire parthe en formation était assurée pour un temps, laissant à Arsace le loisir d'affronter Séleucos II, ce qu'il fit, dit Justin, avec succès. Mithridate Ier, fils du roi Priapatius, est, selon Justin, le cinquième roi à régner sur les Parthes ; il prend le pouvoir à la suite de son frère aîné Phraate, le vainqueur des Mardes ; la mort d'Antiochos III en 189 avant notre ère a laissé pour un temps aux Parthes le loisir de renforcer leur empire.

L'ampleur de la victoire parthe contre les Bactriens est difficile à estimer. Quel sens exact peut-on donner au fait que les Bactriens (*Bactriani*) perdirent leur royauté (*regnum*) et leur liberté (*libertatem*) à la suite de cette victoire ? La cohérence interne du texte de Justin a manifestement pâti de la suppression de nombreux développements de Trogue-Pompée, notamment concernant l'histoire de l'empire gréco-bactrien : la chronologie exacte des événements n'est pas aisée à restituer, non plus que l'articulation entre eux des faits retenus. On ne sait en particulier si par « Bactriens », il entend le royaume d'Eucratide, ou l'empire gréco-bactrien et ses différents souverains. La victoire parthe, en tout cas, ne marque pas la fin du règne d'Eucratide. D'après Justin, celui-ci a encore affronté victorieusement, avec des troupes réduites, un souverain nommé Démétrios, portant le titre de « roi des Indiens », qui l'assiégeait, et il a mené une campagne victorieuse en Inde⁵⁶¹. C'est au retour de cette expédition qu'il est assassiné par son fils, associé jusque là au pouvoir par son père ; le fils jouissait manifestement de l'appui de la population, puisque le défunt souverain, son père, est traité comme un ennemi, et sa dépouille publiquement outragée⁵⁶².

Eucratide était donc encore maître en son royaume après sa défaite contre les Parthes : un souverain nommé Démétrios II, qui porte lui aussi un titre royal, est son contemporain ; le fils

⁵⁵⁹ Le repère chronologique est fourni par la première guerre punique (264-241), et, plus précisément, par la référence à l'année du consulat conjoint de L. Manlius Vulso et de M. Attilius Regulus, soit l'an 250 avant notre ère, d'après les listes consulaires.

⁵⁶⁰ Justin, LXI, 4, 8-9.

⁵⁶¹ XLI, 6, 4.

⁵⁶² XLI, 6, 5.

d'Eucratide, tout parricide qu'il soit, règne encore après lui : c'est donc de soumission qu'il s'agit, plus que de conquête à proprement parler.

On en a un indice à la lecture du livre XXXVI de Justin, où celui-ci relate un épisode du règne de Mithridate Ier : la campagne du roi séleucide Démétrios II contre lui dans les années 140, vue, dans ce passage, du point de vue des Séleucides. Justin rapporte alors que de nombreux « peuples d'Orient » avaient apporté leur soutien à Démétrios Ier:

Cuius aduentum non inuiti Orientis populi uidere et propter Arsacidae, regis Parthorum, crudelitatem et quod ueteri Macedonum imperio adsueti noui populi superbiam indigne ferebant.

« Les peuples d'Orient ne furent pas mécontents de son arrivée, à la fois à cause de la cruauté de l'Arsacide, roi des Parthes, et parce qu'habitues au pouvoir ancien des Macédoniens, ils s'indignaient de l'arrogance d'un nouveau peuple »⁵⁶³.

L'évocation du pouvoir macédonien par opposition à celui qu'exerçaient les Parthes suggère que ces peuples étaient soumis aux Parthes, au moins formellement. Ils conservaient cependant leur pleine autonomie militaire, puisqu'ils disposaient de contingents indépendants. Certains, dit en effet Justin, allèrent même jusqu'à fournir des troupes à Démétrios ; or parmi ceux-ci figuraient les Bactriens :

Itaque cum et Persarum et Elymaeorum Bactrianorumque auxiliis iuuaretur, multis proeliis Parthos fudit.

« Ainsi, comme Démétrios était appuyé par des renforts perses, élyméens et bactriens, il mit en déroute les Parthes au cours de plusieurs batailles »⁵⁶⁴.

Quoiqu'il en soit, ces renforts n'ont toutefois pas suffi à assurer à Démétrios une supériorité sur l'armée parthe : il est battu et, comme on sait, envoyé en captivité en Hyrcanie, où il est traité avec l'honneur dû à un souverain de son rang. Et il n'est plus question de ces contingents chez Justin. Il ne précise pas non plus dans ce passage ce qu'il advient de ces

⁵⁶³ XXXVI, 1, 1, 3.

⁵⁶⁴ XXXVI, 1, 1, 4.

« peuples d'Orient » pour avoir ainsi soutenu le souverain vaincu.

Lorsqu'au livre XLI, après l'évocation de la fin du règne d'Eucratide, Justin évoque une guerre qui éclate au même moment entre les Parthes et les Mèdes, que les Parthes, après divers aléas, réussissent à trancher en leur faveur, c'est certainement du même conflit qu'il s'agit⁵⁶⁵. Cette interprétation implique que la campagne de Mithridate Ier contre Eucratide a bien eu lieu avant ses conquêtes occidentales. Cette hypothèse a parfois été discutée, mais c'est pourtant bien dans cet ordre que Justin rapporte les événements. La guerre en Médie se déclenche pendant les derniers épisodes de la vie d'Eucratide, puisque Justin en introduit le récit au paragraphe immédiatement postérieur par « *Dum haec apud Bactrianos geruntur* »⁵⁶⁶, tandis que la guerre contre Eucratide a eu lieu alors que l'empire parthe était plus faible que celui d'Eucratide. Ce commentaire serait peu justifié si Mithridate était déjà maître de la Médie⁵⁶⁷. Le texte de Justin nous apprend en tout cas qu'à la suite de ce succès, Mithridate Ier fait campagne en Elymaïde et que, non content de vaincre son roi, il annexe la région à son royaume⁵⁶⁸, expédition dont on comprend alors mieux le contexte à la suite de la défection en faveur de Démétrios. De la Perse, à cette époque, le texte ne dit rien.

Il n'est plus question non plus des Bactriens dans la suite du texte, mais l'évocation du règne de Mithridate Ier s'achève sur une phrase générale concernant l'étendue de ses conquêtes, lesquelles, dit Justin, étendent l'empire des Parthes « depuis le mont Caucase jusqu'à l'Euphrate ». C'est là l'une des deux mentions connues d'une extension de l'empire de Mithridate Ier jusqu'aux frontières de l'Inde, où les Grecs, depuis l'expédition d'Alexandre, situent de façon erronée le Caucase (l'autre est de Diodore, nous y reviendrons). Cela implique en tout cas que Mithridate ait pris possession de l'Arie, de la Drangiane, et de l'Arachosie, autant de régions dont Justin mentionnait qu'elles avaient été en guerre contre les Bactriens d'Eucratide. La forte valeur idéologique de l'évocation du Caucase, liée à la mémoire d'Alexandre, pouvait être devenue une référence stéréotypée et impose la prudence, nous en reparlerons à propos de Diodore. Mais la formulation de Justin suggère bien que Mithridate Ier s'est emparé des régions du sud de l'Hindukush qui étaient sous emprise gréco-bactrienne, ou du moins gravitaient dans l'orbite du royaume de Bactriane. Si l'on suit l'ordre du récit de Justin, tout allusif qu'il soit sur la fin, la campagne indienne de Mithridate Ier a eu

⁵⁶⁵ XLI, 6, 6.

⁵⁶⁶ XLI, 6, 7.

⁵⁶⁷ C'est aussi l'opinion de G. Le Rider: il considère en outre après G.K. Jenkins qu'il faut donner au terme « *Medi* » employé par Justin une expression géographique et non politique: Mithridate Ier s'est emparé d'Ecbatane et de sa région, alors sous contrôle séleucide, tandis qu'Alexandre Bala et Démétrios Ier s'affrontaient en Syrie (Le Rider 1965, p. 344-345).

⁵⁶⁸ XLI, 6, 8.

lieu à la fin de son règne, une fois qu'il s'est rendu maître de la Médie et de l'Elymaïde. La mort d'Eucratide avait peut-être créé une situation favorable à la progression parthe vers l'Indus.

L'emprise parthe, cette fois, fut-elle plus solide ? Dans le livre XXXVIII, lorsqu'il retrace la campagne d'Antiochos VII, Justin évoque à nouveau la défection de nombreux royaumes « orientaux », mais sans donner, cette fois, de précision:

Aduenienti Antiocho multi orientales reges occurrere tradentes se regnaque sua cum execratione superbiae Parthicae.

« Au cours de l'avancée d'Antiochos, de nombreux rois orientaux accoururent : ils se livraient à lui, eux et leurs royaumes, en maudissant l'arrogance parthe ». ⁵⁶⁹

Justin ajoute qu'une fois prise la Babylonie, et grâce à ces défections, les Parthes furent refoulés dans leurs domaines ancestraux :

Nec mora congressioni fuit. Antiochus tribus proeliis uictor cum Babyloniam occupasset, Magnus haberi coepit. Itaque ad eum omnibus populis deficientibus nihil Parthis reliqui praeter patrios fines fuit.

« La confrontation ne tarda pas. Comme Antiochos, vainqueur en trois combats, s'était emparé de la Babylonie, il commença à être nommé "le Grand". Ainsi, tous les peuples passant dans son parti, il ne resta plus rien aux Parthes que leurs territoires ancestraux » ⁵⁷⁰.

Nous sommes là vers 130 avant notre ère, et le pouvoir arsacide était passé aux mains de Phraate II. Si l'on suppose que ces « territoires ancestraux » correspondaient à la région de Parthie, même dans les frontières élargies que décrit Strabon, il faut entendre que les régions orientales de leur empire étaient alors elles aussi repassées du côté séleucide. Nous n'en saurons pas plus : Antiochos, on le sait, est ensuite battu et tué, après que diverses cités dans laquelle son armée avait pris ses quartiers se sont à nouveau rebellées, et ont repris le parti des Parthes. Justin ne donne pas de détail sur la manière dont se manifestait cette « arrogance » parthe dont il est question : on ne sait si elle désigne le mode de domination mis en place, ou seulement le caractère menaçant des nouveaux maîtres de l'Iran. Il est par ailleurs intéressant

⁵⁶⁹ XXXVIII, 10, 5.

⁵⁷⁰ XXXVIII, 10, 6.

de relever ici qu'il est question de « royaumes » et de « rois » plus ou moins soumis aux Parthes : la notation, qui fait écho aux *regna* mentionnés par Pline en guise de provinces parthes, suggère que dès le début de leur empire, la structure de l'empire admettait des royaumes vassaux avec un grand degré d'indépendance, en particulier militaire.

Justin fait donc de Mithridate Ier l'artisan de l'expansion parthe à l'est aux dépens de l'empire bactrien : il aurait obtenu la soumission d'Eucratide, et éventuellement de ses successeurs, et aurait ensuite conquis les provinces du sud de l'Hindukush jusqu'aux massifs que les Grecs nommaient Caucase, c'est-à-dire, peut-être, jusqu'aux Paropamisades. Mais il ne donne que peu d'éléments pour donner corps et contexte aux relations partho-bactriennes, et surtout à l'éclatante victoire parthe qui les sanctionne. Il apparaît clairement que Justin ne s'intéressait plus guère aux Grecs de Bactriane, et que seule la mise en valeur de la puissance parthe lui importe. Les deux livres qu'il consacre à l'histoire des Parthes s'achèvent sur l'évocation de leur soumission nominale à l'empereur Auguste, qui - conclut Justin - « fit plus par la grandeur de son nom que n'eût pu le faire par les armes aucun autre général »⁵⁷¹. C'est bien l'histoire de la conquête romaine qui est ici en question.

Il est difficile de restituer un contexte pertinent à l'entreprise de Justin : on l'a dit, on ne sait quand il écrivait. Au IIe siècle de notre ère, où l'on suppose ordinairement qu'il a vécu, les Parthes, depuis le règne de Trajan, étaient redevenus les ennemis « officiels » de Rome⁵⁷². L'histoire officielle, de fait, si l'on en croit Lucien, dans son opuscule *Comment écrire l'histoire*, tend à se réduire à des *Parthica* à forte teneur idéologique, dont les auteurs s'emploient à vanter les mérites des généraux romains au prix de l'exactitude. Par là s'explique sans doute le sévère élagage opéré par Justin dans l'histoire bactrienne au profit des Parthes, qui seuls semblent l'intéresser. Et de là vient aussi l'insistance de Justin sur le caractère éclatant et définitif de la victoire des Arsacides contre l'empire bactrien autrefois si puissant, qui ne pouvait que rehausser, par contre coup, la valeur de leurs gestes d'allégeance à l'empire romain.

2. Trogue-Pompée d'après les Prologues.

L'importance donnée par Trogue-Pompée à la confrontation avec les Grecs de Bactriane dans

⁵⁷¹ « *plusque Caesar magnitudine nominis sui fecit, quam armis facere alius imperator potuisset* », XLII, 5, 12.

⁵⁷² Voir Lerouge 2007, p. 149-179.

les premiers temps de l'histoire des Parthes est confirmée par l'auteur des petits textes décrivant le contenu de ses livres que nous appelons « prologues ». Le descriptif du livre XLI précise en effet que celui-ci était consacré à l'histoire de la Parthie et de la Bactriane :

Vno et quadragensimo uolumine continentur res Parthicae et Bactrianae

A son habitude, l'auteur des Prologues énumère ensuite les faits principaux évoqués à propos de l'histoire de chacun des peuples, ainsi que les digressions auxquelles ces histoires ont donné lieu. De l'histoire parthe, il retient la constitution d'un empire par Arsace et l'histoire de ses successeurs, dont il cite deux noms, Artaban et un certain Tigrane, surnommé *Deus*, dont il dit qu'il a conquis la Médie et la Babylonie, et que Justin ne mentionne pas - et pour cause - puisque c'est à Mithridate Ier que les Parthes doivent leur expansion vers l'ouest. Ce nom de Tigrane, du reste, n'est pas attesté par ailleurs dans l'histoire parthe, mais il est bien connu dans celle d'Arménie, avec lesquels l'auteur des prologues a peut-être fait confusion⁵⁷³. Quant à l'histoire de la Bactriane, l'auteur des prologues en mentionne les deux bornes dans le livre de Trogue-Pompée : la constitution d'un empire par Diodote d'une part, l'occupation de la Sogdiane et de la région de Bactres par des peuples scythes d'autre part. Le texte évoque enfin deux autres développements : une digression sur l'Arabie, mentionnée après la conquête de la Médie et de la Mésopotamie, et, à la fin, une histoire des royaumes indiens d'Apollodote et de Ménandre.

La destination de ces petits textes descriptifs laisse espérer qu'ils étaient plus fidèles au contenu des livres correspondants que l'œuvre qu'ils ont inspirée à Justin, laquelle, selon ses dires, n'en était qu'un court florilège (« *breue ueluti florum corpusculum feci* », écrit-il dans la préface). De fait, l'énumération de ces prologues permet de nous faire une idée des choix opérés par Justin dans l'économie de l'ouvrage. Inversement, leur auteur n'a conservé aucun des liens logiques qui articulaient les divers développements : ainsi il ne dit rien d'une éventuelle confrontation entre Parthes et Bactriens, rien non plus de ce qui motive la digression sur l'Arabie ou celle sur l'Inde. Mais l'étude de l'économie générale de l'ouvrage, ainsi que la confrontation avec les événements dont Justin a choisi de garder le récit, montre que les développements sur les divers peuples étaient motivés par le rapport qu'ils entretenaient avec ceux dont il est question à ce moment là, qu'il soit conflictuel ou non. Les

⁵⁷³ Tigrane Ier d'Arménie, dont le règne est fort mal documenté, était à peu près contemporain de Mithridate Ier. Il est plus plausible d'attribuer la confusion à l'auteur tardif de ces vignettes plutôt qu'à Trogue-Pompée qui nous semble plutôt bien informé sur ces périodes. J. Marquart a proposé en 1895 déjà de transporter la phrase correspondante dans le prologue au livre XLII où il est question de l'Arménie. Cette solution est approuvée par J. Wolski (Wolski, J. 1962, « Arsace II et la généalogie des premiers Arsacides », *Historia*, XI, p. 138-145), et par G. Le Rider après lui (Le Rider 1965, p. 313 note 1).

développements principaux concernent les peuples qui ont été conquis par les Romains ; les développements secondaires traitent de ceux qui ont été en lien ou en confrontation directe avec eux au fur et à mesure des différents récits, et ce sont eux que Justin a pour la plupart supprimés. On peut donc restituer que les développements sur la région d'Arabie, sur les Bactriens et sur les deux royaumes grecs d'Inde étaient motivés par une confrontation avec les Parthes, même si l'auteur du prologue ne le précise pas ; en l'occurrence, cette conjecture ne peut être étayée par le texte de Justin que dans le second cas, puisqu'il évoque la victoire des Parthes contre les Bactriens d'Eucratide. On peut relever au passage, car ce n'est pas évident pour les observateurs modernes, que l'auteur du prologue n'assimile pas les royaumes d'Apollodote et de Ménandre à des extensions de l'empire bactrien.

Les effets de relief ne sont donc pas du tout les mêmes dans les prologues et dans l'œuvre de Justin, mais les prologues, à défaut de nous offrir une trame narrative, en énumèrent les acteurs. Ils suggèrent que les Parthes, en s'emparant de la Mésopotamie, sont arrivés en Arabie, qu'ils se sont confrontés à l'est aux Grecs de Bactriane jusqu'à ce qu'arrivent à leurs frontières les peuples scythes qui chassèrent les successeurs de Diodote et s'emparèrent de la Sogdiane et de la région de Bactres, et qu'ils ont eu pour finir maille à partir avec Apollodote et Ménandre, rois de territoires indiens. Peut-on aller jusqu'à envisager que ces acteurs sont énumérés dans l'ordre où ils apparaissaient dans le texte de Trogue-Pompée ? Cela indiquerait que les conquêtes orientales de Mithridate Ier ont eu lieu après la prise de la Médie et de la Mésopotamie. Mais c'est là, il faut l'avouer, une hypothèse moins solide. Le contenu du prologue suivant, dont nous reparlerons, montre que Trogue-Pompée reprenait au livre suivant l'histoire des Parthes à partir du règne de Phraate II, successeur de Mithridate Ier, qu'il n'était plus question des Grecs de Bactriane et que les royaumes indiens, s'ils existaient encore, n'avaient plus suscité de développements particuliers.

3. Strabon

Strabon offre quelques détails plus précis sur cette confrontation entre les Parthes et les Grecs de Bactriane. Car si nous avons entièrement perdu les *Commentaires Historiques* de Strabon, où il traitait d'histoire parthe⁵⁷⁴, sa *Géographie* nous donne à lire divers développements de nature historique à leur propos : ceux-ci sont répartis dans les différentes parties du texte en fonction des régions décrites pour rendre compte de telle ou telle situation géographique, ou

⁵⁷⁴ XI, 9, 3.

préciser un décalage entre une frontière politique et la limite géographique qu'il a décrite. Comme on peut s'y attendre, ceux qui nous intéressent ici sont extraits du chapitre consacré à la Parthie et de celui consacré à la Bactriane.

Dans le premier, la région de Parthie est d'abord présentée dans ses frontières des époques achéménide et macédonienne, où elle formait un petit pays fort pauvre, enclavé dans les montagnes et couvert de forêts épaisses. Strabon la décrit ensuite telle qu'elle était à l'époque de ses dernières informations : ses frontières s'étaient alors considérablement déplacées vers l'ouest aux dépens de la Médie. Pour rendre compte de cette évolution, Strabon reprend l'histoire des Arsacides depuis la conquête de la région par Arsace. Il évoque brièvement une longue période durant laquelle le nouveau royaume reste faible et doit reculer devant les offensives séleucides, puis il relate sa montée en puissance progressive qui le conduit, à la faveur de ses succès militaires, à annexer, vers l'ouest, les régions qui s'étendaient jusqu'à l'Euphrate⁵⁷⁵. Ce n'est qu'à la fin qu'il mentionne une expansion vers l'est, et, précisément, la conquête d'une partie de la Bactriane :

Afeĩonto de; kai; th' Baktrianh' nero~: biasamenoĩ tou; Skuqa~ kai; efi proteron tou; peri; Eukratidan.

« Ils conquièrent également une partie de la Bactriane en réduisant de vive force les Scythes à merci, et avant eux déjà Eucratide et son entourage »⁵⁷⁶.

La mention d'Eucratide vient étayer une des interprétations possibles du texte de Justin, et préciser quelque peu la date du conflit. Strabon évoque donc, non pas une, mais deux victoires contre les occupants de la Bactriane, la première à l'époque grecque, sous Eucratide, la seconde après l'invasion scythe que nous connaissons déjà par les Prologues à l'œuvre de Trogue-Pompée, victoires qui toutes deux se concrétisent, semble-t-il, par la conquête d'une partie du territoire bactrien.

Laissons pour l'instant les démêlés avec les Scythes. La conquête par les Parthes d'une portion du territoire bactrien sous le règne d'Eucratide est évoquée de nouveau dans le chapitre sur la Bactriane, avec quelques précisions. Le territoire en question correspond, dit-il,

⁵⁷⁵ Sur les premiers temps de l'empire parthe et sa confrontation avec les Séleucides, on peut lire la discussion serrée que P. Bernard a fait en 1994 de la thèse de K. Sherwin-White et A. Kuhrt selon laquelle les Parthes seraient restés une puissance marginale et surtout vassale des Séleucides au moins jusqu'au règne d'Antiochos III (cf. Kuhrt/Sherwin-White 1993 et Bernard 1994).

⁵⁷⁶ XI, 9, 2. Ou bien « Eucratide » tout court, puisque la formule grecque supporte les deux interprétations.

à deux satrapies dans l'organisation administrative établie par les Grecs :

***OiJ de; katasconte~ auçhn Ellhne~ kai; eij satrapeia~ dihrhkasin, wh
thn te Aspionou kai; thn Touriouan afhthnto Eukratidhn oiJ
Parquaibi.***

« Les Grecs qui s'emparèrent du pays l'avaient divisé en satrapies ; deux d'entre elles, celles d'Aspionès et celle de Touriva, furent enlevées à Eucratide par les Parthes ».

Nous n'avons aucun autre document concernant ce découpage administratif et la nomenclature qui lui est associée. Strabon n'évoque pas le nombre total de ces satrapies bactriennes, qui aurait pu fournir une indication sur leur extension ; mais le texte d'Isidore de Charax donne l'exemple, pour certaines régions de l'empire parthe, d'un découpage administratif beaucoup plus fin que les grandes satrapies traditionnelles. D'après l'usage que fait ordinairement Strabon du terme « Bactriane », il semble que cette organisation administrative ne concernait que la région géographique de Bactriane, et non pas le territoire que dominaient les Grecs de Bactriane. Il précise ainsi que les Grecs régnaient aussi sur la Sogdiane, qui reste toujours mentionnée sous son nom :

***Escon de; kai; thn Sogdianhn uferkeimeuhn pro; efw th' Baktrianh'
metaxu; tou' te Wxou potamou, oç ofizei thn te twh Baktriwn kai; thn
twh Sogdiwn, kai; tou' Jaxartou : ouço~ de; kai; tou~ Sogdiou~ ofizei
kai; tou~ nomada~.***

« Les Grecs possédaient également la Sogdiane, qui se trouve au-delà de la Bactriane à l'est, entre le cours de l'Oxus qui marque la frontière entre le territoire des Bactriens et celui des Sogdiens, et celui de l'axarte ; ce fleuve sépare les Sogdiens des nomades »⁵⁷⁷.

Strabon reste malheureusement très peu précis sur la frontière occidentale de la Bactriane. Ce qui est certain, c'est que la Bactriane des Grecs comprenait bien l'oasis de Bactres, appelée aussi Zariaspa :

⁵⁷⁷ XI, 11,

Potei~ d eicon tav te Baktra, hēper kai; Zariaspan kalousin, hē diarrei' oñwuum~ potamō; ekbatlwn eij ton Wxon, kai; Daraya kai; alla~ pleiou~ : toutwn d hē kai; hJ Eukratidia, tou' afxanto~ epwuum~.

« En fait de villes, la Bactriane possédait alors Bactres, appelée aussi Zariaspa que traverse la rivière du même nom, affluent de l'Oxus, Darapsa et plusieurs autres, notamment Eucratidia, qui porte le nom de son fondateur »⁵⁷⁸.

Les autres villes ne sont pas localisées. Les fouilleurs du site d'Aï Khanoum ont proposé d'identifier la ville qu'ils mettaient au jour avec *Eucratidia*, à cause du nombre de vestiges – monnaies et inscriptions – que l'on pouvait attribuer à Eucratide⁵⁷⁹. Ce n'est qu'une conjecture, encore est-elle séduisante : cela signifierait que Strabon a considéré les principales villes bactriennes d'ouest en est. Mais on ne sait jusqu'où s'étendait l'empire grec à l'ouest de Bactres. Lorsqu'il évoque les frontières traditionnelles de la Bactriane au début du chapitre, Strabon précise seulement qu'elle s'avancait au nord de l'Arie :

Th~ de; Baktria~ merh men tina th/ Aria/ parabelhtai pro; afkton, ta; polla; de; uferkeitai pro; eiv :

« Une partie de la Bactriane borde l'Arie au nord, mais la plus grande partie de son territoire se déploie au-delà d'elle vers l'est ».

Mais c'est là une indication de peu de valeur, quand on sait combien la représentation qu'il se fait de la géographie locale est perturbée, à cet endroit, par la conception erronée que se faisaient les Grecs du massif du Caucase et de ses prolongements qu'ils croyaient continus jusqu'au Kopet Dagh et à l'Hindukush.

De nombreuses hypothèses ont naturellement été avancées pour localiser les deux satrapies en question. A.K. Narain les plaçait en Margiane⁵⁸⁰. Pourtant, chez Strabon, la Bactriane reste

⁵⁷⁸ XI, 11, 2.

⁵⁷⁹ L'hypothèse a été formulée avec précaution par P. Bernard dans Bernard *et alii* 1980, p. 38, et plus fermement par C. Rapin dans Rapin 1992, p. 293. Elle est aujourd'hui admise, d'autant que C. Rapin a montré que sa position sur la carte de Ptolémée qui la mentionne parmi les villes de Bactriane, était fiable malgré les nombreuses distorsions subies par les données sur l'Asie Centrale (Rapin 2001b).

⁵⁸⁰ Narain 1957, p. 17 ; il suivait en cela l'opinion de A. Cunningham.

bien distincte de la Margiane, à propos de laquelle Strabon ne fait aucune allusion aux Bactriens – alors que l'exemple de la Parthie et de la Bactriane montre qu'il n'hésite pas à mentionner à l'occasion les aléas des frontières politiques lorsqu'il les connaît. R.V. Rtveladze a cherché à les situer en Bactriane même, et il a proposé d'identifier celle de Touriva à la province moderne de Fariab au nord-ouest de l'Afghanistan, dans la région de la rivière Shirintagao, autour des villes de Meymaneh (anc. Yakhudia) et Andkhoy (anc. Ankhud) ; l'usage du toponyme Tariab y est en effet très fréquent, et il considère que l'on peut rapprocher les termes Touriva/Tariab/Fariab en les inscrivant dans une tradition ancienne, nonobstant le fait que le terme *Tariab* s'interprète aisément comme une formation persane moderne⁵⁸¹. Quant à la satrapie d'Aspionus, on y reconnaît sans peine la racine iranienne *asp* désignant le cheval, mais elle est employée pour former de si nombreux toponymes en Asie centrale que cela constitue un indice fort peu discriminant. Il est cependant tentant, comme le fait R.V. Rtveladze, de rapprocher le nom de la satrapie de celui de Bactres, Zariaspa, qui contient la même racine⁵⁸², encore que l'on puisse s'étonner alors que la satrapie ne soit pas désignée simplement comme la satrapie de Bactres, dont le nom est pourtant si connu. Mais si l'identification est juste, cela indiquerait que Mithridate Ier s'était emparé de toute la Bactriane de l'ouest jusqu'à l'oasis de Bactres. Et l'on s'explique ainsi l'emphase de Justin pour décrire l'ampleur de la victoire de Mithridate Ier sur les Grecs de Bactriane.

Le texte de Justin et les prologues suggèrent aussi de lui attribuer la conquête des territoires du sud de l'Hindukush jusqu'aux contreforts de l'Himalaya. C'est là une tradition qui remonte à l'époque hellénistique, et dont on trouve des traces chez Diodore de Sicile.

4. Diodore de Sicile : le personnage de Mithridate Ier dans la tradition hellénistique

Des textes d'époque hellénistique concernant les Parthes qui mentionnent les régions orientales de leur empire, il n'est demeuré en tout et pour tout qu'un bref passage concernant

⁵⁸¹ Rtveladze 1995, p. 184-185. F. Grenet lit « *tar-i āb* », qui signifie en persan moderne « le passage de la rivière », toponyme que son sens rend on ne peut plus courant, en effet.

⁵⁸² Rtveladze 1995, p. 185. Malgré le passage de Strabon cité plus haut, C. Rapin a émis des doutes sur l'identification de Zariaspa avec la ville de Bactres : il s'agit plutôt selon lui d'une place forte distincte de la capitale (Rapin 2001, p. 22-23, note 44). Arrien, pourtant, dit de Zariaspa qu'elle est la plus grande ville de sa région (IV, 1, 5), avant de préciser plus loin qu'elle se situe en Bactriane (IV, 7, et IV, 8, 5).

les conquêtes orientales de Mithridate Ier dans la *Bibliothèque Historique* de Diodore de Sicile (90-30 avant notre ère), écrit au milieu du Ier siècle avant notre ère. Citons-le :

Ὅτι οἱ Ἀρσάκῃσι βασιλεῦσι ἐπιεικεῖαν καὶ φιλανθρώπιαν ἀνθρώποις ἀυτομάτην ἐπέσει τὴν ἐπιρροίαν τῶν ἀγαθῶν καὶ τὴν βασιλείαν ἐπὶ πλείοσι ἡκίμασε : μὲν γὰρ τῆς Ἰνδικῆς διατεινῶν τῆς ὑφ' οὗ τοῦ Πύρρου γενομένης ἑκείνου ἀκινδύνως. Εἰς τῆς ἐπιεικειῶν δὲ μετὰ τὴν προακμῆν βασιλείῃσιν οὐκ ἐκίμασε τρυφὴν οὐδέ ὑπερῆφανίαν, ἀλλὰ ταῖς πλείστοις δυναστεῖσι ἀκολούθει ἐπισημῶν, ἀλλ' ἐπιεικεῖαν μὲν πρός τοὺς ὑποταγμένων, ἀνδρείαν δὲ πρός τοὺς ἀντιτακτόνων. Καθόλου δὲ πολλῶν ἐπισημῶν ἐκράτησεν γενομένων ταῖς παρ' ἐκαστοῖς ἀφίστα κτελεῖται τῶν νόμων τοῖς Πάρθοις.

« Le roi Arsacès, grâce à une politique de clémence et d'humanité, reçut un flot d'avantages et agrandit son royaume : il étendit son pouvoir jusqu'à l'Inde, et mit sans mal sous sa domination la région autrefois dirigée par Porus ; cependant, quoique arrivé à ces sommets de puissance royale, il ne cultiva pas le luxe et l'arrogance, compagnons habituels des pouvoirs les plus élevés, mais la clémence envers ceux qui lui étaient soumis et le courage contre ses ennemis. En somme, après s'être rendu maître de nombreux peuples, il enseigna aux Parthes les meilleures des coutumes pratiquées par chacun »⁵⁸³

Le souverain parthe est désigné ici par le nom dynastique d'Arsace, hérité du fondateur de la dynastie, que portent tous ses successeurs. En fait de régions orientales, il est ici question, non pas de la Bactriane, mais des territoires du haut Indus, évoqués de façon allusive comme le point d'orgue de ses conquêtes. L'évocation de Porus est une référence explicite à la mémoire d'Alexandre : le combat d'Alexandre avec ce souverain indien qui avait tenté de lui barrer le passage de la Jhelum, l'ancien Hydaspes, et dont le royaume, sans doute situé au sud ou au sud-est de Taxila, était suffisamment important pour qu'Alexandre, à son départ, le nomme roi de « toute l'Inde conquise »⁵⁸⁴, était en effet devenu par la suite emblématique de la

⁵⁸³ XXXIII, 18.

⁵⁸⁴ Arrien, *Anabase*, 6, 2, 1. Un système satrapique était toutefois superposé à son autorité formelle : un certain Peithôn avait été chargé d'administrer le bas Indus, tandis que Nikanôr contrôle le Gandhara (Arrien, *Anabase*, 5, 29, 1-2).

victoire du conquérant macédonien sur l'Inde⁵⁸⁵. Il est naturellement tentant de prendre le texte à la lettre et de supposer que Mithridate Ier avait repoussé les limites de son empire jusqu'aux régions de l'Indus : il aurait donc conquis l'ensemble régional que Strabon appelle l'*Arianè*, c'est-à-dire les anciennes satrapies de Drangiane, Arachosie, Gédrosie et Paropamisades, et qu'il aurait franchi l'Indus pour s'emparer de territoires du Gandhara. Et de fait, comme le disait Justin, Mithridate Ier, aurait alors bien étendu son empire, à l'est, « jusqu'aux monts du Caucase ». Force est toutefois de convenir que Justin se serait sans doute exprimé de la même façon si Mithridate Ier s'était arrêté dans les Paropamisades, voire même éventuellement au niveau des premiers contreforts montagneux au nord de l'Arachosie. En outre, l'élaboration littéraire et l'exploitation idéologique dont ce portrait fait l'objet par Diodore incite à davantage de prudence dans l'interprétation du texte.

Mithridate Ier en « bon roi »

Il est aisé d'identifier comme une distorsion topique, propre à Diodore ou à son milieu, la représentation de Mithridate Ier en « bon roi ». Mithridate Ier est en effet présenté comme une figure royale entièrement positive, et ce sont exclusivement ses qualités morales – clémence, humanité, mesure, ambition civilisatrice - qui lui permettent d'atteindre ce que Diodore appelle des « sommets de puissance royale », en particulier sous la forme d'une large extension territoriale de son royaume. Ce portrait est pour le moins surprenant lorsqu'il est envisagé de façon isolée et, surtout, quand on le rapproche de l'image des Parthes en guerriers menaçants, élaborée par la suite dans l'empire romain, du fait de la propagande augustéenne⁵⁸⁶. Il l'est moins si l'on relève que les représentations de figures royales positives chez Diodore ont toutes de forts points communs : définies par des qualités morales, elles ont le souci d'exercer leur pouvoir de façon mesurée et se préoccupent d'exercer une action civilisatrice sur les peuples soumis⁵⁸⁷. A. Momigliano a proposé d'inscrire l'élaboration de cette figure du « bon roi » dans une tradition historiographique grecque spécifique remontant aux derniers livres de Polybe, tradition que l'on peut suivre jusqu'à ceux de Diodore, en passant par les fragments conservés du philosophe Panaitios, le maître de Poséidonios, et ceux de Poséidonios lui-même⁵⁸⁸. Il a montré en effet que l'on y trouvait la trace de l'inquiétude

⁵⁸⁵ Voir en particulier les monnaies.

⁵⁸⁶ Voir par exemple chez Horace, *Carmina*, I.12, v. 53-56 ; I, 29, v. 1-4 ; III, 5, 2-4.

⁵⁸⁷ Voir Sachs 1990, chap. 2 et 3. La reine des Scythes Zarina fait l'objet d'un traitement similaire (II, 34).

⁵⁸⁸ Nous n'entrerons pas dans le débat de ce que Diodore doit exactement à son prédécesseur Poséidonios pour ce passage, débat qui achoppe rapidement sur le manque de documents conservés. La question se pose pour les

provoquée par les mouvements politiques et sociaux qui agitaient alors la Grèce dans certains milieux intellectuels grecs acquis à la cause romaine, et du souci qui s’y exprimait que la domination romaine, fondée sur la collaboration des élites locales, se fit mesurée et acceptable pour les populations grecques⁵⁸⁹. La mise en valeur de cette figure du « bon roi » serait alors, pour ces écrivains grecs, une manière indirecte d’adresser un message à leurs nouveaux maîtres⁵⁹⁰.

Appliquée à un souverain parthe, elle pouvait du reste s’accorder avec l’*a priori* positif et l’intérêt constant que manifestaient nombre d’intellectuels grecs, depuis Hérodote, pour les populations non hellénisées. La différence d’appréciation, dans les traités ethnographiques, envers les peuples barbares d’une part, qui jouissaient d’une image positive, et les peuples qu’ils devaient, de plus ou moins bonne grâce, admettre dans le monde « civilisé » - comme les Séleucides et les Romains - peut contribuer à expliquer le fort contraste qu’établit Diodore entre l’image des souverains parthes et celle des souverains séleucides, dont les vices et les dépravations morales sont sans cesse dénoncées. Mais la représentation de ces derniers s’inscrit aussi dans la tradition, bien romaine elle, de dénoncer les débauches et la luxure des populations grecques et de l’orient en général, par opposition à la simplicité rigoureuse et honnête de la Rome ancienne qui aurait fondé sa puissance. On voyait un reflet de cette « vertu » à l’ancienne dans ce que les mœurs parthes avaient de rude et que les Gréco-Romains considéraient comme un trait « scythique ». A titre de comparaison, le commentaire, pourtant lui aussi fort succinct, que fait Strabon un demi siècle environ plus tard sur la puissance des souverains parthes est beaucoup plus concret :

Kai; nuh eparcousi tosauth~ th~ gh~ kai; tosoutwn ejmwh, wste ajtipaloi toi~ Rwnaioi~ tropon tina; gegonasi kata; to; megeqo~ th~ arch~. Aifio~ d oJ bio~ aujwh kai; ta; efh ta; efonta polu; men to;

livres XXXII-XXXVII de la *Bibliothèque Historique*, dont le style, le ton, le caractère des personnages et les prises de position ont un caractère singulier par rapport au reste de l’œuvre : Diodore peut avoir fait un résumé fidèle des chapitres plus nombreux et denses des *Histoires* de Poséidonios, dont quelques fragments conservés par Athénée montrent qu’il avait traité des mêmes sujets (cf. Poséidonios, *F. Gr Hist.* 7 et Diodore XXXIV, 34). Voir Momigliano 1975 p. 46-47 ; Ch. Lerouge revient longuement sur la question à propos des guerres entre Parthes et Séleucides, mais ne dit rien de plus sur ce point (Lerouge 2005).

⁵⁸⁹ Voir Momigliano 1975, « Polybe et Poséidonios », chap. 2 p. 35-62.

⁵⁹⁰ Ch. Lerouge considère que ce courant historiographique a fortement contribué à l’image déformée qu’avaient les Romains de la puissance parthe lors des premiers conflits qui les opposent (Lerouge 2007, p. 281-282) ; il faut cependant se garder de confondre le contenu du corpus documentaire dont nous disposons pour cette époque, réduit à la portion congrue, avec les données ethnographiques et stratégiques dont pouvaient disposer les chefs d’état-major romains.

barbaron kai; to; Skuqikon, pleon mentoi to; crhsimon pro; hgemnian kai; thn toi' polemi- katorqwsin

« Ils dominent aujourd'hui tant de territoires et de peuples qu'ils sont en quelque manière les concurrents de Rome pour l'étendue de leur empire. Ils le doivent à leur genre de vie et à leurs mœurs, qui présentent, certes, de nombreux traits barbares et scythes, mais comportent pour une part plus importante les qualités nécessaires au gouvernement et aux succès militaires »⁵⁹¹.

On reconnaît chez Strabon certes la connaissance plus fine et plus concrète que l'on avait alors de l'histoire et des coutumes des Parthes, mais aussi les effets de la propagande augustéenne : celle-ci s'exprime nettement par la connotation négative prise par la référence à la barbarie d'une part, et au caractère « scythe » d'autre part, par lesquels on s'employait à expliquer une série de traits coutumiers des Parthes.

A nous en tout cas, ce portrait de Diodore apprend qu'un siècle après le règne de Mithridate Ier se diffusait encore, dans certains milieux intellectuels grecs de l'empire romain, pour des raisons plus ou moins idéologiques, une image fort positive de son règne. De cette image positive participaient l'évocation de l'extension de son royaume jusqu'à l'Inde et la référence explicite à Alexandre. Ce que cette image doit à la réalité et ce qu'elle doit à une propagande réussie de Mithridate Ier lui-même est difficile à déterminer.

Imitatio Alexandri, version séleucide ?

Que les Parthes aient eu recours à l'évocation de la mémoire d'Alexandre dont ils se disaient les héritiers, au moins dans le cadre de leurs relations avec les Romains, il en existe un témoignage quelque peu postérieur : Tacite, dans un passage des *Annales*, raconte qu'à la fin du règne de Tibère, le roi parthe Artaban III, entre autres affronts aux Romains, « rappelait les antiques frontières des Perses et des Macédoniens, et déclarait, avec des paroles pleines de superbes et des menaces, qu'il allait envahir les territoires autrefois possédés par Cyrus et

⁵⁹¹ Strabon, XI, 9, 2.

Alexandre »⁵⁹². Comme Alexandre, Mithridate devait son royaume à ses conquêtes : on imagine bien que la réactualisation de la référence à Alexandre ait pu être utilisée à des fins de propagande, en particulier auprès des populations hellénisées des régions occidentales de l'empire. Or l'Inde, depuis l'époque d'Alexandre, autant que l'on puisse en juger par la documentation officielle d'époque séleucide, constituait une sorte d'horizon symbolique des terres connues et délimitait un territoire qui, dans le système de référence commun, s'inscrivait de façon implicite dans l'héritage d'Alexandre. Il est donc plausible que le fait de s'être à son tour confronté à la question indienne ait pu fonder idéologiquement une partie de la légitimité de Mithridate Ier.

Dans cette perspective, la précision par Diodore que sa prise du pouvoir sur ces régions s'était faite « sans mal », « sans risque » (« sans une bataille », comme on traduit parfois l'adverbe **ajkinduw~**) ne laisse pas de surprendre à première vue : elle évoque, non pas tant une *imitatio Alexandri* directe, référence désormais lointaine, que l'infléchissement de cette référence par les Séleucides. Les nombreux monnayages imitant les types « indiens » d'Alexandre retrouvés à Suse, Ecbatane ou Séleucie du Tigre montrent en effet que Séleucos Ier, après ses campagnes orientales de la fin du IV^e siècle, avait déjà largement exploité la mémoire des expéditions d'Alexandre à des fins de propagande. Aucun mouvement de résistance à l'avancée de Séleucos n'est enregistré dans les sources : L. Capdetrey, après L. Schober, considère que la prise de pouvoir par Séleucos sur les régions orientales, sans doute formelle pour une grande part, s'était faite sans trop de résistance⁵⁹³. Ils évoquent à l'appui de leur hypothèse le traité conclu en Inde avec le souverain Chandragupta, qui semble avoir abouti à un partage du territoire accepté de part et d'autre et qui suggère, selon eux, que les négociations avaient été pacifiques⁵⁹⁴. Le caractère pacifique et purement diplomatique des négociations en question reste à démontrer. Mais si l'on accepte cette vue, il faut considérer que Séleucos avait dû s'approprier la mémoire d'Alexandre sur un mode nouveau, en insistant peut-être, non plus sur les rigueurs et l'héroïsme de la conquête, mais sur la facilité de sa progression. Ce type de propagande a pu être réactivé par Antiochos III, puisque une fois résolu le long conflit avec les Bactriens, d'une manière qu'il pouvait faire valoir à son profit, il semble que son retour par le nord-ouest de l'Inde et les régions du sud de l'Hindukush n'ait posé aucune difficulté particulière. On retrouverait une expression de ce

⁵⁹² Tacite, *Annales*, VI, 31, trad. P. Grimal. L'épisode est daté de 35 de notre ère.

⁵⁹³ Voir Capdetrey 2007, p. 39-43 (après Schober 1981, p. 149-150), avec des arguments convaincants ; aucun mouvement de résistance n'est en tout cas enregistré dans les sources, même de façon allusive.

⁵⁹⁴ Sur l'établissement d'une « frontière » avec l'Inde à l'époque séleucide, contrairement à la politique de maintien d'états tampons qu'avait privilégiée Alexandre, voir Capdetrey 2007 p. 43-50.

type de propagande chez Isidore, exploitée pour dresser un portrait de Mithridate Ier en « bon roi ».

Quoiqu'il en soit de ces conjectures, si la référence à Alexandre est bien le fait de la propagande de Mithridate, c'est pour nous une trace supplémentaire de l'hellénisation des souverains parthes de cette époque, dont témoignent abondamment les sources archéologiques et les monnayages. C'est aussi une manifestation de leur capacité à mobiliser cet héritage grec au service de leur politique. La forte connotation idéologique de la référence à l'Inde explique que la seule allusion aux expéditions orientales de Mithridate Ier retenue par Diodore soit précisément la conquête de territoires de l'Indus. Evénements réels, propagande bien pensée de Mithridate lui-même, interprétation contemporaine des événements par les populations grecques de Mésopotamie et des pays de la Méditerranée orientale, ou encore transmission par les historiens grecs de cet héritage aux générations suivantes et relecture de cet héritage par Diodore lui-même : il est naturellement hasardeux de faire la part des choses entre ces différentes explications.

Ainsi, ce passage, considéré de façon isolée, ne nous apprendrait rien de précis sur les conquêtes orientales de Mithridate et sur la limite orientale de son empire : en lui-même, il suggère seulement que, dans la représentation que l'on s'en faisait au Ier siècle avant notre ère dans le monde gréco-romain, cet empire s'étendait jusqu'à des régions indiennes et peut-être jusqu'au Gandhara, si la référence à Porus peut être prise au pied de la lettre.

Mais tous les textes rassemblés ici, ceux de Diodore de Sicile, de Strabon, de Justin, ainsi que les prologues à l'œuvre de Trogue-Pompée, répartis entre le Ie siècle avant notre ère et la fin du IIe siècle de notre ère, attribuent de façon unanime à Mithridate Ier la conquête de la partie orientale du royaume parthe dans sa plus grande extension, même s'ils restent allusifs et qu'il faut envisager la possibilité qu'ils dépendent en partie d'une tradition commune. Malgré leur laconisme, ils s'accordent à suggérer que cette conquête s'est faite aux dépens de la Bactriane d'Eucratide d'une part, et en « Arianè » d'autre part, jusqu'à l'Indus, voire même jusqu'à la région de Taxila. C'est là une tradition propre au monde gréco-romain : elle n'a pas d'écho dans les sources chinoises qui ne font aucune allusion à d'éventuelles relations entre l'empire parthe et la Bactriane avant l'arrivée des peuples *yuezhi* dans la région de l'Oxus, et ne donnent ensuite aucune précision sur la frontière de l'empire parthe.

B. Sur le terrain : interactions partho-bactriennes

Déterminer quels peuvent être les marqueurs d'une conquête dans les sources matérielles est toujours un problème épineux : c'est le cas *a fortiori* lorsque cette conquête est attestée de façon aussi allusive et qu'elle est réputée avoir été d'aussi courte durée. On sait en effet que dès la fin du règne de Mithridate Ier, voire au début de celui de Phraate II, la situation politique de la Bactriane est bouleversée par l'arrivée en masse de peuples scythes. En Bactriane en tout cas, la domination parthe dont nous nous proposons de chercher les traces n'a donc été qu'un bref épisode dont il serait illusoire de rechercher un impact culturel direct. L'étude des monnayages, en revanche, peut offrir quelques résultats, ou du moins donner des indications sur la nature et l'étendue de l'emprise politique établie par les Parthes, mais ils restent fort succincts.

1. Etude des monnayages

1.1. Mithridate Ier et ses émissions « bactriennes »

Les trouvailles : deux monnaies et une rumeur

Des trouvailles de monnaies parthes sur le territoire des régions orientales, en Bactriane ou au sud de l'Hindukush, constitueraient de précieux marqueurs de la conquête de Mithridate. Or la récolte est maigre : elle se résume à deux monnaies, l'une provenant de Merv, la seconde, si l'on en croit son vendeur, du dépôt de Mir Zakah.

Il y a peu à tirer de la première : les fouilleurs de Merv ont en effet signalé la découverte d'une monnaie attribuée à Mithridate Ier dans les couches profondes de la pièce la plus basse du chantier 6, celui dit « du quartier aux minotiers », mais ils ne décrivent pas son type ni ses caractéristiques métrologiques⁵⁹⁵. Elle est isolée, donc ne nous dit rien de la domination

⁵⁹⁵ Elle a été découverte dans la tranchée 1, au niveau numéroté XXII, dans les couches de remplissage de la

politique du moment. En revanche, l'absence des monnayages gréco-bactriens postérieurs à ceux d'Eucratide, alors qu'ils étaient abondants jusque là, peut étayer l'hypothèse d'une conquête parthe datée des alentours de son règne.

La seconde monnaie est plus intéressante. Elle fait partie de la collection d'A. Ur Rahman et a été publiée par O. Bopearachchi⁵⁹⁶ : il s'agit d'un tétradrachme dont le poids est réduit à 12 g (Fig. 5)⁵⁹⁷. La pièce est de facture fort curieuse : elle arbore l'avvers des premières monnaies parthes, avec le buste du souverain imberbe tourné vers la gauche et coiffé du *bashlyk*, que l'on ne connaît que sur des drachmes ; quant à son revers, il porte les marques de trois frappes successives et l'on reconnaît la trace d'un type de revers d'Euthydème Ier, figurant Héraklès assis sur un rocher avec la légende **BASILEWS EUQUDHMOU** disposée verticalement de part et d'autre de la représentation⁵⁹⁸. Les anomalies de cette monnaie, en particulier les trois frappes de revers, imposent d'envisager qu'il s'agisse d'un faux ; mais elles peuvent tout aussi bien, au contraire, témoigner de son authenticité, car on imagine qu'un faussaire aurait mis davantage de soin à reproduire une monnaie antique. Il pourrait aussi s'agir d'une de ces mules, objets manqués durant leur fabrication à l'atelier, propres à nous induire en erreur, mais le mystère n'est serait pas moins grand. Le vendeur de la monnaie assure qu'elle provient du second dépôt de Mir Zakah : la patine noirâtre qui la recouvre, caractéristique des monnaies de Mir Zakah, rend cette provenance plausible. O. Bopearachchi, tout en insistant sur le caractère douteux de cette monnaie, reconnaît dans la représentation d'avvers un type de Mithridate Ier. Il juge que, si la pièce est authentique, il s'agit non pas d'une surfrappe, mais plutôt d'une émission particulière réalisée avec un coin d'avvers du souverain parthe et un coin de revers d'une imitation de tétradrachme d'Euthydème. Il rapproche en effet ce tétradrachme et son revers des imitations de tétradrachmes d'Euthydème Ier émises en Sogdiane et frappées elles aussi à ce standard de poids réduit⁵⁹⁹.

Les imitations de tétradrachmes d'Euthydème sont connues depuis longtemps ; on s'accorde à penser qu'elles ont été émises dans la région de Bukhara où elles ont été trouvées en grand

pièce la plus basse (qui occupaient les niveaux XVII à XXII) : Rutkovskaja 1962, p. 60 ; Filanovitch 1974, p. 57, mais elle n'identifie pas le souverain responsable de l'émission.

⁵⁹⁶ Bopearachchi / Ur Rahman 1995, p. 56-57; la pièce est représentée p. 88-89, n°119.

⁵⁹⁷ La pièce pèse exactement 11, 10 g ; un tétradrachme au standard de poids attique pèse autour de 17 g, tandis que le standard perse était de 15 g environ.

⁵⁹⁸ Bopearachchi / Ur Rahman 1995, n° 119, p. 88, photo p. 89 ; elle est commentée par O. Bopearachchi p. 56-57.

⁵⁹⁹ Bopearachchi / Ur Rahman 1995, n° 118, p. 88, photo p. 89 ; voir commentaire p. 27, et sur les premiers monnayages indépendants de Sogdiane, Bopearachchi 1992.

nombre, comme les monnaies authentiques d'Euthydème Ier⁶⁰⁰. Ce sont ces imitations qui ont accrédité l'hypothèse selon laquelle les Gréco-Bactriens avaient perdu très tôt le contrôle de la Sogdiane. Ces monnaies sont particulièrement nombreuses et se répartissent typologiquement en trois ensembles. Les premières d'entre elles sont de simples imitations des monnaies du souverain gréco-bactrien, qui présentent une barbarisation progressive des types ; elles ont la seule particularité d'avoir été frappées à un standard de poids réduit à 12 g. Les deux ensembles d'imitations postérieures portent des légendes en araméen et leur qualité continue de se détériorer, tandis que les légendes en grec disparaissent progressivement ; le texte des légendes araméennes mentionne des « rois de Sogdiane » ou « roi des rois », et parfois leur nom⁶⁰¹. On associe à ces imitations une monnaie de bronze aux types d'Euthydème portant une légende en araméen que l'on a lue *MLK*, « roi », publiée par F. Widemann⁶⁰² ; sa facture la rapproche des premières monnaies de bronze d'Euthydème, avant le changement qui affecte ses émissions de bronze, interprété comme le résultat d'une réforme globale de son monnayage.

Cette réforme a été associée par A.D.H. Bivar, suivi par F. Widemann et par O. Bopearachchi, au seul événement connu du règne d'Euthydème, à savoir le siège de Bactres par Antiochos III entre 208 et 206⁶⁰³. O. Bopearachchi propose pour sa part un classement des monnaies d'argent d'Euthydème en sept groupes selon des critères typologiques et il relève que le portrait qui figure sur l'avvers des imitations est fort proche de celui du sixième de ces groupes. Il pense pouvoir conclure de ces deux rapprochements que les premières émissions d'imitations d'Euthydème ont eu lieu du vivant de ce souverain, et non après la fin de son règne comme on le pensait habituellement : il est alors fort tentant de les dater de l'affaiblissement de son pouvoir provoqué par la présence menaçante d'Antiochos III sur son territoire. Selon Polybe, Euthydème Ier avait fait valoir à Antiochos III qui l'assiégeait dans Bactres que des hordes de nomades menaçaient ses frontières, et donc, indirectement, l'empire séleucide. Il est donc plausible de supposer que cette menace avait eu déjà des conséquences concrètes, et qu'il avait perdu le contrôle d'une partie de son territoire septentrional. O. Bopearachchi juge en outre que la continuité typologique entre les divers groupes d'imitations n'autorise pas à supposer de discontinuité dans leurs émissions : les

⁶⁰⁰ Cette hypothèse a été formulée en 1841 par H.H. Wilson, puis confirmée par les découvertes postérieures (Rtveladze 1984).

⁶⁰¹ On connaît le nom de quatre d'entre eux : « Hasa » et « Kagaha » dans la phase intermédiaire de ce monnayage, « Kamasa » et « Malta » au temps des dernières émissions, Bopearachchi 1992, p. 10-11.

⁶⁰² Widemann 1989. Elle est illustrée dans Bopearachchi 1992, p. 21 n°66.

⁶⁰³ Bivar 1951. Les deux groupes de monnaies et leurs particularités respectives sont présentés dans Bopearachchi 1992, p. 6-7.

souverains responsables de ces frappes auraient donc résisté à toute tentative de reconquête de la part d'Euthydème ou de ses successeurs. Dans son article de 1991/92, O. Bopearachchi laissait ouverte, faute de documents, la question de savoir si ces hypothèses pouvaient être appliquées à l'ensemble de la Sogdiane ou si elles ne concernaient que la région de Bukhara.

Les découvertes les plus récentes vont dans le sens de la seconde proposition. Les travaux menés par les équipes soviétiques dans la vallée du Zérafshan et sur les territoires situés au nord des monts Hissar ont montré un accroissement spectaculaire de la présence de populations nomades au cours du III^e siècle, qui correspond aux menaces formulées par Euthydème dans le récit de Polybe⁶⁰⁴. A Afrasyab, le site de l'ancienne ville de Samarcande, les trouvailles monétaires s'échelonnent d'Alexandre à Diodote I ou II, avec une monnaie douteuse d'Euthydème et une unique obole d'Eucratide⁶⁰⁵. Mais les monnaies d'Eucratide sont nombreuses dans le trésor de Kitab, à 80 km au sud de Samarcande⁶⁰⁶, et les fouilles réalisées sur le rempart par C. Rapin et M. Isamiddinov⁶⁰⁷, ainsi que l'étude de la céramique par B. Lyonnet⁶⁰⁸ suggèrent bien une réoccupation grecque de la ville que l'on peut dater de l'époque d'Eucratide⁶⁰⁹. Si l'on admet ces hypothèses, il faut considérer qu'à l'époque d'Eucratide, les souverains qui imitaient le monnayage d'Euthydème se sont trouvés isolés à l'ouest de la Sogdiane par la progression grecque, au moment où Mithridate Ier, de son côté, étendait son royaume vers l'est.

C'est principalement son poids, légèrement inférieur à 12 g, qui autorise le rapprochement du tétradrachme qui nous occupe avec le monnayage de ces dynastes de la région de Bukhara, puisque c'est ce poids qui les différencie des monnaies authentiques d'Euthydème⁶¹⁰. Quant à l'attribution de l'avvers à Mithridate Ier, il est dicté davantage par des considérations historiques que par des données typologiques.

Les types d'avvers parthes au portrait du souverain imberbe coiffé du *bashlyk* caractérisent

⁶⁰⁴ Pugatchenkova 1989 ; Obel'chenko 1992 ; Rapin 2007, p. 45-47.

⁶⁰⁵ Restées rares lors des fouilles, elles se portent aujourd'hui à 23 monnaies grâce à l'activité de prospecteurs illégaux munis de puissants détecteurs. Les quatre premières monnaies connues ont été publiées en 2005 par A.I. Najmark (Najmark 2005) ; les nouvelles découvertes sont en attente de publication par A. Atakhodjaev : elles sont mentionnées par F. Grenet dans son compte rendu de l'article de A.I. Najmark pour *Abstracta Iranica* (*Abstracta Iranica* 29, 2006, p. 39-40).

⁶⁰⁶ *IGCH* 1824 ; voir Bernard 1985, p. 140.

⁶⁰⁷ Rapin/ Isamiddinov 1994 ; Rapin 2007, p. 48.

⁶⁰⁸ Lyonnet 1998

⁶⁰⁹ Elle correspondrait à d'importants travaux de reconstructions menés sur les remparts (Rapin 2007, p. 48) et expliquerait la présence sur le site de formes céramiques d'origine gréco-bactrienne connues par l'échantillonnage réalisé à Aï Khanoum (Lyonnet 1998).

⁶¹⁰ M. Mitchiner, puis D.W. Mac Dowall, ont proposé d'en voir l'origine dans le standard de poids perse réduit utilisé par Séleucos Ier pour l'une de ses séries orientales, émise conjointement avec Antiochos Ier (Mitchiner 1975, p. 46, p. 284 ; Mac Dowall / Ibrahim 1979). C'est aussi le standard utilisé pour certaines imitations de chouettes athéniennes en Bactriane, ainsi que celui des monnaies de Sophytos.

effectivement toutes les émissions parthes les plus anciennes jusqu'au règne de Mithridate. Les périodisations plus fines qui ont été proposées dépendent des types de revers, critère que l'on ne peut l'utiliser pour le tétradrachme de Mithridate Ier de la collection d'A. Ur Rahman au revers d'Euthydème, et elles restent discutées. Mais si l'attribution d'un monnayage aux premiers souverains arsacides ne fait pas encore tout à fait l'unanimité⁶¹¹, on s'accorde cependant sur le fait que ces émissions s'interrompent à la fin du IIIe siècle pour ne reprendre qu'à l'avènement de Mithridate Ier⁶¹². Tandis que l'activité d'Antiochos III donnait aux élites installées dans la région de Bukhara le loisir de se dégager de l'emprise gréco-bactrienne et d'inaugurer des émissions monétaires, les Parthes, eux, étaient sans doute réduits pour un temps à une certaine impuissance, au moins économique. La mort d'Antiochos III leur laissa le loisir de renouer avec leur politique monétaire et leur politique d'expansion. Il est donc impossible que cette émission soit antérieure à l'avènement de Mithridate Ier.

Celui-ci, vers la fin de son règne, inaugure une nouvelle représentation du souverain barbu, coiffé d'un simple diadème, sur le modèle des portraits séleucides. G. Le Rider estime à 145 environ la date d'apparition de ce nouveau type d'avvers, en se fondant sur la périodisation qu'il propose pour les frappes d'Ecbatane⁶¹³; une datation autour de 140 est aujourd'hui admise⁶¹⁴. Mais G. Le Rider ne considérerait pas pour autant toutes les émissions au portrait coiffé du *bashlyk* comme antérieures à cette date : selon lui, et contrairement à D. Sellwood, le formulaire de la légende est un marqueur chronologique prioritaire sur cette modification du type d'avvers. Or l'attribution de certaines séries à l'avvers traditionnel dépend de ce choix. G. Le Rider considère que toutes les monnaies frappées à Ecbatane ont le nouveau revers de type séleucide, et que c'est à Ecbatane que Mithridate Ier s'arroge le titre de *megas* dans sa légende, lequel est ensuite adopté dans les autres ateliers. D. Sellwood, pour sa part, isole un type d'émissions à l'avvers traditionnel et à la légende **BASILEWS MEGALOU ARSAKOU** disposée en trois lignes, encadrant la représentation sur trois côtés, de gauche à

⁶¹¹ Alram 1998, p. 369-371 ; G. Le Rider, en 1965, a défendu l'idée que Mithridate Ier était le premier souverain parthe à émettre des monnaies, et que tous les monnayages connus représentant le souverain imberbe et coiffé du *bashlyk* devaient lui être attribués (Le Rider 1965, p. 312-319, où il reprend les diverses hypothèses avancées jusqu'alors sur la question). L'existence d'émissions monétaires sous Arsace I et II est en revanche admise par Sellwood 1980, Vardanyan 2001, et M. Alram la juge très probable.

⁶¹² Vardanyan 2001, p. 25; Alram 1998, p. 369.

⁶¹³ Les monnaies au nouveau type d'avvers portent en effet toutes la légende **BASILEWS MEGALOU ARSAKOU** utilisée par Mithridate Ier pour le deuxième groupe de ses émissions d'Ecbatane, lequel, dans le classement qu'il propose, prennent la suite de celles à la légende simple **BASILEWS ARSAKOU**, voir Le Rider 1965, p. 320, et pour la périodisation qu'il propose des émissions d'Ecbatane, p. 340-343.

⁶¹⁴ Vardanyan 2001, p. 28.

droite⁶¹⁵. Plusieurs de ces émissions portent en exergue des marques d'atelier, dont la plupart n'ont pas été identifiées, sauf celle qui figure le N qui désignerait l'atelier de Nisa. D. Sellwood attribue deux séries de ce groupe à l'atelier d'Ecbatane⁶¹⁶. Il range en outre dans ce groupe trois séries de drachmes qui se distinguent par une légende disposée comme sur autres, mais au formulaire inhabituel⁶¹⁷: sur la première, le mot **MEGALOU** est remplacé par celui de **QEOU** à la même place ; sur la seconde a été rajoutée en exergue une notation non élucidée, **MENED**, ainsi que deux monogrammes inconnus ; enfin sur la troisième, une deuxième ligne vient doubler le mot **ARSAKOU** à l'intérieur, portant le mot **QEOPATOR**. D. Sellwood pense pouvoir attribuer la première et la troisième de ces séries à l'atelier d'Hékatompyle. G. Le Rider avait signalé l'émission avec le mot **QEOU**, dont on connaît deux exemplaires⁶¹⁸ : il la juge lui aussi de Mithridate Ier, laissant toutefois ouverte la question de savoir si elle est antérieure ou non à l'adoption du titre **MEGALOU**. Quant à celle dont la légende est enrichie du mot **QEOPATOR**, il l'attribue à Phraate II et considère qu'elle provient de l'atelier qui a émis les autres monnaies à la même légende de ce souverain, mais avec le portrait barbu⁶¹⁹. C'est précisément dans cet atelier et à l'époque de Phraate II que les émissions au type d'avvers traditionnel auraient été définitivement abandonnées. O. Bopéarachchi a proposé de dater la monnaie hybride du tout début du règne de Mithridate Ier, vers 170 : typologiquement, si l'on accepte le décalage proposé par G. Le Rider entre l'avènement de Phraate II et la disparition des types d'avvers traditionnel, il pourrait donc s'agir d'une émission de Phraate II.

Mais quels liens peut-on restituer entre Mithridate Ier et les souverains de Bukhara, qui puissent justifier la frappe de cette monnaie ? On ne sait rien de la frontière orientale des Parthes à son avènement. Les liens anciens des Parthes avec les régions du moyen Oxus ont fait l'objet de controverses jusqu'ici non résolues : elles reposent sur l'interprétation difficile des légendes araméennes **WHŠW** et **WHŠWWR** lues sur neuf statères en or découverts dans le trésor de l'Oxus, dont la facture et le style sont proches de ceux d'Andragoras. I.M. Djakonov et E.V. Zejmal pensent pouvoir lire sur le revers de chacune d'elles le nom du

⁶¹⁵ Sellwood, type 10 : il regroupe 17 séries de drachmes, une émission de dioboles, une émission d'oboles.

⁶¹⁶ Sellwood, type 10.10 et 10.14.

⁶¹⁷ Sellwood 1980, types 10.15-17.

⁶¹⁸ Le Rider 1965, p. 319, illustrées Pl. LXX, 1-2; voir aussi Wroth *BMC Parthia*, p. XXIX.

⁶¹⁹ Le Rider 1965, p. 316. Selon lui, le titre aurait été emprunté à Alexandre Bala, inventeur de ce terme qui est à l'époque un néologisme, pour marquer sa filiation avec Antiochos IV « Dieu Épiphane ». A. Maricq, en 1958, avait proposé pour sa part de voir dans ce terme une traduction du titre arsacide *bagpuhr* (Maricq 1958). La série de Phraate II qu'il évoque est regroupée par D. Sellwood sous le type 16, avec d'autres pièces au même type d'avvers et comportant toutes le mot *theopator*, ou *theopatoros* dans la légende de revers, disposée de différentes façons.

dieu iranien Wakhsh, donné à l'Oxus, et ils attribuent ces émissions à Andragoras⁶²⁰. H. Koch, d'accord avec la lecture de la première d'entre elles, lit quant à elle *PRYPD* sur la seconde et l'interprète le mot comme « Friyapad », soit « Phriapites », dont elle fait l'un des premiers souverains arsacides, contemporain d'Andragoras et de Diodote⁶²¹, mais cette thèse a été vigoureusement rejetée par F. Grenet⁶²². Il juge pour sa part que si la lecture est exacte, plus satisfaisante la proposition qu'avait faite M. Mitchiner de restituer sur ces légendes le nom *Wakhshuwar*, qui serait une version mutilée ou amputée d'Oxyartès. Si l'attribution que proposait celui-ci au père de Roxane, qu'Alexandre avait affronté en Bactriane, vigoureusement défendue par E.V. Rtveladze⁶²³, trouvait confirmation, ces monnaies seraient antérieures de plusieurs décennies à l'évènement d'Andragoras ou d'un quelconque dynaste parthe⁶²⁴. Ces propositions ne pourront être validées que par de nouvelles découvertes. On a toutefois retenu l'hypothèse d'une présence parthe ancienne aux abords de l'Oxus, à la frontière partho-bactrienne, c'est-à-dire non loin du territoire des dynastes de Bukhara : cette présence est avérée plus tard, nous l'avons vu, par les témoignages chinois de la fin du II^e siècle de notre ère. A l'avènement de Mithridate Ier, la progression d'Eucratide en Sogdiane menaçait les dynastes de Bukhara, et pouvait, à terme, menacer la frontière orientale des Parthes. On peut donc envisager, avec toutes les précautions que l'on imagine, que la pièce « hybride » soit la seule trace que nous ayons jusqu'à présent d'une alliance militaire ponctuelle qui se serait conclue quelque part dans la vallée de l'Oxus contre le souverain bactrien : les dynastes de Bukhara auraient choisi une alliance avec les Parthes, même sous autorité de ces derniers, plutôt qu'une soumission à Eucratide. Si la pièce date du règne de Phraate II, c'est alors peut-être à la menace nouvelle de l'invasion nomade imminente que celui-ci doit de s'entendre avec les souverains de la région de Bukhara dont l'indépendance et le territoire sont menacés.

L'arrivée de Mithridate Ier à Merv, la présence parthe sur le moyen Oxus et une alliance ponctuelle avec les souverains de Bukhara, toutes propositions particulièrement conjecturales qui attendent d'être confirmées : voilà ce que peuvent suggérer les trouvailles réalisées

⁶²⁰ Ils lisent respectivement WHŠW et WHŠWWR sur chacun des revers (Djakonov/Zeimal' 1988 et déjà Zeimal 1979, p. 81-82; Alram 1998, p. 370-371). Ces monnaies sont à présent toutes au British Museum. La même forme araméenne *Whšw* est attestée sur un anneau du même « trésor de l'Oxus » (Zeimal' 1979, p. 61 ; il est illustré dans Dalton 1963, pl. XVI). Sur le culte d'un dieu « Oxus », dont le nom bactrien est *Vaxšu* (prononcé *Waxšū*), et les anthroponymes iraniens formés à partir de son nom sur le modèle de théonymes, voir Boyce/Grenet 1991, p. 179-181, et Grenet 1983, p. 378.

⁶²¹ Koch 1993.

⁶²² Grenet 1999 [1994-1996] : il montre que la localisation de l'atelier à Takht-i Sangin n'est pas fondée.

⁶²³ Rtveladze 2002, p. 137-142.

⁶²⁴ Mitchiner 1975, vol. I, p. 9-10, type 35 ; l'avis de F. Grenet est une communication personnelle.

jusqu'à présent. W. Wroth signalait en 1905 que certaines des monnaies de Mithridate Ier parvenues dans les collections du British Museum étaient réputées provenir d'Inde⁶²⁵. Il évoquait des exemplaires représentant à l'avvers le souverain barbu, ceint du diadème, tourné vers la gauche. Les premières émissions de drachmes à ce nouveau type qui, avec plus tard la tête du souverain tournée à droite, deviendra une constante des émissions parthes, portent le revers à l'archer et la légende **BASILEWS MEGALOU ARSAKOU** disposée en trois lignes, encadrant la représentation sur trois côtés, de gauche à droite. L'atelier responsable de cette frappe n'est pas localisé avec certitude : G. Le Rider propose de le situer à Hékatompyle⁶²⁶; D. Sellwood attribue à un atelier d'Hékatompyle les monnaies qui ont à l'avvers une bordure en perles et pirouettes, et à un atelier de Nisa celles qui ont une bordure en feuille de laurier, dont l'un des types porte la lettre N⁶²⁷. La plupart des monnaies considérées ont été découvertes au nord ou au nord-est de l'Iran, ce qui étaye ces propositions. Aucune trouvaille plus récente en revanche n'est venue corroborer l'indication de W. Wroth, pourtant particulièrement intéressante pour nous si elle pouvait révéler quelque chose de la circulation des monnaies d'argent de Mithridate dans les régions du sud de l'Hindukush ; mais on sait aujourd'hui que les marchés du Pakistan et d'Inde servaient et servent encore de plaques tournantes au commerce d'antiquités venues d'Afghanistan, aussi l'information n'est-elle pas un frein à des hypothèses formulées à partir de trouvailles mieux localisées.

Les monnaies « bactriennes » de Mithridate Ier

A défaut de trouvailles localisées, les particularités typologiques de certaines séries de monnaies de Mithridate Ier ont suggéré qu'un atelier monétaire de Bactriane avait un temps émis des monnaies pour son compte. Il s'agit principalement de trois séries de drachmes d'argent et de plusieurs séries de bronze de différentes dénominations - chalques, dichalques, tétrachalques et octachalques - que leur fabrique et les types de revers utilisés rapprochent des émissions gréco-bactriennes. Toutes ces monnaies arborent le nouveau type d'avvers de Mithridate, dont on considère qu'il le doit aux graveurs des ateliers d'Ecbatane : buste du roi tourné vers la droite et non plus vers la gauche, portant barbe et diadème mais dépourvu du *bashlyk* que le roi portait sur ses émissions d'Hékatompyle et de Nisa, représentation dans

⁶²⁵ Wroth 1905: il ne précise pas davantage la provenance des monnaies.

⁶²⁶ Le Rider 1965, p. 320-321.

⁶²⁷ Sellwood, types 11.1-2 pour les émissions d'Hékatompyle, et 11.3-4 pour celles de Nisa.

l'ensemble fortement idéalisée suivant les canons du goût séleucide⁶²⁸. Ce sont les bronzes, en réalité, qui ont attiré l'attention⁶²⁹ : nombre d'entre eux présentent une fabrique et un style jugés proches des émissions bactriennes, en particulier des flans biseautés, et les représentations de revers évoquent souvent des types bactriens. Les drachmes leur ont été associées à cause de la similitude de la représentation d'avvers : au revers, elles arborent le type arsacide traditionnel à l'archer, assorti de la légende développée **BASILEWS MEGALOU ARSAKOU**⁶³⁰.

Les bronzes en question portent tantôt la légende simple **BASILEWS ARSAKOU**, tantôt la légende développée **BASILEWS MEGAS ARSAKOU**. C'est la récurrence, sur le revers des bronzes à légende simple, de la représentation des Dioscures, type de prédilection d'Eucratide en Bactriane, qui a attiré l'attention sur eux⁶³¹. Parmi les pièces à légende simple, les octachalques ont ainsi, sur le revers, une représentation des Dioscures galopant à droite⁶³² ; ce même revers a été adopté sur une émission de tétrachalques dont la légende est disposée en deux lignes horizontales et sur lesquels est figuré le symbole indiquant leur dénomination⁶³³. Les Dioscures apparaissent encore sur deux émissions de ce groupe de monnaies, dont les légendes simples sont disposées en deux lignes verticales de part et d'autre de la représentation : ils figurent debout, tenant des lances, sur le revers d'une émission de dichalques, portant sur l'avvers le symbole qui indique leur dénomination⁶³⁴, et ils sont représentés par leur bonnet caractéristique assorti d'une palme sur une émission de chalques, portant sur l'avvers le symbole de leur dénomination⁶³⁵. Parmi les monnaies à la légende **BASILEWS MEGAS ARSAKOU**, le revers aux Dioscures galopant n'apparaît que sur une émission d'octachalques⁶³⁶, très proche pour le reste de l'émission à légende simple évoquée plus haut.

Le type à l'éléphant debout tourné vers la droite est mieux représenté à l'avvers des émissions

⁶²⁸ Ce type inaugure une nouvelle phase typologique du monnayage arsacide, qui dure jusqu'au règne de Mithridate II (Vardanyan 2001, p. 28-29).

⁶²⁹ Sellwood, types 12.6-29.

⁶³⁰ Sellwood, types 12.1-3.

⁶³¹ Sur ce type, voir Zej'mal 1983, p. 101 : l'interprétation qu'il donne du type est admise par P. Bernard (Bernard 1985, p. 164-165 ; *contra* Tarn 1951, p. 204-205, dont les élaborations tiennent beaucoup du romanesque). Le type était attesté déjà sous les Séleucides : il est utilisé par Séleucos II dans l'atelier de Nisibe et par Antiochos II dans celui de Tarse (Newell 1941 [1977], p. 827-830 et 1312-1314).

⁶³² Sellwood, type 12.6.

⁶³³ Sellwood, type 12.10. Le symbole se présente comme une croix en X surmontée d'un triangle.

⁶³⁴ Sellwood, type 12.15. Le symbole se présente comme une croix en X surmonté d'un B.

⁶³⁵ Sellwood, type 12.19. Le symbole figure une croix en X surmontée d'un A dont la barre horizontale est pincée en V, comme c'est souvent le cas sur les lettres des légendes monétaires.

⁶³⁶ Sellwood, type 12.7.

à légende développée : on le voit sur le revers des deux émissions d'octachalques et de dichalques⁶³⁷, ainsi que sur le revers des deux émissions de chalques, mais seule sa tête tournée vers la droite est représentée sur le revers de la seconde⁶³⁸. L'éléphant figure aussi sur le revers des chalques à légende simple⁶³⁹. Le groupe en question comprend encore une émission de tétrachalques dont le revers figure un arc dans son carquois, plus attendu sur une émission arsacide⁶⁴⁰, mais il faut mentionner aussi parmi les émissions originales plusieurs séries figurant au revers le buste d'un personnage barbu portant le *bashlyk* et tourné vers à droite ; toutes portent la légende développée disposée en trois lignes qui encadrent la représentation de gauche à droite⁶⁴¹.

Aucune de ces représentations de revers n'était connue dans les émissions arsacides avant le règne de Mithridate Ier. Dans le monnayage de celui-ci, avant les émissions en question, l'éléphant marchant à droite apparaît sur le revers des deux émissions de chalques de type différent, l'une à l'avant traditionnel avec le souverain imberbe portant le *bashlyk*, à légende simple, l'autre parmi les émissions dite de transition où le nouveau portrait d'avant, de type séleucide, apparaît encore tourné vers la gauche dans un cercle de perles et pirouettes, et qui arbore la légende développée⁶⁴². Nous en reparlerons plus loin.

La présence de symboles indiquant la dénomination sur plusieurs séries de bronze est une autre particularité de ce groupe. Les octachalques ne portent pas ces marques de poids, mais trois sur les cinq séries de tétrachalques, trois des cinq séries de dichalques, y compris une émission dont le revers figure la tête du souverain barbu, coiffé du *bashlyk*, et tourné vers la droite, et la légende d'avant est la même que celle des tétrachalques dépourvus de symboles⁶⁴³ ; enfin deux des séries de chalques : celle aux bonnets de Dioscures décrite plus haut, et une autre au même type de revers que le dichalque précédent⁶⁴⁴. Parmi les émissions portant ces marques, une émission de tétrachalques et une émission de dichalques arborent sur le revers une Nikè conduisant un bige et une légende simple, **BASILEWS ARSAKOU**, disposée en deux lignes horizontales au dessus et au dessous de la représentation. L'usage de ces symboles est une innovation dans le monnayage parthe, mais c'était une pratique déjà relativement répandue pour certaines dénominations dans l'atelier d'Ecbatane.

⁶³⁷ Sellwood, types 12.8 et 12.16

⁶³⁸ Sellwood, type 12.21, 12.22.

⁶³⁹ Sellwood, type 12.20.

⁶⁴⁰ Sellwood, type 12.

⁶⁴¹ Sellwood, types 12.13 (tétrachalques), 12.17 et 12.18 (dichalques), 12.23 et 24 (chalques).

⁶⁴² Sellwood, types 8.3 et 11.7 ; elles sont chacune accompagnées d'une émission similaire, dont l'avant représente un cheval marchant à droite (types 8.2 et 11.6).

⁶⁴³ Sellwood, type 12.17 ; les deux autres sont les types 12.14 et 12.15.

⁶⁴⁴ Sellwood, type 12.23.

Enfin la dernière particularité que l'on peut mentionner, mais qui, curieusement, n'a pas été relevée, est la disposition de la légende. Celle-ci, en effet, n'a pas toujours l'une des dispositions habituelles aux émissions parthes, en lignes verticales, ou encadrant l'image sur trois côtés : il arrive qu'elle soit disposée en deux lignes horizontales⁶⁴⁵, mais plus souvent, les mots **BASILEWS**, ou **BASILEWS MEGAS** forment un arc de cercle au dessus de la représentation, tandis que le mot **ARSAKOU** la souligne, horizontalement, au dessous⁶⁴⁶. Cette disposition de la légende n'a pas de précédent dans le monnayage arsacide et elle n'est plus jamais employée, si bien que ce détail n'a pas fait l'objet d'enquêtes plus approfondies.

D. Sellwood, avec quelque hésitation, attribue ces émissions, que rapproche la similitude de leur type d'avvers, à l'atelier d'Ecbatane, sauf une des séries de drachmes dont il juge qu'elles doivent avoir été émises à Rhagae⁶⁴⁷. Mais l'attribution de ces monnaies à Ecbatane a fait l'objet de nombreuses discussions. E.T. Newell, en 1938, avait déjà relevé leur parenté de style et de fabrique avec les émissions gréco-bactriennes, dont elles partageaient en outre certains types de revers. Il a donc proposé de les attribuer à un atelier gréco-bactrien, situé sur les territoires pris à Eucratide par Mithridate Ier: elles auraient été frappées à Bactres et auraient imité les types d'Eucratide⁶⁴⁸. G. Koshelenko a repris l'idée à son compte, mais en ne retenant pour l'atelier gréco-bactrien que certaines séries de bronze, celles au type aux Dioscures, ainsi que les chalques à l'éléphant, portant toutes la légende **BASILEWS ARSAKOU**⁶⁴⁹ ; il est suivi par V.E. Rtveladze⁶⁵⁰. W.W. Tarn, quant à lui, avait respecté l'avis de W. Wroth qui plaçait en Médie leur lieu de production, mais avait suggéré qu'il s'agissait d'émissions destinées à circuler en Bactriane⁶⁵¹.

⁶⁴⁵ Sellwood, types 12.9, 12.10 (tétrachalques) et type 12.14 (dichalque).

⁶⁴⁶ Sellwood, types 12.6 (octachalque) et 12.20 (chalque) à la légende **BASILEWS ARSAKOU**, et types 12.7, 12.8 (octachalques), 12.11 (tétrachalque), 12.16 (dichalque), 12.21, 12.22 (chalques) à la légende **BASILEWS MEGAS ARSAKOU**.

⁶⁴⁷ Sellwood, type 12.3. Il ne donne pas la raison de cette attribution. Il associe aussi à ce groupe sans le justifier quatre émissions de chalques dont les types, avers et revers, sont fort différents des autres et qu'il pense provenir de l'atelier de Suse (types 12.26-29).

⁶⁴⁸ Newell 1938, p. 476. G. Le Rider signale qu'il se serait ravisé par la suite (Le Rider 1965, p. 343, n. 2).

⁶⁴⁹ Sellwood, types 12.6, 12.10, 12.15, 12.19, 12.20 (ces types sont cités de façon erronée dans Bernard 1985, p. 112, note 4, et Vardanyan 2001, p. 28 note 5). Il a attribué au même atelier une série de tétradrachmes à légende simple, dont le revers figure Déméter avec la corne d'abondance et une Nikè : leur attribution est malaisée, mais D. Sellwood les a jugés plus tardifs et les a datés vers 127 avant notre ère (type 18.1, voir Sellwood 1980, p. 54-55). G. Koshelenko considère que l'atelier a cessé ces émissions quand Mithridate Ier a adopté le titre de **BASILEWS MEGAS ARSAKOU** ; les autres émissions du groupe sont à attribuer à l'atelier d'Ecbatane (Koshelenko 1972, notamment p. 97-98).

⁶⁵⁰ Rtveladze 1995, p. 184.

⁶⁵¹ Wroth 1903, p. xxvi ; Tarn 1951.

G. Le Rider s'est fermement opposé à ces propositions⁶⁵². Selon lui, les monnaies de ce groupe forment un ensemble homogène que l'on ne peut scinder, et elles ont toutes été frappées dans le même atelier, à Ecbatane. Les trouvailles justifient, de fait, une attribution de ce monnayage à un atelier plus occidental que la Bactriane: plusieurs exemplaires ont été retrouvés à Hamadan et dans les environs, un à Doura Europos, d'autres à Suse. En dehors des considérations stylistiques, les caractéristiques formelles et métrologiques des émissions de bronze suggèrent qu'elles proviennent d'Ecbatane: leurs tranches sont biseautées, les tenons de coulées sont parfois apparents, et ni sur les bronzes ni sur l'argent les coins ne sont ajustés, toutes caractéristiques courantes à Ecbatane à l'époque, tandis qu'Eucratide faisait émettre en Bactriane des pièces sur flan à tranche droite et dont les coins étaient parallèles⁶⁵³. Les quatre modules de bronze représentés dans le groupe prennent la suite de modules équivalents émis par Alexandre Bala à Ecbatane⁶⁵⁴; celui-ci avait fait marquer ses tétradrachmes de l'indication de poids que l'on retrouve sur les monnaies de module équivalent de Mithridate Ier. Enfin les revers considérés comme de type « bactrien » ont tout aussi bien des précédents séleucides: les bonnets de Dioscures ont été utilisés sous Séleucos IV et Démétrios Ier, les Dioscures à cheval se retrouvent sur les émissions de Timarque, l'éléphant, la tête de cheval, la Victoire, et même l'arc dans son goryte ont été utilisés sous Séleucos II. G. Le Rider considère donc que ce monnayage n'a rien à voir avec la Bactriane, mais qu'il prend la suite des émissions d'Alexandre Bala dans les productions de l'atelier d'Ecbatane lorsque Mithridate Ier se rend maître de la ville, vers 148/147.

Il propose en outre un classement chronologique de ces monnaies en fonction des caractéristiques de la légende: les bronzes à légende simple seraient les premières émises, suivis par les drachmes et bronzes à la légende développée disposée en lignes verticales, puis en demi-cercle au dessus du type, et **ARSAKOU** en exergue, enfin les monnaies à la légende disposée en trois lignes encadrant le type de gauche à droite. Le titre de *mégas*, que A.R. Bellinger pensait lié à la victoire définitive de Mithridate Ier sur Eucratide autour de 160⁶⁵⁵, n'aurait donc rien à voir avec les conquêtes bactriennes de Mithridate, puisque celles-ci avaient déjà eu lieu lorsqu'il s'empare de l'atelier d'Ecbatane, où les premières séries émises,

⁶⁵² Le Rider 1965, p. 343-344.

⁶⁵³ Les souverains gréco-bactriens ont émis des monnaies à flan biseauté, selon la tradition séleucide, jusqu'au règne d'Euthydème; c'est lui le premier qui a inauguré l'usage du flan à tranche droite (Bopearachchi 1991).

⁶⁵⁴ Le Rider 1965, p. 338-340.

⁶⁵⁵ Bellinger, A.R. 1950, *Yale Classical Studies*, XI, p. 312-315. Il attribue lui aussi ces émissions à l'atelier de Bactres, dont se serait emparé Mithridate Ier en 160; l'adoption du titre de *megas* marquerait la fin des hostilités au profit du souverain parthe l'année suivante, et les émissions portant cette légende auraient duré jusqu'à son départ de Bactres.

en bronze, portent encore une légende simple. G. Le Rider suggère que c'est à Ecbatane, précisément, que le titre a été adopté, vers 145 ou 144, d'après les estimations qu'il a pu faire de la succession des émissions monétaires depuis la prise de la ville. Ces conclusions sont admises sans restriction par P. Bernard⁶⁵⁶. Celui-ci souscrit aussi à la conviction de G. Le Rider qu'il n'y a pas à chercher de signification politique particulière à la parenté entre les représentations de revers, en particulier celle des Dioscures à cheval que l'on retrouve à la fois sur les tétradrachmes d'Eucratide et de Timarque⁶⁵⁷. D.W. Mac Dowall continue en revanche de penser que l'adoption par Mithridate Ier du titre de *megas* précède la révolte de Timarque, vers 162, qui aurait repris ce titre, comme Mithridate Ier lui-même, d'Eucratide⁶⁵⁸.

L'attribution de ce monnayage à l'atelier d'Ecbatane admise, à défaut de nouvelles découvertes invalidant ces démonstrations solidement argumentées, ne résout pas pour autant l'intéressante question des parentés décrites entre les monnaies de Mithridate Ier et celles des souverains gréco-bactriens, et d'Eucratide en particulier ; elle n'offre pas non plus d'explication à l'adoption par le souverain parthe du titre de *megas*.

Avant même l'extension du domaine de Mithridate à l'est, puis en Médie, certaines de ses monnaies s'inscrivent dans une tradition que l'on peut relier à la fois à la Médie et à la Bactriane. A l'époque où ses portraits d'avvers étaient encore imberbes et coiffés du *bashlyk*, Mithridate Ier a en effet inauguré une dénomination de bronze de 2 g environ, que nous avons évoquée plus haut⁶⁵⁹. Elle comporte deux types : l'un arborant sur le revers la représentation d'un cheval s'avançant vers la droite, l'autre celle d'un éléphant dans la même attitude ; la légende est réduite à la mention **ARSAKOU**, disposée, pour la première série, en arc de droite à gauche dans le quart nord-ouest de la monnaie, et horizontalement de gauche à droite au dessus de la représentation pour la seconde. D. Sellwood a situé l'atelier responsable de ces frappes à Hékatompyle, de même que les deux types d'émissions de même dénomination et aux mêmes représentations de revers, mais qui inaugurent l'avvers de type séleucide, au portrait du souverain barbu et ceint du diadème, mais encore tourné vers la gauche, dont la légende, étendue à la mention **BASILEWS MEGALOU ARSAKOU**, est disposée en trois lignes qui encadrent la représentation sur trois côtés de gauche à droite⁶⁶⁰. Dans cette première phase de son monnayage émis à Hékatompyle, Mithridate Ier avait aussi émis une série de

⁶⁵⁶ Bernard 1985, p. 112-113, en particulier note 4.

⁶⁵⁷ Le Rider 1965, p. 345, et Bernard 1985, p. 110-113.

⁶⁵⁸ Mac Dowall 2005b, p. 243.

⁶⁵⁹ Sellwood, types 8.2 et 8.3.

⁶⁶⁰ Sellwood, types 11.6 et 11.7.

dichalques portant au revers, avec la simple mention **ARSAKOU**, la représentation plus sophistiquée que D. Sellwood n'illustre pas mais décrit comme « une déesse debout à gauche, portant une couronne dans sa main droite et une longue branche de palme dans la main gauche »⁶⁶¹.

La date de ces émissions de bronze dépend, on le voit, de celle que l'on attribue à l'adoption du titre *megas* et à l'abandon du portrait au *bashlyk*. C'est en 150 environ, et jusqu'à la conquête parthe, selon les estimations de G. Le Rider, qu'Alexandre Bala fait émettre lui aussi, à Ecbatane, des séries de bronze de différentes dénominations fondées sur un chalque dont le poids avait chuté à 2 g, au lieu des 4 g auxquels ils étaient frappés durant les règnes séleucides précédents⁶⁶². Elles arborent elles aussi un revers à l'éléphant marchant à droite, monté ou non par un cornac, ou bien un revers à tête de cheval, mais les chalques ont, eux, le revers à l'ancre. Le type à l'éléphant apparaît sur le monnayage séleucide depuis Séleucos Ier, marchant à droite ou à gauche dans un cercle de grènetis⁶⁶³ ; le cheval, en revanche, représenté en entier et non harnaché, marchant vers la droite paraît une innovation parthe quand on le compare avec le monnayage séleucide⁶⁶⁴.

Or, en regardant vers l'est, c'est le type d'avvers de toutes les monnaies de bronze d'Euthydème Ier, où le cheval non harnaché et s'avancant à droite, comme sur les nouveaux chalques de Mithridate, figure dans un cercle de grènetis⁶⁶⁵. Par ailleurs, la dénomination de bronze de deux grammes était déjà bien connue dans l'empire gréco-bactrien, où elle correspond à la demi-unité définie par E.T. Newell et où elle était émise depuis le règne de Diodote Ier⁶⁶⁶. Au moment de l'avènement de Mithridate Ier, l'abondant monnayage de

⁶⁶¹ Sellwood, type 7.2, p. 30. Cette émission, selon lui, précède celle décrite plus haut, car seule la tête du souverain est représentée à l'avvers, non le buste comme ce sera le cas sur toutes les monnaies postérieures.

⁶⁶² Le monnayage d'Alexandre Bala à Ecbatane est décrit et commenté dans Le Rider 1965, p. 338-340. Pour les questions de variation de poids modulaires des bronzes séleucides, voir Le Rider 1998, p. 46.

⁶⁶³ Voir la liste répertoriée par Le Rider 1965, p. 466.

⁶⁶⁴ Un type à la tête de cheval est en revanche courant dans le monnayage séleucide, voir Le Rider 1965, p. 465. Il est repris par Mithridate Ier (Sellwood, type 12.12).

⁶⁶⁵ Bopearachchi 1991, séries 17-24, commentées p. 48-49 ; les monnaies des séries 17 à 21 ont un flan épais et la tranche biseautée, comme celles de Diodote, les autres, sans doute plus tardives, un flan mince et la tranche droite. O. Bopearachchi note que l'avvers de ces monnaies, identifié comme la tête d'Héraclès barbu à droite, rappel du type de revers favori d'Euthydème à l'Héraclès au repos, pourrait être aussi le portrait de Démétrios Ier avant que ses conquêtes indiennes lui valent un portrait coiffé de la dépouille d'éléphant.

⁶⁶⁶ Le monnayage de bronze gréco-bactrien, jusqu'aux innovations suscitées par la conquête de régions indiennes, comprend deux dénominations principales : une petite dénomination de 4-5 g et une plus grande de 8-9 g. A. Cunningham avait identifié ces deux dénominations respectivement comme des chalques et des dichalques, selon la nomenclature et le standard de poids en cours alors pour les monnaies de bronze dans l'empire séleucide (Mac Dowall 2005a). Le chalque séleucide connaissant d'importantes variations de poids pour un module relativement constant de 16-17 mm, E.T. Newell a préféré parler d'« unité » plutôt que de chalque pour ce module, nomenclature adoptée par O. Bopearachchi pour les monnaies gréco-bactriennes. Les souverains gréco-bactriens émettent de plus petites dénominations encore : des demi-unités de 2 g environ et même des quarts d'unité (Bopearachchi 1991, p. 27).

bronze émis par Euthydème devait circuler encore dans les régions gréco-bactriennes du nord de l'Hindukush⁶⁶⁷, avant que ne s'impose celui d'Eucratide. Et si un nouveau monnayage de bronze avait été inauguré dans les régions indiennes à partir du règne de Démétrios Ier, on a des raisons de penser que les bronzes gréco-bactriens d'Euthydème Ier ont circulé très longtemps et abondamment dans les régions iraniennes du sud de l'Hindukush et dans la vallée de Kabul⁶⁶⁸. On s'en procurait sans mal et en grand nombre à la fin du XIXe siècle, en particulier au Seistan et en Arachosie⁶⁶⁹. D. Mac Dowall a montré que c'est à Démétrios Ier que revient sans doute d'avoir diffusé le monnayage de bronze de son père lors de sa conquête de l'*Arianè*, et que certaines dénominations, en particulier les petits modules, n'y ont pas été remplacées par la suite⁶⁷⁰.

Quant au type à l'éléphant marchant à droite, encerclé lui aussi de grènetis, il est utilisé par Antimaque Ier sur l'avvers de toutes ses monnaies de bronze⁶⁷¹. La plupart de ces monnaies sont de technique indienne, à flan quadrangulaire, et leur standard de poids, comme les bronzes inaugurés par Démétrios Ier, sont proches de ceux des monnaies indiennes à poinçons multiples, mais ils arborent une légende unilingue grecque⁶⁷². Mais ce qui est plus intéressant, c'est que la seule de ces émissions de bronze frappée sur flan circulaire est une double unité⁶⁷³, et que son revers figure une Nikè courant à gauche tenant une couronne et une palme ; et la légende **BASILEWS ANTIMACOU** est disposée de part et d'autre de la représentation en deux lignes verticales qui se lisent de haut en bas : ce bronze évoque ce même type utilisé par Mithridate Ier au revers de sa première émission de dichalque. L'éléphant debout à droite caractérise aussi l'avvers de toutes les séries d'argent d'Apollodote Ier, sauf celle des tétradrachmes de poids attique⁶⁷⁴. Il figure ainsi sur l'avvers de la série d'hémidrachmes de poids attique à flan circulaire dont le poids est proche de 2 g, ainsi que sur la série si fournie de drachmes au nouvel étalon dit indien de 2,45 g à flan quadrangulaire, dont O. Bopearachchi attribue l'inauguration à Apollodote Ier dans la série de drachmes

⁶⁶⁷ Sur le monnayage de bronze d'Euthydème, voir Bernard 1985, p. 58-60, avec la liste des lieux de trouvailles au nord de l'Hindukush p. 60 note 3.

⁶⁶⁸ Ils sont présentés et décrits dans Bopearachchi 1991, séries 17-24.

⁶⁶⁹ A. Cunningham, en 1884, avait signalé qu'ils étaient fort courants au Séistan et à Kandahar, et, dans une moindre mesure, dans la vallée de Kabul (Cunningham 1884, p. 144). Il se fondait sur les informations fournies par deux collectionneurs, le Capitaine Hutton employé dans le Commissariat Department à Kandahar et au Séistan entre 1839 et 1841, dont il avait acheté la collection à sa mort, et le Colonel Stacey qui commandait un régiment à Kandahar pendant la même période.

⁶⁷⁰ Mac Dowall 2005a et 2005b, qui exploite les indications données par A. Cunningham.

⁶⁷¹ Bopearachchi 1991, séries 5-8. L'éléphant est à gauche sur une des séries de flan quadrangulaire (Bopearachchi 1991, série 6). Toutes ont une représentation de foudre au revers.

⁶⁷² On en a retrouvé deux exemplaires à Mir Zakah Curiel/Schlumberger 1953, p. 85, n°5 et 6.

⁶⁷³ Bopearachchi 1991, série 5.

⁶⁷⁴ Bopearachchi 1991, série 1, p. 188.

bilingue la plus abondante de son monnayage⁶⁷⁵. L'éléphant figure en outre, entouré de plusieurs symboles, sur la série d'hémidrachmes de poids attique à flan quadrangulaire qui représente certainement une émission de transition. La légende de la première série est circulaire; celle des deux émissions à flan quadrangulaire se lit elle aussi de façon continue, mais encadre la représentation du type en trois lignes sur trois côtés.

O. Bopearachchi avait proposé en 1991 de dater le règne d'Antimaque entre 185 et 170 ; il en faisait un contemporain d'Euthydème II, puis un rival d'Agathocle. Les particularités de son monnayage de bronze incitent à situer une partie de son royaume dans des régions proches de l'Inde, comme l'Arachosie, voire la région de Kabul. D.W. Mac Dowall, se fondant sur la découverte d'une monnaie de bronze circulaire d'Antimaque au Seistan, a suggéré qu'Antimaque Ier s'était taillé un royaume dans la basse vallée du Hilmend, profitant peut-être de la révolte d'Eucratide, vers 170 : il en faisait donc un contemporain de Mithridate Ier. La découverte récente dans des régions de Bactriane de deux parchemins inscrits évoquant Antimaque a relancé le débat et suggéré de rectifier ces datations : le premier est une quittance établie sous les règnes concomitants de trois souverains Antimaque *Theos*, Euménès, et Antimaque [*ses fils* ou *son fils* ?], en l'an 4 d'une ère non spécifiée ; le second, déjà évoqué, est le contrat conclu dans la ville jusque là inconnue d'Amphipolis avec des « Scythes », sous le règne d'un souverain nommé Antimaque, sans autre titre, en l'an 30 d'une ère non spécifiée. Le second Antimaque évoqué dans le premier parchemin est peut-être celui que les monnaies nous font connaître avec l'épithète *Nikèphoros* ; Euménès, lui, nous est inconnu : peut-être s'agissait-il d'un autre fils d'Antimaque, mais il semble n'avoir pas battu monnaie. Le rapport chronologique entre les deux textes est difficile à établir ; la mention d'Antimaque sans titre suggère que le second est antérieur au premier, ce que contredit la datation, et suppose un règne particulièrement long du souverain : on peut alors envisager que les deux dates ne suivent pas le même comput. W. Clarysse et D. Thompson suggèrent une ère d'Euthydème, inaugurée en 206 lorsque Antiochos III reconnaît au souverain gréco-bactrien le titre royal qu'il s'est arrogé. Cette hypothèse est admise par F. Grenet et C. Rapin ; ils proposent de dater le premier document de 176/175, un peu avant la prise de pouvoir d'Eucratide.

Le second parchemin serait daté selon un comput personnel du souverain Antimaque, qui avait entre-temps adopté le titre de *Theos* et établi une co-régence avec ses fils, toutes initiatives permises peut-être par le coup d'Etat d'Eucratide vers 171. C. Rapin propose de le

⁶⁷⁵ Série 4; voir le tableau des références pondérales des monnaies *ibidem*, p. 63, n° 5.

dater de 166 avant notre ère environ. Dans ce cas, Mithridate Ier, dans sa progression vers l'est, se serait heurté aux trois souverains de la famille d'Antimaque *Theos* qui se partageaient le pouvoir en Bactriane de l'ouest et certaines régions occidentales du sud de l'Hindukush. Or on se rappelle la curieuse émission de drachmes d'argent de Mithridate Ier où le souverain, au lieu du titre **MEGALOU**, porte celui de **QEOU**. G. Le Rider ne s'est pas prononcé sur le rapport chronologique de cette émission avec celles au titre **MEGALOU**, qu'il jugeait indécidable. La conséquence sur la datation est importante : d'après le séquençage des émissions qu'il propose, si elle est postérieure, elle doit être datée après 145 environ, date estimée de l'adoption du titre *megas* par Mithridate. C'est en tout cas le seul élément que l'on peut interpréter comme la trace d'une confrontation entre les deux souverains, non documentée par ailleurs, et il faut avouer qu'elle est mince. Toutefois, dans ce cas, la concordance chronologique impose d'opter pour l'antériorité des monnaies parthes avec le titre **QEOU** sur celles avec le titre **MEGALOU**, sauf à renoncer, comme D. Sellwood, à la datation proposée par G. Le Rider. L'atelier d'Ecbatane aurait alors continué un temps d'émettre des bronzes à légende simple, alors que les premières drachmes à légende développée circulaient déjà. Mais on conviendra que cette émission ponctuelle de Mithridate Ier peut fort bien n'avoir pas de signification politique aussi précise.

Quant à Apollodote Ier, sa datation exacte reste malaisée. O. Bopearachchi pensait en 1991 qu'il avait dû régner vers 180-160 avant notre ère⁶⁷⁶. Le caractère spécifique de son monnayage permet en effet de le placer après Agathocle et Pantaléon dont il reprend l'usage des monnayages bilingues, et avant Antimaque II Nicéphore, que l'on date relativement d'après la parenté de ses émissions par rapport aux premières séries de celles de Ménandre. Il a manifestement régné dans les territoires indiens : on compte en effet aujourd'hui plus de 3000 monnaies bilingues à son nom, contre cinq tétradrachmes unilingues. O. Bopearachchi juge plausible qu'il ait été un des prédécesseurs immédiats d'Eucratide et de Ménandre au sud de l'Hindukush. Le seul indice concret en ce sens, cependant, une surfrappe d'Eucratide sur l'une de ses monnaies, s'est révélée à l'examen une imitation posthume d'Eucratide⁶⁷⁷. On peut envisager l'hypothèse qu'il ait été l'un des contemporains d'Eucratide et de Ménandre, maître d'une partie des régions indo-iraniennes du sud de l'Hindukush. P. Bernard avait déjà

⁶⁷⁶ Bopearachchi 1991, p. 62-64.

⁶⁷⁷ P. Bernard l'avait signalée en 1985, en suivant W.W. Tarn (voir Tarn 1951, p. 212-213 et Bernard 1985, p. 67 note 2), mais O. Bopearachchi, qui a pu examiner la pièce, a confirmé, comme l'avait proposé déjà K.W. Dobbins, qu'il s'agissait d'une surfrappe d'une émission posthume d'Eucratide sur une monnaie d'Apollodote (Dobbins 1970 ; Bopearachchi 1989, p. 51-53 ; Bopearachchi 2008, p. 260-261).

songé qu'il avait pu régner plus tardivement, vers 160-150, et, en se fondant sur les trouvailles faites à Bégam ainsi que sur l'abondance de ses monnaies retrouvées dans le dépôt de Mir Zakah, il avait suggéré de situer son royaume dans la région de Kabul et de Gardez⁶⁷⁸. On ne considère plus aujourd'hui que l'extraordinaire collection de Mir Zakah puisse refléter la circulation locale, mais la présence de trois exemplaires de ses monnaies au musée de Kandahar, dont un bronze, peut étayer aussi l'hypothèse que son royaume se situait vers l'Arachosie. Ses monnaies ont eu en outre une large et durable circulation sur la côte du nord-ouest de l'Inde, puisque l'auteur du *Périple* signale que ses drachmes, avec celles de Ménandre, s'échangent encore sur le marché de Barygaza dans la première moitié du Ier siècle de notre ère.

Apollodote et Ménandre sont aussi, rappelons-le, les souverains dont, d'après l'auteur du prologue au livre LXI, Trogue-Pompée évoquait les royaumes indiens, ce qui suggère qu'ils ont été en interaction avec Mithridate Ier. Restituer une confrontation entre Apollodote et Mithridate offre un repère de datation pour le règne d'Apollodote, mais il n'est guère plus précis que les estimations précédentes. On ne sait rien de plus. Peut-être Apollodote a-t-il arrêté pour un temps la progression de Mithridate Ier lors de sa première campagne orientale ; si en revanche il a fait allégeance au roi parthe ou qu'il a dû céder une partie de son territoire, il n'en est demeuré aucune trace évidente dans leurs émissions monétaires respectives.

Les premières émissions de Mithridate Ier ont donc un lien typologique et formel étroit à la fois avec les émissions de Médie et celles de l'empire gréco-bactrien, en particulier avec les monnaies d'Euthydème Ier, et, dans une moindre mesure, avec celles d'Antimaque et d'Apollodote. En dehors des faibles indices que représentent le tétradrachme « mixte » et cette émission de drachmes à légende **BASILEWS QEOU ARSAKOU**, probablement à Hékatompyle, que l'on ne sait dater, il n'y a, semble-t-il, aucune trace numismatique de la première campagne de Mithridate en Bactriane. Si Mithridate a obtenu la soumission des rois bactriens, il n'est pas intervenu sur leur politique monétaire.

⁶⁷⁸ Bernard 1985, p. 66-67. L'émission de tétradrachmes unilingues qu'on lui connaît, dont on a retrouvé un exemplaire dans un trésor d'Aï Khanoum, a incité ce dernier à supposer qu'Apollodote avait régné aussi sur une partie de la Bactriane. La controverse suscitée par cette hypothèse, valable pour tous les souverains indo-grecs dont on connaît des tétradrachmes de poids attique unilingues, le plus souvent postérieurs à la conquête nomade de la Bactriane, que l'on a retrouvés sous forme de trésors au nord de l'Hindukush, n'a pas été résolue. L'hypothèse concurrente fait de ces tétradrachmes des émissions conçues spécialement à des fins commerciales ou militaires pour traiter avec les territoires du nord de l'Hindukush, n'impliquant pas un contrôle politique de ces régions ; dans le même ordre d'idée, on a supposé aussi qu'elles constituaient un tribut pour se concilier les nouveaux maîtres de la Bactriane (voir un compte-rendu des thèses en présence avec une bibliographie dans Bopearachchi 1991, p. 75-76).

Les parentés du monnayage de Mithridate Ier avec le monnayage gréco-bactrien sont plus évidentes encore dans les émissions de l'atelier d'Ecbatane. Il n'y a là rien d'étonnant : la Médie était tournée vers l'est depuis l'époque séleucide au moins, puisque c'était en Médie qu'était établi le siège du gouvernement des Satrapies Supérieures. On ne sait ce qu'il restait de cet ensemble, ainsi que de son intégration administrative et militaire à fin de l'époque séleucide. L. Capdetrey pense qu'il n'avait cessé de se réduire, et que cette circonscription devait se résumer à un district militaire : cela justifierait le titre de « stratège » que l'on donnait à ses gouverneurs successifs, qui portaient souvent en outre celui de « satrape de Médie ». En fait de satrapies supérieures, il ne restait sans doute que la Perside, peut-être la Carmanie, dont on ne sait rien à cette époque, voire la Gédrosie, encore que ce soit plus douteux, vu sa position géographique. Ce lien avec les régions orientales est un des éléments d'explication au fait que Timarque, qui occupait en Médie la double fonction de satrape de la région et stratège des satrapies supérieures, ait choisi des types semblables à ceux du monnayage de prestige d'Eucratide pour les émissions de grosse dénomination de l'atelier d'Ecbatane qui marquaient sa sécession du royaume séleucide⁶⁷⁹. Timarque a en effet adopté le type aux Dioscures à cheval sur ces tétradrachmes, ainsi qu'une légende **BASILEOU MEGALOU TIMARCOU** sur le modèle de celle qu'avait adoptée Eucratide, avec, comme sur les monnaies de celui-ci, **BASILEOU MEGALOU** disposé en arc de cercle, et le nom du souverain en exergue⁶⁸⁰. On a supposé que l'adoption par Timarque de type d'Eucratide marquait une alliance anti-parthe. G. Le Rider avait déjà émis de forts doutes à ce sujet. L'adoption par Mithridate Ier des mêmes types sur son monnayage de bronze d'Ecbatane rend de fait l'hypothèse peu plausible : la politique monétaire de Timarque ne marquait très probablement rien d'autre que sa rupture avec les Séleucides⁶⁸¹.

De la même façon, à propos des émissions de Mithridate Ier, G. Le Rider écrit : « Il est possible que les artistes ecbataniens, ayant à graver les Dioscures à cheval, se soient inspirés de la représentation rendue célèbre par les monnaies de Timarque et d'Eucratide, mais il ne faut pas donner à cette copie une signification politique »⁶⁸². Les oboles d'Eucratide, figurant le bonnet aux Dioscures ainsi que les palmes qui les différencient de la même représentation sur le monnayage séleucide ont, elles aussi, circulé jusqu'en Médie, puisqu'on en retrouve

⁶⁷⁹ Timarque est appelé « roi des Mèdes » par l'auteur des prologues à l'œuvre de Trogue-Pompée, lorsqu'il est question de la prise de pouvoir par Démétrios *Sôter* (prologue au livre XXXIV). Les conflits de celui-ci avec Timarque et avec le souverain de Cappadoce, évoqués par ce prologue, ne sont pas repris par Justin.

⁶⁸⁰ Voir leur description dans Le Rider 1965, p. 332-334 (tétradrachmes du groupe B) ; ils sont illustrés Pl. LXV, n° 5 et 6. Le titre *mezas* n'est jamais utilisé par les Séleucides.

⁶⁸¹ Bernard 1985, p. 110-113, qui défend vigoureusement cette thèse.

⁶⁸² Le Rider 1965, p. 345.

jusqu'à Hamadan⁶⁸³, et elles ont pu offrir aux graveurs de séduisants modèles. S'il était tentant de suggérer une interprétation politique aux grosses dénominations de type gréco-bactrien de Timarque, destinées à circuler largement, il est difficile d'en faire autant des petites dénominations de bronze de Mithridate Ier, destinées aux échanges locaux des habitants de Médie : en fait de proclamation, leur impact était de faible portée. L'hypothèse d'une copie des types d'Eucratide par les graveurs de l'atelier d'Ecbatane, pour différencier ces monnaies de celles de Démétrios Ier et d'Alexandre Bala qu'ils avaient fabriquées avant celles de Mithridate Ier, est donc la plus plausible.

Doit-on tenir le même raisonnement pour l'adoption de l'adjectif *megas* ? On ne lui attribue aucune signification particulière dans le monnayage de Timarque ; dans celui d'Eucratide, en revanche, O. Bopearachchi a suggéré que ce qualificatif commémorait un gain de territoire au sud de l'Hindukush, aux dépens du royaume de Ménandre⁶⁸⁴. En se fondant sur des traits communs à certaines séries monétaires d'Eucratide et de Ménandre, il a proposé en effet une périodisation de leurs monnayages respectifs dans l'atelier de Begram, dont pourrait rendre compte une conquête par Eucratide de cet atelier aux dépens de Ménandre, où il aurait inauguré alors un monnayage portant le titre de *megas* et la disposition de la légende en arc de cercle, puis une reconquête de ces territoires par Ménandre, qui aurait adopté à son tour ces particularités⁶⁸⁵. G. Fussman, entre autres objections, a remis en question l'interprétation politique proposée par O. Bopearachchi de la modification de la disposition de la légende : « En réalité, ces variantes peuvent admettre des explications très différentes, dont certaines sont techniques (volonté de distinguer des émissions ou des ateliers) »⁶⁸⁶ ; quant à lui, il attribue plutôt le changement de disposition de la légende sur les monnayages de Ménandre comme sur celui d'Eucratide à des phénomènes de mode : puisque ceux-ci s'exerçaient sur le monnayage de ces deux souverains, ils devaient être partiellement contemporains, voilà tout.

⁶⁸³ Bernard 1985, p. 113.

⁶⁸⁴ Pour une description du monnayage d'Eucratide, qu'il répartit en deux groupes selon la disposition de la légende, voir Bopearachchi 1991, p. 66-72. Pour celui de Ménandre, et une interprétation des liens typologiques entre les deux, Bopearachchi 1991, p. 76-88.

⁶⁸⁵ Les liens de la ville d'Āi Khanoum avec la région de Taxila sont attestés par le grand nombre des monnaies à poinçons multiples provenant de Taxila qui ont été découvertes dans la ville, parmi les monnaies conservées dans la trésorerie et dans un trésor provenant de la zone du palais. Elles constituent en effet 14 des 24 monnaies à poinçons multiples trouvées dans la trésorerie, et 545 des 677 pièces du trésor en question, découvert non loin de là, dans la zone administrative du palais (Rapin 1987, p. 55). Aussi la découverte d'objets précieux d'origine indienne dans la trésorerie d'Āi Khanoum, ainsi que des monnaies à poinçons multiples, caractéristiques des émissions indiennes, avait-elle été interprétée par C. Rapin, leur découvreur, comme résultant du butin des expéditions indiennes d'Eucratide (Rapin 1983 ; Rapin 1987 ; Rapin 1992)

⁶⁸⁶ Fussman 1993, et cit. p. 92. G. Fussman a d'une façon plus générale contesté la proposition de reconstitution des faits dans son ensemble, dont la trame est fondée sur une interprétation de textes des *Puranas* dont la fiabilité est fortement sujette à caution.

On peut relever à ce propos que l'atelier de Begram semble avoir par la suite conservé la tradition de la légende disposée en arc de cercle avec le nom du souverain en exergue, usage qui reste peu répandu : on retrouve cette disposition de la légende sur une émission de doubles tétradrachmes d'un souverain plus tardif, Amyntas, dont O. Bopearachchi pense qu'il a régné avant Hermaios, sans doute sur une partie de ce qui deviendra le royaume de celui-ci puisqu'ils ont deux monogrammes en commun : or Hermaios régnait précisément dans les Paropamisades, peut-être jusqu'à Ghazni⁶⁸⁷. Si phénomène de mode il y a, il a donc deux foyers : la région des Paropamisades, où la tradition de disposer ainsi la légende a trouvé son origine, et l'atelier d'Ecbatane, où, après avoir été adoptée par Timarque, cette même tradition s'est transmise jusqu'au règne de Mithridate Ier.

Pour revenir au conflit supposé entre Eucratide et Ménandre, la discussion qu'il a suscité a porté aussi sur la chronologie des faits. La datation de 155-150 proposée à l'origine par O. Bopearachchi impose en effet de renoncer aux liens établis entre l'adoption des différentes caractéristiques monétaires en question avec le monnayage de Timarque, dont la datation est bien assurée : F. Holt, dans son compte-rendu de l'ouvrage d'O. Bopearachchi, montre qu'il est difficile de s'y résoudre. O. Bopearachchi, revenant sur la question⁶⁸⁸, a alors montré que si l'on respectait la référence chronologique offerte par le monnayage de Timarque sans renoncer à son interprétation de la réforme monétaire de Ménandre, cela imposait de faire commencer le règne de Ménandre vers 165 avant notre ère, et d'en faire ainsi un contemporain d'Antimaque II, dont les monnaies ont le même style et les mêmes monogrammes que le premier groupe de celles de Ménandre, ce qui ne bouleverse pas l'ordonnement général des séries. Si l'on tenait en revanche aux dates depuis longtemps admises pour le règne de Ménandre, il fallait renoncer à expliquer sa réforme monétaire par une influence ponctuelle de la politique monétaire d'Eucratide sur la sienne ; on perdait aussi une explication séduisante à l'adoption du titre de *megas* par Eucratide. Selon O. Bopearachchi, l'alternative, en attendant plus ample enquête technique, reste ouverte.

Ce qui nous intéresse, dans ces débats d'histoire bactrienne, c'est d'une part de situer Ménandre à la fois chronologiquement et géographiquement, d'autre part de tenter d'obtenir, au-delà des incertitudes d'agencement dans le détail des séries, une représentation de la circulation monétaire dans les régions iraniennes du sud de l'Hindukush et jusqu'aux confins

⁶⁸⁷ Bopearachchi 1991, p. 102; les monnaies en question sont illustrées pl. 46.

⁶⁸⁸ Bopearachchi 1998a, p. 200-203.

de l'Indus, toutes régions dont il est question qu'elles aient été conquises par les Parthes.

La présence de Ménandre à Taxila, voire dans les Paropamisades, dans la seconde moitié des années 140, selon la première chronologie proposée par O. Bopearachchi, permet de supposer que c'est à lui que Mithridate a eu à faire lors de la campagne indienne évoquée par Diodore, justifiant ainsi le développement que Trogue-Pompée consacrait à Ménandre dans le livre sur le royaume parthe. Le succès de cette campagne indienne, avec l'exploitation idéologique qu'il pouvait en faire, serait une raison tout à fait justifiée de s'arroger le titre de *megas*, si des raisons de simple concurrence avec Eucratide ne suffisaient pas. Si le rehaussement des dates de Ménandre rend peu plausible un règne aussi long, cela n'empêche pas de supposer que Mithridate et Ménandre se sont affrontés, mais dans ce cas lors de la première campagne indienne du souverain parthe, avant la conquête de la Médie. C'est là encore, il est vrai, renoncer à une explication attrayante pour l'adoption du titre de *megas* par Mithridate Ier, mais le souci d'affermir son emprise sur l'empire nouvellement conquis suffissent amplement à la justifier si ne suffisait pas déjà l'ambition fort banale de rivaliser avec les plus grands de ses prédécesseurs et de ses pairs.

Le matériel numismatique montre en outre qu'une série de petits souverains au nom grec, dont on ne sait précisément restituer l'agencement et les rapports entre eux, ont régné dans les Paropamisades, les confins occidentaux de l'Indus, voire l'Arachosie du nord jusque dans les années 80 environ av. notre ère. Mais Apollodote est le dernier souverain attesté jusqu'à présent dans les régions iraniennes du sud de l'Hindukush : ne serait-ce là un indice, quelque maigre qu'il soit, de la limite de la nouvelle domination parthe ?

Eucratide, Apollodote, Ménandre: voilà évoqués tous les adversaires de Mithridate Ier mentionnés dans les sources gréco-romaines. Mais force est de conclure au terme de cette enquête que les conquêtes orientales de Mithridate Ier n'ont, curieusement, laissé aucune trace numismatique évidente: les monnayages gréco-bactrien et indo-grec continuent manifestement de circuler dans les régions que l'on suppose soumises – Bactriane, Margiane, Arie, Arachosie, Paropamisades, et éventuellement une partie du Gandhara.

Si Mithridate Ier a obtenu la soumission des souverains grecs responsables des émissions connues pour son époque, il n'est pas intervenu sur leurs émissions monétaires, et le monnayage parthe ne s'est pas diffusé à l'est du nouvel empire à cette époque, dont les frontières visibles s'arrêtent donc à Merv.

1.2. La circulation monétaire entre Gréco-bactriens et Parthes.

A défaut de preuve par une éventuelle circulation monétaire parthe, souvent impossible à restituer, c'est l'interruption des abondantes séries d'émissions gréco-bactriennes qui offre une indication approximative de l'époque de la conquête parthe. De ce point de vue, les trouvailles suggèrent que les régions considérées, à savoir celles qui pourraient avoir été conquises par Mithridate Ier sur les Gréco-Bactriens, se divisent en deux ensembles distincts : les régions situées au nord de l'Hindukush - Margiane, Arie, et Bactriane de l'ouest – et les régions situées au sud de l'Hindukush ; ces ensembles, à leur tour, se divisent en plusieurs sous-ensembles et connaissent des évolutions chronologiques.

Au nord de l'Hindukush

A Merv, où l'on dispose d'un assemblage numismatique de plusieurs milliers de monnaies, celles des principaux souverains gréco-bactriens sont représentées sans interruption depuis Diodote Ier jusqu'à Eucratide. Vingt trois monnaies, principalement de petites dénominations de bronze, ont été retrouvées récemment lors de fouilles ou par hasard par l'équipe de l'*International Merv Project*, provenant pour la plupart du site même de Gyaur Kala ; les plus nombreuses sont celles d'Eucratide (neuf pièces), qui, selon N. Smirnova qui les publie, présentent des types inconnus par ailleurs, ce qui témoignerait de l'existence d'un atelier dans la ville⁶⁸⁹. Aucune monnaie d'Hélioclès, le successeur d'Eucratide en Bactriane, n'a été retrouvée sur le site ni dans la région, tandis qu'apparaissent dans les collections les premières monnaies parthes datées de cette période, l'exemplaire déjà évoqué de Mithridate Ier et des monnaies de Phraate II.

L'Arie, nous l'avons dit, est la région la moins explorée du territoire considéré, si bien que nous ne disposons pas de découvertes fortuites ou réalisées en fouilles. Le musée de Hérat abrite cependant une petite collection de monnaies trouvées dans la région, dont D.W. Mac Dowall a fait le relevé avec M. Ibrahim en 1972⁶⁹⁰. Or parmi les 83 pièces que compte ce musée, on l'a dit déjà, il ne se trouve aucune monnaie arsacide. Les émissions d'époque séleucide (trois pièces) sont suivies par des émissions des rois gréco-bactriens Diodote,

⁶⁸⁹ Smirnova 2007. O. Bopearachchi manifeste des doutes sur l'identification de ces types. Aucune photographie permettant de juger n'a encore été publiée.

⁶⁹⁰ Mac Dowall / Ibrahim 1979.

Euthydème, Démétrios et Eucratide, à légende grecque uniquement (seize pièces), ainsi qu'une monnaie d'argent d'Hélioclès. La circulation monétaire est donc très proche de celle de la Bactriane de l'ouest à la même époque, où, si l'on en croit les trouvailles, les monnaies d'Hélioclès avaient été mises en circulation après celles d'Eucratide ; comme là-bas, des imitations des monnaies gréco-bactriennes en argent leur succèdent, imitations d'Euthydème, d'Eucratide et d'Hélioclès⁶⁹¹. Si cette petite collection reflète bien la circulation locale, comme le supposent D.W. Mac Dowall et M. Ibrahim⁶⁹², celle-ci présente d'étroites parentés avec la circulation monétaire que l'on restitue ordinairement en Bactriane à la même époque. En Bactriane, en effet, Hélioclès Ier, peut-être le fils parricide d'Eucratide⁶⁹³, a continué de régner après la mort de celui-ci, tandis qu'Eucratide II et Platon, au moins au début de la période, disposaient sans doute eux aussi d'un territoire au nord de l'Hindukush. Les successeurs d'Eucratide Ier n'ont émis ni monnayage de bronze ni dénomination d'argent inférieure à la drachme de poids attique : le petit numéraire de leurs prédécesseurs, en particulier ceux d'Euthydème et d'Eucratide, devait continuer de circuler. Les tétradrachmes et drachmes d'Hélioclès Ier dit *Dikaios* ont à l'avant le buste du souverain diadémé à droite, au manteau agrafé sur l'épaule, inscrit dans un cercle de perle et pirouette, et au revers une représentation de Zeus debout de face, foudre dans la main droite et sceptre dans la main gauche⁶⁹⁴. Les monnaies de ce type ont été abondamment imitées par la suite, après les invasions nomades, à un standard de poids réduit.

La domination arsacide sur la Bactriane après la victoire parthe sur Eucratide est donc absolument invisible dans le matériel numismatique, et il en est de même pour l'Arie si la collection du musée de Hérat reflète bien la circulation locale, comme le pensent D.W. Mac Dowall et M. Ibrahim. La seule façon de restituer une domination parthe à date haute dans ces régions est de supposer qu'Hélioclès Ier, dont le monnayage circulait en Bactrien, et peut-être en Arie, était soumis, au moins nominalement, aux Parthes.

A propos de l'Arie, il faut toutefois ici faire place à une remarque intéressante de D.W. Mac Dowall à propos de certaines séries monétaires attribuées à Hélioclès. Le tétradrachme d'argent d'Hélioclès du musée de Hérat appartient à une émission beaucoup plus rare, associée à une émission de drachmes aux mêmes types. Le souverain y est représenté coiffé

⁶⁹¹ Mac Dowall / Ibrahim 1979, cat. 20-24.

⁶⁹² « The collection of the Herat Museum certainly has a local flavour and reflects quite strongly the currency one would expect. », *op.cit.*, p. 47.

⁶⁹³ Bopearachchi 1991, p. 74, note 1.

⁶⁹⁴ Bopearachchi 1991, p. 222-224, séries 1 et 2 ; les monnaies sont illustrées pl. 24-26.

d'un casque, et les deux fanons du diadème qu'il porte noué en dessous ondulent ; comme sur les tétradrachmes des autres séries, il est tourné vers la droite et son buste est inscrit dans un cercle de perles et pirouettes. Au revers, Zeus figure assis sur un trône à haut dossier, tourné vers la gauche ; il tient de la main gauche un long sceptre, tandis que sur sa main droite se tient une petite Nikè qui lui tend une couronne⁶⁹⁵. D. Mac Dowall, dans la première publication, avait fait remarquer que toutes les monnaies connues de ce type étaient frappées à un standard de poids réduit correspondant non pas au standard de poids attique utilisé habituellement par Hélioclès Ier⁶⁹⁶, mais à une drachme d'environ 3,75 g. Ce standard de poids avait été utilisé pour les imitations tardives de chouettes athéniennes en argent, et pour le monnayage d'argent de Sophytos ; c'était aussi celui qu'avaient choisi Séleucos Ier et Antiochos pour leurs émissions jointes destinées à circuler dans les satrapies supérieures⁶⁹⁷. Ce même standard, on l'a vu, est repris ensuite par les souverains de Bukhara pour les imitations de tétradrachmes d'argent d'Euthydème, et ce sera ensuite celui des imitations de monnaies gréco-bactriennes postérieures à la chute du pouvoir grec.

D'autres détails différencient ces monnaies des séries usuelles d'Hélioclès. A gauche de la légende figure le monogramme M, inconnu des autres monnaies d'Hélioclès : il n'est attesté que sur deux imitations barbarisées de tétradrachmes d'Hélioclès du trésor de Qunduz. Par ailleurs, à bien regarder les exemplaires les mieux conservés, la tête de Zeus apparaît entouré d'un halo solaire. Ce détail, absent du monnayage usuel d'Hélioclès, suggère de les rapprocher d'une autre série de drachmes particulières d'Hélioclès représentées dans le trésor de Qunduz, dont la seule variante avec les séries habituelles est précisément le halo solaire qui entoure la tête de Zeus et rapproche peut-être la représentation d'une figure de Mithra ; ces monnaies portent le monogramme **D**, figuré bien distinctement en exergue.

D.W. Mac Dowall a proposé d'appliquer aux monnayages au nom d'Hélioclès l'étude réalisée par C.M. Kraay sur celui qui était émis au nom de Démétrios, étude qui lui avait permis de démontrer l'existence de deux souverains distincts de ce nom : l'idée était que dans un trésor relativement conséquent, les monnayages les plus tardifs présentent moins de coins différents pour un nombre de monnaies donné que les monnaies les plus anciennes qui ont

⁶⁹⁵ Bopearachchi 1991, P. 225, séries 3 et 4 ; les monnaies sont illustrées pl. 26. Elles sont associées aux précédentes, et leur particularités, décrites plus loin, ne sont pas relevées.

⁶⁹⁶ 16-17g pour les tétradrachmes et 4 à 4, 25 g pour les drachmes.

⁶⁹⁷ Ce standard correspondait aussi au poids des premières monnaies poinçonnées d'Inde : D.W. Mac Dowall avait d'abord proposé de voir dans les émissions de Séleucos /Antiochos des émissions propres à l'Arie, et destinées à être compatibles avec le monnayage émis à l'époque maurya qui circulait dans les régions indiennes. Mais à cette époque, Séleucos Ier avait déjà traité avec Chandragupta et renoncé à régner sur les régions indiennes, si bien que Mac Dowall a renoncé à cette hypothèse (cf. Mac Dowall/Ibrahim 1979, p. 46 et Mac Dowall 2003/4, p. 37).

circulé longtemps avant d'être enfouies, et ont été de provenances plus dispersées. Appliqué au monnayage d'Hélioclès Ier, ce raisonnement fait apparaître que la considérable augmentation du rapport entre le nombre de coins et les monnaies correspondantes isole les drachmes au Zeus radié, et le range en dernière position, après celles de Démétrios II (lequel, si le raisonnement est exact, serait alors à placer après Hélioclès I, Eucratide II et Platon).

D.W. Mac Dowall suggère donc que l'on peut envisager d'attribuer ce monnayage à un souverain plus tardif du nom d'Hélioclès. Après le règne d'Eucratide Ier⁶⁹⁸, Hélioclès Ier lui aurait succédé sur une partie de son territoire. Après lui aurait régné encore par Eucratide II, Platon et Démétrios II, mais le monnayage d'Hélioclès a constitué le numéraire principal de l'époque, puisqu'il a d'une part servi de prototypes aux envahisseurs nomades au nord de l'Oxus, d'autre part donné lieu à l'innovation d'un monnayage local portant son nom et sa titulature, mais émis à un standard de poids réduit, destiné à circuler au nord et à l'ouest de l'Afghanistan. Parmi les monnaies au Zeus assis et radié, outre le tétradrachme du musée de Hérat, la seule monnaie dont on connaisse la provenance se trouve en effet au musée de Meymaneh, à 200 km au nord-est d'Hérat.

L'hypothèse de D. Mac Dowall consiste donc à envisager cet ensemble de monnaies frappées au nom d'Hélioclès dans le cadre des imitations postérieures au règne des souverains gréco-bactriens reconnus. Leur poids réduit les inscrit en effet dans la circulation monétaire telle qu'elle s'est imposée en Bactriane et en Sogdiane après la chute des monarques gréco-bactriens. Les monogrammes, de même, rappellent ceux qui figurent dans les séries des premières imitations de monnaies arsacides émises en Margiane : on ne sait s'ils désignent des districts ou différents souverains qui auraient imité un même monnayage. Les innovations typologiques, ainsi que la qualité générale des monnaies par rapport aux autres séries d'imitations qui circulent dans la région, suggèrent de privilégier la première hypothèse, et d'en faire des émissions d'un souverain local qui a pu utiliser les services d'un atelier bien rodé et de graveurs de métier accoutumés aux types grecs. Les lieux de trouvaille de ces monnaies invitent quant à eux à situer son territoire et l'atelier en question en Bactriane de l'ouest, peut-être dans la région de Meymaneh ; on restitue en tout cas par la suite l'existence d'un atelier monétaire dans cette région, puisque c'est là que l'on propose de localiser la frappe des monnaies de Tanlismaïdatès quelques décennies plus tard.

⁶⁹⁸ D. Mac Dowall juge que l'absence de monnaies d'Hélioclès à Aï Khanoum ne peut servir d'argument pour dater la fin du pouvoir grec dans la ville, voire au nord de l'Hindukush, dans la mesure où seules les petites dénominations étaient représentées parmi les nombreuses trouvailles réalisées sur le site, petites dénominations qu'Hélioclès n'a pas remplacées. Selon lui l'arrivée des nomades date plutôt du règne d'Hélioclès, ou immédiatement après (Mac Dowall 2003/4, p. 37-38). Cela impose toutefois de renoncer aux conclusions tirées par C. Rabin de l'étude des textes de la trésorerie, certes fort conjecturales, mais très largement admises jusqu'ici, à moins d'en limiter la validité à la seule ville d'Aï Khanoum.

La datation précise de ces émissions particulière au nom d'Hélioclès est toutefois impossible à établir dans l'état actuel de la documentation. De cette datation dépendent les hypothèses que l'on peut formuler sur son rattachement politique et l'extension de son territoire. A quelques années près en effet, on ne peut plus considérer que l'Arie faisait partie de son territoire puisque, nous l'avons vu, des émissions arsacides y sont attestées à partir du règne de Phraate II. Si cet Hélioclès a régné immédiatement après la chute du pouvoir grec, ce que suggère la composition du trésor de Qunduz, il y a de fortes chances pour qu'il fasse partie de ces « petits chefs » de Bactriane soumis aux envahisseurs nomades, évoqués, nous le verrons, dans les textes chinois. S'il a régné un peu plus tard encore, on peut envisager l'hypothèse qu'il ait été soumis aux Parthes, après que ceux-ci ont conquis la région : la grande proximité de ces monnaies avec celles d'Hélioclès Ier et, on l'a dit, la composition du trésor de Qunduz, rendent cette proposition moins satisfaisante, mais ne l'invalident pas.

Ces monnaies attestent quoi qu'il en soit que la conquête nomade, dans certaines régions de Bactriane, en particulier à l'ouest, s'est faite sans rupture aucune des traditions de type grecque, constat que nous serons amenés à refaire par la suite sur d'autres documents.

Deux remarques peuvent être faites ici pour clore le propos. La première est que la réduction du poids de référence des émissions monétaires après la chute du pouvoir gréco-bactrien est un critère de datation particulièrement intéressant dans un cadre où le morcellement politique et l'importance idéologique prise par les types monétaires grecs peuvent amener de petits souverains locaux à faire frapper des monnaies de type grec bien après la chute du pouvoir grec et quelle que soit la domination politique qui s'exerce sur eux en amont. La seconde remarque est que la nouvelle dénomination qui s'impose en Bactriane et de Sogdiane correspond au poids des monnaies parthes contemporaines.

Ce dernier constat peut sembler quelque peu hasardeux, car aucune étude métrologique extensive du monnayage parthe n'a été réalisée jusqu'à présent, et que toutes les tentatives qui ont été faites, malgré des résultats généraux intéressants, se heurtent au constat surprenant de l'extrême variabilité du poids des monnaies dans les corpus constitués. La seule étude réalisée de façon rigoureuse et à relativement grande échelle est celle de F. de Callatay sur 430 pièces d'un important ensemble de tétradrachmes parthes appartenant principalement à Orode II et à Phraate IV⁶⁹⁹ : il indique que leur poids est compris entre 14 et 15 g, mais manifeste son désarroi à rendre compte des très grands écarts de poids relevés entre les monnaies⁷⁰⁰. Quant

⁶⁹⁹ Callatay 1994, p. 20-27.

⁷⁰⁰ Le poids du matériel de comparaison qu'il a pu rassembler est inférieur encore, descendant parfois jusqu'à 12,

aux drachmes, D. Sellwood parle d'un poids d'environ 4 g, dont il dit, curieusement, qu'il est relativement stable jusqu'à la fin de l'époque parthe⁷⁰¹. Or ce poids de 4 g est effectivement celui que l'on enregistre pour les drachmes parthes les plus anciennes, celles d'Arsace I et II⁷⁰², mais toutes les monnaies parthes répertoriées par G. Le Rider dans son étude sur le monnayage de Suse, dont il indique les caractéristiques métrologiques, ont un poids inférieur à 4 g, tournant le plus souvent autour de 3, 7 g.

Le poids des drachmes parthes considéré en moyenne n'a en réalité, semble-t-il, pas cessé de diminuer : c'est ce que suggère la courbe réalisée par P. Tandon à partir des moyennes de poids de quelque 330 drachmes parthes de la collection de F.B. Shore⁷⁰³. Cette courbe montre qu'à partir des 4, voire 4, 10 g des monnaies d'Arsace I et II, le poids des drachmes parthes descend jusqu'à 3, 5 g en moyenne à la fin de la dynastie ; elle montre aussi que ce poids a connu une baisse forte mais ponctuelle sous Mithridate Ier, où il se situe alors autour de 3, 85 g. Par la suite, il atteint 3, 75 g en moyenne à partir du règne de Pakorès Ier, et descend à peu près définitivement au dessous de 3, 7 g à partir du règne de Vardane I, où il se situe autour de 3, 65 g.

Ce qui est intéressant ici, c'est de noter qu'à partir du règne de Mithridate Ier, on peut supposer que les drachmes parthes deviennent peu à peu un numéraire avantageux dans les territoires de Bactriane et de Sogdiane, ce qui n'était pas le cas auparavant ; cela contribue dans doute à expliquer la diffusion de ces monnaies le long des voies commerciales de l'Oxus attestée quelques décennies plus tard dans le texte du *Shiji*.

Au sud de l'Hindukush

Les trouvailles réalisées au Seistan sont fort réduites. On a évoqué déjà les collections rassemblées par le Colonel Stacey qui commandait un régiment à Kandahar (1839-1841) et le Capitaine Hutton employé dans le Commissariat Department à Kandahar et au Séistan

5 g. F. de Callatay s'avoue lui-même quelque peu désemparé par ces écarts de poids, d'autant que les pièces du trésor en question ne sont pas neuves. « Quoique le phénomène demeure étrange, on sera en tout cas bien inspiré de se fier prioritairement aux poids de cette trouvaille pour l'estimation du poids théorique. On perçoit également combien, sans l'enseignement de cette grosse trouvaille, on se serait fourvoyé quant à une valeur réaliste de ce poids théorique. Que les poids de la trouvaille soient un meilleur guide en cette matière est confirmé par leur dispersion nettement moindre (valeur de l'espace interquartile) », Callatay 1994, p. 25, et pour les considérations métrologiques, p. 20-27.

⁷⁰¹ Sellwood 1980, p. 8.

⁷⁰² Mitchiner 1978, p. 107 ; les drachmes d'Arsace I et II de la collection de F.B. Shore ont le même poids (Shore 1993).

⁷⁰³ Tandon 2006, p. 205-206 et fig. 8.

pendant la même période, dont A. Cunningham avait eu l'idée d'exploiter les indications de provenance. La monnaie de bronze ronde d'Antimaque Ier qui y a été trouvée est la plus tardive des monnaies indo-grecques. Quant à la première monnaie parthe, elle a été découverte dans un petit trésor de drachmes d'argent d'une dizaine de pièces exhumé dans un champ près de Zaranj qu' O. Bopearachchi a pu examiner et photographier : il s'agit d'une monnaie de Mithridate II du type Sellwood 26 mais sur laquelle figure un monogramme non encore répertorié jusqu'ici⁷⁰⁴.

Les monnaies de la région de Kandahar qui font partie de collections publiques forment deux ensembles : la collection de monnaies que possède le musée de la ville, constituée de pièces trouvées sur le site de Kandahar et dans la région proche, dont D.W. Mac Dowall et M. Ibrahim ont fait le catalogue durant l'été 1972⁷⁰⁵, et l'ensemble de monnaies trouvées sur le site ancien de Kandahar, en particulier durant les fouilles menées par l'Institut britannique entre 1975 et 1978, dont le matériel numismatique a été étudié par D.W. Mac Dowall⁷⁰⁶. Les cinq monnaies indo-grecques que comporte la collection du musée de Kandahar, riche de 163 pièces, sont respectivement trois drachmes d'argent au standard de poids attique, dont deux émises par Apollodote et une par Ménandre, et deux bronzes, un d'Apollodote, et une monnaie carrée bilingue grec/karoshthi d'Eucratide. Le monnayage arsacide est représenté par six drachmes d'argent, dont la plus ancienne est de Mithridate II⁷⁰⁷.

Les fouilles du site ancien de Kandahar, Shahr-i Kuhna, menées quelques années plus tard durant la même décennie 1970, ont permis d'enrichir quelque peu cette collection⁷⁰⁸. Les trouvailles monétaires changent un peu le tableau que l'on pouvait esquisser à partir des monnaies du musée. Elles ne comportent pas de monnaies arsacides. Les pièces anciennes sont essentiellement de cuivre : une pièce d'Alexandre, une pièce d'Antiochos III, un cuivre de Négama, souverain de Taxila à la chute du pouvoir maurya, deux cuivres bilingues d'Euthydème I et un cuivre carré bilingue d'Eucratide, enfin un tétradrachme bilingue de mauvais aloi d'Hermaeos. Puis les monnaies indo-scythes sont représentées par un petit ensemble de cinq tétradrachmes en argent. D.W. Mac Dowall avait par ailleurs signalé la découverte d'une monnaie de bronze carrée d'Agathocle réalisée par l'Indian Archaeological Mission en 1953⁷⁰⁹, et U. Scerrato avait trouvé à Kandahar des tétradrachmes d'argent

⁷⁰⁴ Bopearachchi/Grenet 1999, p. 79-80, et p. 82, fig.4.

⁷⁰⁵ Mac Dowall, / Ibrahim 1978.

⁷⁰⁶ Mac Dowall 2005a.

⁷⁰⁷ D.W. Mac Dowall et M. Ibrahim signalent que la monnaie est abîmée, mais que l'on reconnaît le type Sellwood 1980 28/29 (Mac Dowall/Ibrahim 1978, p. 71).

⁷⁰⁸ Mac Dowall 2005a.

⁷⁰⁹ Mac Dowall/Ibrahim 1978, p. 66-67.

d'Antimaque Ier associés à un statère d'Eucratide⁷¹⁰.

Au Séistan, les séries gréco-bactriennes s'arrêtent avec celles d'Antimaque Ier, tandis qu'en Arachosie, après les bronzes Apollodote Ier, circulent encore des bronzes bilingues d'Eucratide Ier, témoins, peut-être, de ces combats contre les « Arachotes » dont parle Justin à propos des Gréco-Bactriens du temps d'Eucratide⁷¹¹. Si la confrontation entre Apollodote Ier et Mithridate Ier dont nous avons fait l'hypothèse a bien eu lieu, on peut supposer que Apollodote avait réussi à stopper la progression à l'est du souverain parthe, en lui faisant éventuellement une allégeance formelle, et que c'est sur Eucratide que ce dernier a peut-être pris ces territoires, avant de se heurter à Ménandre.

Quoi qu'il en soit, la circulation de monnaies parthes au sud de l'Hindukush n'est attestée qu'à partir de Mithridate II et elle est représentée exclusivement par des drachmes d'argent. La conquête de Mithridate Ier n'a donc laissé aucune trace dans la numismatique, et la nature de la circulation monétaire dans la région est impossible à restituer d'après les trouvailles réalisées sur place. Doit-on supposer que la conquête parthe a marqué un important recul économique ? On mesure à quel point tout essai de reconstitution historique à partir de corpus aussi réduits est tributaire de nouvelles découvertes.

Quant aux régions situées plus à l'est encore, jusqu'à Taxila, malgré l'abondance des trouvailles récentes, on n'y trouve aucune monnaie parthe : ni les fouilles de Taxila, ni les prospections à Bégram⁷¹² n'en ont livré le moindre exemplaire, ni même les fabuleux trésors de Mir Zakah⁷¹³, en dehors, peut-être, du tétradrachme « mixte » de la collection d'A. Ur Rahman commenté plus haut, dont la provenance est toutefois douteuse et du reste peu significative s'il était avérée, et d'une monnaie de type parthe, signalée par R. Curiel et D. Schlumberger dans le premier dépôt dont nous reparlerons⁷¹⁴.

Ces constats ne peuvent que susciter le doute sur la réalité de conquêtes « indiennes » de Mithridate Ier sous une autre forme que l'obtention d'une allégeance toute formelle de tel ou tel souverain de ces régions.

1.3. Phraate II et les ateliers nord-orientaux

⁷¹⁰ Scerrato 1958, p. 4-6, note 10.

⁷¹¹ Justin XLI, 6, 3.

⁷¹² Bopearachchi 2001[2003]

⁷¹³ Curiel/Schlumberger 1953, p. 65-91 pour une description du premier dépôt ; Bopearachchi 1999a, plus succinctement, pour le second.

⁷¹⁴ Curiel/Schlumberger 1953, p. 74, p. 85 n°4, Pl. VIII, 14. Ils l'attribuent avec hésitation à Phraate III malgré son poids inhabituel.

Ce n'est qu'à partir de Phraate II, fils et successeur de Mithridate Ier, que la présence orientale des Arsacides dans les régions orientales se manifeste de façon plus claire, par l'instauration d'ateliers monétaires locaux. La circulation de monnaies parthes est en outre mieux documentée, du moins au nord de l'Hindukush.

C'est sous Phraate II, semble-t-il, qu'est inauguré un atelier parthe à Merv. C'est à Phraate II en effet que V.N. Pilipko attribue les premières monnaies portant la marque MAR gravée à l'avvers, dont on a considéré qu'elle indiquait une production de l'atelier de Merv ; il est suivi par S.D. Loginov et A. Nikitin⁷¹⁵. La première monnaie de ce type a été découverte dans un petit trésor de monnaies parthes provenant du site de Garry-Kiariz, à 57 km au nord-ouest d'Ashkhabad, durant la fouille des niveaux parthes, conduite par V.N. Pilipko entre 1968 et 1972⁷¹⁶. Les autres pièces connues de ce même type font partie de collections privées et leur contexte de trouvaille est inconnu. Quant à la seule monnaie de Phraate II découverte à Merv, elle ne porte pas de marque d'atelier.

D. Sellwood a préféré attribuer les premières émissions portant la marque MAR à Artaban Ier⁷¹⁷. C'est à Phraate II, pourtant, qu'il attribue une série d'émissions portant des indications d'ateliers gravées à l'avvers, plus ou moins abrégées, mais en toutes lettres, sur le même modèle. Certaines, malheureusement, ne peuvent être identifiées, ou seulement de façon toute conjecturale⁷¹⁸, mais on reconnaît aisément NI, NIC, NICA ou NICAIA, certainement pour la ville de Nisa⁷¹⁹ et, plus intéressant encore pour nous, AREIA pour l'Arie⁷²⁰. Sur les monnaies de ce type, comme sur toutes les émissions de cette série, le souverain est barbu, tourné vers la gauche, coiffé d'un simple diadème dont les rubans retombent droit et paré de petites boucles d'oreille en anneau ; la légende de revers de cette émission indique en l'occurrence **BASILEWS MEGALOU ARSAKOU QEOPATOROU** disposée en deux fois deux lignes verticales séparées par une interligne de part et d'autre de la représentation de l'archer⁷²¹. Malgré le contre-témoignage - *a silentio*, il

⁷¹⁵ Loginov/Nikitin 1996.

⁷¹⁶ Cette trouvaille est signalée par S.D. Loginov et A. Nikitin, mais elle n'est malheureusement pas décrite avec précision, si bien que l'on ne peut la rattacher à un type défini par D. Sellwood.

⁷¹⁷ Sellwood 1980, types 20.5 et 20.6. Peut-être n'a-t-il pas répertorié les monnaies évoquées par S.D. Loginov et A. Nikitin : la description précise de ces dernières nous manque pour comparer les types. Ceux du catalogue de D. Sellwood n'ont pas le même type que les monnaies décrites ci-après, et portent la légende **BASILEWS MEGALOU ARSAKOU FILADELFOU**.

⁷¹⁸ Sellwood 1980, types 16.11-13, types 16.15-20. D. Sellwood a cru reconnaître dans telle ou telle de ces marques Tambrax (**TAM**) et Epardus (**EPAR**), voire Apamea et Saramana, mais il reste réservé sur ces dernières propositions.

⁷¹⁹ Sellwood 1980, types 20.6 à 20.10.

⁷²⁰ Sellwood 1980, type 16.14.

⁷²¹ Sur l'occurrence de cette légende dans le monnayage de Mithridate Ier et Phraate II, voir Le Rider 1965, p. 316-317.

est vrai - de la petite collection de monnaies du musée de Hérat, l'Arie est donc bien, à cette époque, possession parthe. La très grande similitude entre ces différentes émissions, en dehors de l'indication de lieu gravée à l'avant, pourrait indiquer qu'elles ont été émises dans le même atelier et destinées à circuler dans les régions indiquées par la marque gravée, ou encore qu'elles étaient produites dans un atelier itinérant lors d'une campagne comme, plus tard, les monnaies où des indications de lieu similaires, écrites en toutes lettres, seront associées à des exemplaires portant la mention *katastrateia*⁷²². Ce monnayage, dont l'attribution et la datation sont discutées, est d'ailleurs la seule autre série connue de monnaies parthes sur laquelle la mention de l'Arie est à nouveau indiquée en toutes lettres.

Faut-il voir dans ces émissions de Phraate II un renforcement de la présence parthe dans les régions orientales lié à la présence menaçante des peuples nomades qui prenaient alors possession de la Bactriane ? C'est ainsi du moins que D. Sellwood a interprété l'établissement d'un atelier à Tambrax, ville mentionnée par Polybe en Hyrcanie à propos de la campagne orientale d'Antiochos III, dont témoignerait la marque TAM sur l'une de ces séries⁷²³.

Quant aux régions du sud de l'Hindukush, à moins que certaines des mentions non identifiées de la série de drachmes en question n'indiquent un atelier local, aucun indice numismatique ne vient y attester une quelconque politique monétaire parthe avant le règne de Mithridate II.

Le monnayage que l'on peut admettre dans l'établissement d'un corpus « parthe » dans les régions orientales est donc bien restreint, ou bien fort sujet à caution. La conquête par Mithridate Ier de la Bactriane et des régions du sud de l'Hindukush n'a laissé aucune trace numismatique, ce qui impose de considérer que si cette conquête a bien eu lieu, elle a consisté en une allégeance des souverains locaux à qui a été laissée toute latitude de battre leurs propres monnaies. Ce constat, s'il est avéré, est particulièrement intéressant au regard de la suite de l'histoire de ces régions qui, nous le verrons, manifesteront toujours une grande indépendance monétaire par rapport aux Arsacides auxquelles elles étaient soumises.

L'étude de ces monnayages a en outre permis de distinguer une césure chronologique relativement nette : durant la première, sans doute à peu près contemporaine de la conquête,

⁷²² Sur ces monnayages, voir *infra*, part. IV.

⁷²³ Sellwood 1980, p. 44. Polybe dit qu'il s'agit d'une ville dépourvue de rempart, mais dans laquelle se trouve un palais royal, *basileia* (Polybe, X, 31, 5). On a supposé parfois que le retour de Mithridate Ier en Hyrcanie après la prise de la Médie, que mentionne Justin (« *ipse in Hyrcaniam proficiscitur* », XLI, 6, 7), était dû à une menace nomade (Debevoise, p. 23 ; Chaumont 1973, p. 208), d'où l'hypothèse de D. Sellwood. W.W. Tarn, quant à lui, pensait, curieusement, que c'est aux Bactriens dirigés par Hélioclès que Mithridate aurait eu affaire (Tarn 1951, p. 273). Sur les diverses mentions de la ville dans les sources écrites et les hypothèses de localisation, voir Chaumont 1973, p. 206-211 et Herrman 1932 (s.v. « Tambrax »).

celle-ci n'a d'impact visible qu'à Merv, et encore, de façon indirecte, essentiellement par l'interruption des séries monétaires gréco-bactriennes après Eucratide ; durant la seconde, sans doute au début du règne de Phraate II, des ateliers monétaires actifs sont établis en Margiane et en Arie, sans doute au moment de l'invasion scythe, tandis qu'en Bactriane s'ouvre le temps des imitations gréco-bactriennes, dont peut-être, nous l'avons vu, celles d'Hélioclès I (bis) en Bactriane de l'Ouest.

2. Merv entre Parthes et Gréco-Bactriens

2.1. L'héritage de la JuTAKE : Couches anciennes et « début de l'époque parthe » sur le site de Merv.

Les équipes de la JuTAKE dirigées par Masson ont entrepris à partir des années 50 une exploration systématique de l'immense territoire du site de l'ancienne Merv dans le but de repérer et d'identifier les couches anciennes de la ville⁷²⁴. Alors que l'établissement était considéré jusque là comme de date tardive, les nombreux sondages en profondeur ont permis aux fouilleurs de proposer une reconstitution de l'évolution de l'occupation urbaine depuis le milieu du 1^{er} millénaire jusqu'au XIIe siècle.

Qu'on en juge par la carte générale de ces travaux. Le sondage 1, confié à G.V. Chichkina, puis le chantier 2 établi au même endroit dont se sont chargés M.S. Merchshiev, S. Pachkovskaja, et A. Sarianidi, se trouvent à 150-200 mètres au sud-est de Erk Kala, et avaient pour but d'explorer le contenu d'une butte sur laquelle avaient été retrouvés des scories de fer. On y a découvert l'atelier d'un artisan métallurgiste, daté entre les IIIe avant notre ère et IIIe de notre ère. Le sondage 2, établi de l'autre côté de la butte au sud, a été creusé par D. G. Zil'per jusqu'au sol vierge. Dans le quart nord oriental de la ville, les chantiers 3a, de G. Trapeznikov, et 3b, de L.M. Rutkovskaja, ont été établis sur deux buttes attenantes ; le chantier 3b, étendu, a pris le numéro 12 et a été fouillé pendant 10 ans, de 1954

⁷²⁴ Le lieu des différents travaux a été indiqué sur le plan. Il faut distinguer les tranchées isolées qui constituaient des sondages stratigraphiques (*churf*, numérotés de 1 à 10), des chantiers eux-mêmes (numérotés de 1 à 19), qui comportaient chacun plusieurs tranchées. Aux sondages numérotés, il faut ajouter les deux tranchées établies dans le quart nord-ouest de la ville, traversé par un canal dérivé du Razik, qui ont montré que cette zone n'était que peu ou pas construite : les dépôts culturels occupent une très faible hauteur et le matériel de surface est beaucoup plus restreint.

à 1964, par L.M. Rutkovskaja, Ju.A. Kachirova, V.I. Belousov, et G.Ja. Dresvjanskaja. Dans la même zone, les sondages 3, 7 et 8, le premier établi contre le mur nord, près de la citadelle d'Erk Kala, les deux autres le long du même pan de mur mais plus à l'est, ont été percés jusqu'au sol vierge ; ils ont apporté des informations stratigraphiques mais n'ont pas été suivis de fouilles. A proximité, le chantier 6, fouillé de 1953 à 1957 par M.C. Merchshiev, K. Katsuris, et D.P. Varkhotova a pris de vastes proportions et révélé un quartier de minotiers, occupé, selon les interprétations des fouilleurs, du IIe au IVe siècle. Le chantier 5, plus au sud, a révélé un quartier de potiers daté des IIe et IIIe siècles qui a été fouillé par I. Akhrarov, tandis qu'au sud est de la ville, le long du mur sud, le chantier 4, peu étendu, a révélé un vaste amas de rebus de production d'un atelier de potiers d'époque parthe tardive. Non loin de là, dans l'angle sud est de la muraille, les travaux du chantier 9 ont permis de dégager les restes d'un stupa bouddhique auquel conduisait un escalier de parade, et les ruines d'un *sangarama*, dont les fondations contiennent des monnaies de Shapur Ier. Le chantier 8 et des explorations alentours ont permis de repérer un quartier de céramistes d'époque tardive (VII-VIIIe siècles) au sud de la ville, dans la partie centrale. Les chantiers 7 et 10 concernent la période islamique : une mosquée des XIe-XIIe siècle a été fouillée dans le premier, et un grand bâtiment de même époque dans le second. Toutes ces fouilles, datées des années 50, ont été menées parallèlement à des explorations et des sondages des murs de la ville.

Des travaux se sont poursuivis dans les années 60. Le chantier 3b a été repris de 1961 à 1965, sous la direction de Z. Kharimov et A. Konovalova, et on lui a alors attribué le numéro 12 : on y a retrouvé les vestiges d'un bâtiment public du moyen-âge, de forme massive, avec différentes pièces et une tour en briques. Au niveau du chantier 13, plus au sud, une maison a été dégagée entre 1962 et 1964 par V.A. Abdulgazieva et E. Masimov et datée des IIe-IIIe siècles. Les chantiers 11, 16, et 19 établis en 1962 et 1963 ont permis de repérer des fours de potiers de l'époque islamique (IXe-début Xe siècle) établis le long de la rue transversale de la ville. Les chantiers 17 et 18, enfin, ainsi que les sondages 9 et 10, avaient pour but d'établir la stratigraphie de la partie ouest de la ville, et les chantiers 14 et 15 celle de sa partie orientale.

La périodisation de L.M. Rutkovskaja

Une première proposition de périodisation a été proposée en 1962 par L.M. Rutkovskaja lors de la publication du matériel céramique rassemblé durant les fouilles et les collectes de

surface de Gyaur Kala entre 1950 et 1955⁷²⁵. Pour dater les différents assemblages constitués, elle a combiné des critères typologiques de classement du matériel et les résultats des premiers travaux réalisés sur les chantiers 2, 3, 4, 5, 6, ainsi que ceux du sondage R-2. Elle a ainsi suggéré de répartir le matériel en quatre ensembles caractérisant des périodes successives à partir du III^e siècle :

Le premier ensemble est attribué à une période appelée « début de l'époque parthe » et datée des III^e-II^e siècles avant notre ère. Les tessons proviennent essentiellement des couches basses du quartier des minotiers (chantier 6) et des sondages 1 à 3 de l'atelier des fondeurs (chantier 2). La date est établie sur des critères typologiques et comparatifs: les formes s'inscrivent pour l'essentiel dans la tradition de l'époque précédente, mais sont associées à un petit nombre de types nouveaux dans le matériel de Margiane : il s'agit de tessons de céramique engobe extérieur rouge, de fragments de bols cylindro-coniques à vernis gris noir, ainsi que des imitations de bols dits « mégariens ». Si L.M. Rutkovskaja admet que les Macédoniens pourraient avoir joué un rôle dans l'introduction des modèles de ces bols, elle préfère considérer l'hypothèse d'une influence du Moyen-Orient hellénisé exercée par l'intermédiaire des Parthes, ou, éventuellement, y voir la trace de liens avec la Bactriane grecque⁷²⁶. Quant à la céramique rouge, elle suggère que son apparition témoigne des rapports établis avec le Khorezm et la Sogdiane où elle était connue aux périodes précédentes.

Le second ensemble est attribué aux I^{er} siècle avant notre ère – I^{er} siècle de notre ère, période dite « milieu de l'époque parthe ». Il a été constitué à partir de collectes effectuées dans deux tranchées seulement, respectivement sur le chantier 6 (tranchée n° 1) et le chantier 2 (tranchée n° 3), ainsi que dans le sondage R-2. La proposition de datation repose sur la présence de monnaies découvertes aux mêmes niveaux que celles où ont été collectés les tessons : dans la tranchée n° 1 du chantier 6, les tessons de l'ensemble ont été retrouvés dans les couches de remplissage de la pièce la plus basse (niveaux numérotés XVII à XXII), où une monnaie de Mithridate I^{er} avait été découverte au niveau n° XXII et une monnaie d'Artaban I au niveau n° XXI ; dans la tranchée n° 3 de la fouille 2, la céramique provient d'un ensemble de niveaux qui contenaient une monnaie d'Orode I^{er} (90-77 avant notre ère) et une monnaie de bronze locale. Pour L.M. Rutkovskaja, la caractéristique principale de cet ensemble, outre la grande diversification des formes, réside dans le fait que les parallèles

⁷²⁵ Rutkovskaja 1962.

⁷²⁶ *Ibidem*, p. 58.

possibles avec le Moyen-Orient parthe diminuent au profit de rapprochements avec des formes de céramique répandues en Asie centrale (les deux rives de l'Amou-Darya, le Surkhandarya, le Kachka darya, au Khorezm, à Afrasyab, etc.).

Les deux périodes suivantes ont été datées respectivement des II^e et III^e siècles de notre ère, dans des niveaux où étaient associées des monnaies de bronze locales, des pièces du début de l'époque sassanide et d'autres plus tardives (IV^e-VI^e siècles). A l'époque de cette première étude, toutefois aucun complexe céramique significatif n'avait pu être associé à cette période et la datation aux II^e-III^e siècles de la plupart des couches de surface et des structures les plus hautes avait conduit les fouilleurs à supposer que la ville de Merv avait considérablement diminué en extension au cours du III^e siècle, peut-être été en grande partie abandonnée ; seuls les travaux menés sur le système des fortifications, en revanche, attestaient qu'ils continuaient d'être parfaitement entretenus : on privilégiait donc la thèse d'un danger extérieur.

Ces ensembles de matériel et la chronologie proposée par L.M. Rutkovskaja ont fait l'objet de réajustements et de débats dans les publications suivantes, en particulier dans les travaux ultérieurs de Z.I. Usmanova et de M.I. Filanovitch. Les principaux objets de discussion ont porté sur la datation des niveaux les plus anciens de Gyaur Kala.

La première période d'occupation de Gyaur Kala :
« phase de transition » culturelle

Tous les archéologues s'accordent à dater la première fortification constituant l'ensemble urbain de l'époque d'Antiochos I^{er}, en accord avec les sources écrites⁷²⁷. M.I. Filanovitch fait l'hypothèse que l'établissement du III^e siècle avant notre ère a été précédé d'une occupation à laquelle aucune structure n'a pu être associée jusqu'à présent, mais dont les couches culturelles sont caractérisées par un matériel composite : il est en effet constitué d'une majorité de formes de type Yazd III, mais s'y mêlent des types de récipients nouveaux associés ordinairement au « début de l'époque parthe », c'est-à-dire aux III^e-II^e siècles⁷²⁸. Cet établissement serait contemporain de l'une des phases d'Erk Kala (Erk Kala II), attestée par

⁷²⁷ Cette datation, fondée exclusivement sur les sources écrites, est confirmée par les travaux les plus récents : V.A. Zavyalov, qui a pu retravailler sur une section du mur dans le cadre de l'*International Merv Project* attribue lui aussi, avec précaution, la phase I à l'époque séleucide. Elle se caractérise par l'élévation d'une plate-forme construite en couches alternées d'argile et de sable, sur laquelle est dressé un mur en briques crues ; la céramique associée est du type Yazd III (Zavyalov 2007, avec un résumé des travaux antérieurs).

⁷²⁸ Filanovitch 1974, p. 28-31.

une collection de matériel recueillie dans la tranchée n° 5, dont les fouilleurs considèrent unanimement qu'il s'agit de la seule tranchée de tout le site de Merv à avoir fourni un matériel assurément datable de la fin de la « haute antiquité » (IVe-IIIe siècles). Z.I. Usmanova, quant à elle, en se fondant précisément sur le matériel d'Erk Kala, avait jugé que ces « formes nouvelles » n'étaient que le résultat d'une évolution naturelle de la culture matérielle de type Yazd III, et elle n'avait pas jugé pertinent d'y voir le marqueur d'une rupture culturelle⁷²⁹. M.I. Filanovitch considère en revanche que la présence de ces formes nouvelles indique le début d'un changement dans la culture, d'où le nom de « phase de transition » qu'elle a proposé pour cette période. Des niveaux remontant à cette période ont été repérés dans les sondages 2, 3, dans la tranchée 1 du chantier 6, dans les sondages 7 et 8, dans la tranchée 1 du chantier 2⁷³⁰.

Les assemblages de cette phase de transition ne sont toutefois pas aisés à distinguer typologiquement du matériel de la période suivante, et en l'absence de structures, seules les données stratigraphiques, dans ce cas, peuvent indiquer que les assemblages appartiennent à deux périodes successives. Sur le chantier 7, par exemple, les niveaux situés sous le bâtiment des VIIIe-IXe siècles qui émergeait dans les couches de surface⁷³¹ ont été repérés dans les sondages, mais n'ont pu être isolés ni caractérisés. Ils ont été restitués de façon fort hypothétique d'après le matériel céramique recueilli dans les niveaux situés sous le bâtiment, et surtout par la trouvaille de quelques monnaies dont la localisation précise n'est pas précisée : les plus anciennes seraient des monnaies arsacides du IIe avant notre ère, et on aurait trouvé aussi une monnaie d'Euthydème de Bactriane⁷³². Mais il arrive ailleurs que les niveaux contenant les assemblages « de transition » soient nettement séparés des niveaux culturels successifs par des couches sableuses dépourvues de matériel qui marquent nettement un hiatus chronologique. C'est le cas sur le chantier 2, où les vestiges d'un atelier dit « de l'artisan » ont été dégagés dans les couches supérieures des tranchées 3 et 4⁷³³. Les couches situées sous le sol des pièces de période II appartenant à l'atelier dégagé en haut du niveau numéroté IX dans les tranchées 3 et 4, ont été datées des IIe et Ier siècles avant notre ère ; elles sont continues jusqu'au niveau numéroté XV, c'est-à-dire sur 3 mètres de hauteur, puis

⁷²⁹ Usmanova 1969, p. 33.

⁷³⁰ Voir les coupes stratigraphiques dans Filanovitch 1974, fig. 2 (sondages 3, 7, 8) et 5 (sondage 2). Discussion p. 28-36.

⁷³¹ Filanovitch 1974, p. 52-53. Il s'agit d'une construction en briques carrées de 37-38 cm sur 8, avec une épaisse couche de sol en pakhsa (12-15 cm), retrouvée à 0,95 cm de la surface. Dans le remplissage des pièces se trouvaient une monnaie de Kavad I (488-531) et une pièce de Khosrow Anushirvan (531-579), ainsi que de la vaisselle (*ibidem*, fig. 9).

⁷³² Filanovitch 1974, p. 54.

⁷³³ Filanovitch 1974, p. 54-56.

une couche sableuse vierge les sépare de celle qui contenait le matériel dit « de transition ». M.I. Filanovitch convient que, vu dans son ensemble, le complexe des couches datées depuis le II^e siècle avant notre ère jusqu'au I^{er} siècle de notre ère dans la tranchée 3 est plus varié et contient davantage de formes anciennes que l'on pourrait le supposer. C'est en définitive la couche d'abandon jugée relativement épaisse (plus de 50 cm), bien visible dans la coupe stratigraphique, qui permet de différencier clairement une première période d'occupation, caractérisée, selon M.I. Filanovitch, par le matériel « de transition », et les couches culturelles postérieures qui sont continues. La même remarque avait été faite à propos des données du sondage 2 tout proche : le complexe céramique daté à partir du II^e siècle est particulièrement proche du matériel dit « de transition ». La seule différence frappante, d'après M.I. Filanovitch, est la grande réduction du pourcentage de bols⁷³⁴.

La datation absolue de cette « phase de transition », si on admet son existence, est toutefois difficile à fixer. En 1974, M.I. Filanovitch proposait de la dater à partir du début du IV^e siècle et III^e siècle en fonction des résultats obtenus alors sur les différents chantiers ; dans les publications plus récentes, la datation est resserrée entre la fin du IV^e siècle et le début du III^e siècle⁷³⁵. Comme l'a fait remarquer P. Callieri dans un article récent consacré au réexamen des données sur la période hellénistique en Margiane⁷³⁶, la différence n'est pas sans conséquence, puisqu'elle permet d'associer chronologiquement ce début de changement typologique de la céramique à la conquête macédonienne. Pourtant, M.I. Filanovitch ne l'a pas attribué à l'impact éventuel d'une population d'origine grecque. Si, en 1974, elle insistait sur l'apparition de formes nouvelles dans des assemblages par ailleurs de type Yazd III, elle précise en 1987, dans sa dernière publication sur le sujet, que ces couches témoignent d'un processus de transformation continu du matériel, indépendant de toute influence extérieure. D'une façon générale, les archéologues soviétiques ont considéré que la conquête d'Alexandre et l'occupation séleucide n'avaient pas laissé de traces archéologiques spécifiques autres que, éventuellement, une stimulation du développement urbain en cours à Merv et une intensification des échanges. M.I. Filanovitch relève par ailleurs que la transformation du matériel en question à partir des types de Yazd III n'a pas été repérée lors des prospections et sondages réalisés sur les sites du nord de l'oasis, ce qui suggère un

⁷³⁴ Filanovitch 1974, p. 55.

⁷³⁵ Koshelenko *et alii* 1985, p. 237 ; sur les planches associées, composées par Z.I. Usmanova et M.I. Filanovitch, le matériel correspondant est daté plus exactement de la seconde moitié du IV^e siècle et première moitié du III^e siècle (*idem* dans Filanovitch 1987).

⁷³⁶ Callieri 1996.

abandon partiel de ces sites à l'époque hellénistique. Les archéologues ont donc supposé que la période de domination grecque avait coïncidé avec une forte réduction de la population et une restriction de l'occupation du territoire à la partie méridionale de l'oasis, autour du site de Merv.

Quant à l'influence de la culture grecque, ils considèrent qu'elle est restée marginale : selon eux, seule la construction du mur de fortification de Merv peut avec certitude être considérée comme un témoignage de la présence grecque en Margiane. De fait, malgré la très grande quantité de matériel recueilli dans l'oasis par les équipes de la JuTAKE, un très petit nombre d'objets ont pu être interprétés comme hellénistiques et aucune structure n'a pu être associée à ces rares témoignages parmi les zones fouillées. Dans la mesure où l'on ne repère aucune rupture ni aucune trace qui puissent être interprétées comme la marque d'un abandon brutal dans la succession des couches, on a considéré que la conquête macédonienne n'avait eu aucun impact archéologiquement repérable⁷³⁷. L.M. Rutkovskaja, on l'a vu, ne fait référence ni à la présence séleucide ni à une éventuelle domination gréco-bactrienne dans sa périodisation de la céramique de Merv. Dans sa synthèse de 1987, M.I. Filanovitch, pour sa part, traite comme une même période historico-culturelle les trois siècles qui précèdent notre ère ; elle précise toutefois que l'évolution des formes de céramique semble plus morcelée que la périodisation retenue, et reprend alors les deux ensembles identifiés par L.M. Rutkovskaja, articulés autour d'une charnière établie au Ier siècle avant notre ère⁷³⁸.

Le « début de l'époque parthe »

Au-delà des données stratigraphiques précises sur lesquelles nous allons revenir, la limite des couches de la période postérieure à celle dite « de transition » a été définie essentiellement par la disparition progressive des formes de type Yazd III dans les assemblages correspondants. Le matériel attribué à la période appelée « début de l'époque parthe » par L.M. Rutkovskaja (IIIe-IIe siècle) a été retrouvé principalement dans les parties centrale et orientale de la ville. Au cours des fouilles ultérieures, une césure s'est révélée de fait à la date supposée de la conquête parthe, à laquelle les structures les plus anciennes ont été associées ; il s'est en outre avéré fort difficile dans chacun des chantiers de repérer des transitions dans les assemblages de matériel des niveaux situés au dessous de ceux que caractérisait la présence abondante de

⁷³⁷ Filanovitch 1974, p. 36.

⁷³⁸ *Idem* dans Koshelenko 1985, p. 237-238.

monnayage de bronze local.

Le sondage le plus complet est le sondage numéroté 2, de 12 mètres sur 2, établi à 300 mètres au sud d'Erk Kala. Les plus bas niveaux culturels, situés à 8 mètres de profondeur, contiennent la céramique dite « de transition ». C'est à partir de l'assemblage récolté dans les niveaux suivants (niveaux numérotés XIII-XVII), hauts de près de 3 mètres, où se mêlent tâches de cendres, débris de charbon, restes organiques, grains de gypse, qu'a été constitué le complexe de référence pour les IIIe et IIe siècles avant notre ère. L.M. Rutkovskaja a plus tard adjoint à l'assemblage de référence le matériel des niveaux de la tranchée 1 du chantier 3, où des monnaies de Mithridate Ier et d'Artaban Ier avaient été découvertes. Cette datation a plus tard été abaissée aux IIe- Ier siècles, en laissant de côté les formes de type Yazd III, jugées résiduelles ; des monnaies ont été invoquées à l'appui de cette nouvelle datation, mais leur identification exacte n'est pas précisée dans les publications⁷³⁹. Les niveaux contenant des assemblages typologiquement proches de celui-ci ont par la suite été datés à partir du IIe siècle avant notre ère, indépendamment des structures associées. L'épaisseur des couches culturelles continues liées à cette période, en dépit du nombre limité de structures découvertes, a partout été soulignée. Dans le chantier 2, par exemple, comme le révélait déjà le sondage 2, les couches profondes qui ont été repérées dans les tranchées 3 et 4, scellées par les vestiges de l'atelier dont Z.I. Usmanova a daté le premier état du courant du Ier siècle, sont continues sur une hauteur de près de 3 mètres à partir de la couche sableuse. M.I. Filanovitch juge que l'ampleur de ces niveaux permet de supposer une occupation intensive de la région dès le IIe siècle avant notre ère. Cette datation est liée à la date estimée de la conquête parthe de la Margiane : celle-ci a été datée au milieu ou à la fin du siècle selon que les fouilleurs l'attribuent à Mithridate Ier, comme M.I. Filanovitch, ou à Mithridate II, comme préfère le faire Z.I. Usmanova.

Quant à la césure typologique repérée par L.M. Rutkovskaja dans le matériel qui précède la période où circulent les monnayages locaux en bronze, qu'elle a proposé de dater au cours du Ier siècle avant notre ère, les deux complexes de matériel correspondants proviennent, le premier de la tranchée n° 1 du chantier 6, dans les couches de remplissage de la structure la plus basse (niveaux XVII à XXII), elle-même datée par une monnaie de Mithridate Ier, découverte au niveau n° XXII, et une monnaie d'Artaban I au niveau n° XXI, le second de la tranchée n° 3 du chantier 2, à des niveaux qui contenaient une monnaie d'Orode Ier. Un même assemblage avait été retrouvé dans le sondage R-2. Mais le détail des fouilles

⁷³⁹ Voir Filanovitch 1974, p. 28 ; la céramique est décrite p. 50.

ultérieures montre que cette césure est loin d'être évidente.

Le chantier 6 a été fouillé encore deux ans après l'étude de L.M. Rutkovskaja⁷⁴⁰ ; M.I. Filanovitch a repris les données de ces fouilles avec une certaine précision dans son article de 1974⁷⁴¹.

La tranchée n° 1 a été creusée très profondément, sur XXXII niveaux. C'est là que l'on a dégagé, au milieu du niveau XXIII, la plus ancienne structure du chantier 6, au dessus des premiers dépôts culturels (niveaux XXVII-XXIII), dont M.I. Filanovitch date le matériel du IV^e siècle à la première moitié du II^e siècle avant notre ère⁷⁴². Il s'agit apparemment d'un couloir dont les parois constituées de briques crues carrées de 41 à 42 cm de côté sur 11 ont été conservées sur 4 mètres. Deux niveaux de sol ont été repérés et nettoyés. Sur le sol le plus bas, entre les deux sols, donc, ont été retrouvés un bout de javelot en fer, ainsi qu'une monnaie de cuivre dont M.I. Filanovitch dit sans plus de précision qu'elle appartient aux émissions des « premiers Arsacides »⁷⁴³. Parmi le matériel retrouvé au dessus de ces sols, elle évoque deux poids en terre cuite de forme pyramidale, une statuette parmi celles que G.A. Pugatchenkova a datées du II^e siècle avant notre ère⁷⁴⁴, de petits morceaux de fer, de bronze, des scories de bronze, et deux *ostraka* inscrits dont l'écriture est proche de celle que l'on date à Nisa des II^e-I^{er} siècle avant notre ère. Elle ne parle pas des monnaies citées par L.M. Rutkovskaja, mais d'une pièce d'argent d'Artaban I (129/8-124 avant notre ère). Cette couche de remplissage du couloir a été jugée uniforme jusqu'au niveau numéroté XVI, où commence une couche où se mêlent des cendres, des ossements d'animaux et des bandes de dépôts organiques.

On a alors élargi la tranchée et dégagé la couche cendreuse sur 25 mètres carrés et sur une hauteur de trois niveaux ; deux fours ont été découverts, associés à des monnaies de bronze locales : M.I. Filanovitch les date donc des I^{er}-II^e siècles, mais le matériel céramique associé est cependant jugé « insignifiant ». Ce n'est qu'à partir du niveau numéroté IX qu'a été repéré le vaste complexe retrouvé sur la plus grande partie du chantier 6, que l'on appelle le « quartier des minotiers » d'après les activités qu'il semblait abriter, et dont 60 pièces ont été dégagées⁷⁴⁵.

⁷⁴⁰ Jusqu'en 1957 (Filanovitch 1974, p. 22). L.M. Rutkovskaja a travaillé sur le matériel recueilli jusqu'en 1955.

⁷⁴¹ Filanovitch 1974, p. 56-58.

⁷⁴² Voir l'échantillonnage illustré *ibidem*, fig. 10.

⁷⁴³ Filanovitch 1974, p. 57 : « *mednaja moneta tchekana starchix Arsakidov* », sans autre précision.

⁷⁴⁴ Pugatchenkova 1959, p. 29-30.

⁷⁴⁵ Voir le plan dans Filanovitch 1974, fig. 11, p. 59. Les monnaies retrouvées sur les sols et dans le remplissage des pièces sont de trois types : des émissions locales des II-III^e siècles, des frappes d'Ardashir I^{er} (224-242) et

Dans la stratigraphie telle qu'elle est reconstituée, la monnaie de bronze retrouvée sur le premier sol du couloir ancien, de l'« époque des premiers Arsacides », fournit un *terminus post quem* à son fonctionnement, et on peut juger que la présence du sol lui-même isole les couches supérieures de celles des dépôts de l'époque antérieure. Les monnaies recueillies dans les niveaux suivants datent toutes du II^e siècle avant notre ère, mais il n'y a pas moyen de savoir si elles datent de l'époque de fonctionnement du couloir ou du remplissage postérieur. En outre, aucune structure ne vient à son tour isoler cette couche de remplissage de la couche supérieure, et leur matériel respectif a pu se mélanger. Certes, le dégagement de la couche cendreuse sur un plus vaste espace que la tranchée d'origine, et la découverte de monnaies de bronze absentes des couches inférieures documentent bien une époque postérieure, mais on voit combien les bornes sont hasardeuses et le matériel difficile à classer chronologiquement, ce d'autant plus que le début des émissions de ces monnaies de bronze n'est pas fixé avec précision.

Quant à la tranchée n° 3 du chantier 2, c'est là, avec la tranchée n° 4, que l'on a repéré les pièces du bâtiment appelé « atelier d'artisan », dont l'activité principale, semble-t-il, était le travail du métal. Après l'établissement d'un premier sondage dans la zone (R-2) en 1950, trois saisons complètes de travaux ont été menées par les équipes de la JuTAKE de 1954 à 1957, sur un espace de 400 mètres carrés. Les résultats et la première étude du matériel ont été publiés en 1963 par Z.I. Usmanova⁷⁴⁶.

Trois niveaux d'occupation ont été identifiés : l'atelier d'artisan forme le second. Les couches correspondantes semblent avoir été scellées par une plate-forme de 6 à 6,5 mètres de hauteur formée de briques crues de grand format (45.43.12 et 45.45.14 cm), qui reposait directement sur les murs de l'époque précédente et, au niveau des pièces, sur une couche de remplissage verdâtre. Cette plate-forme, repérée en divers points du chantier, soutenait une construction dont trois pièces ont été dégagées et que l'on a datée du III^e siècle de notre ère. L'utilisation des mêmes matériaux de construction, la brique crue, pour les différentes périodes a rendu parfois ardue la distinction des différents niveaux quand les restes de la plate-forme n'étaient pas identifiables. Les sols des pièces de l'atelier semblent pourtant avoir été clairement identifiés et dégagés. La monnaie d'Orode Ier évoquée par L.M. Rutkovskaja

de Shapur I (242-272). Filanovitch montre que, contrairement à la première datation des III^e et IV^e siècles proposée lors des travaux qui y ont été menés de 1954 à 1957, il semble avoir cessé de fonctionner à la fin du III^e siècle ou au début du IV^e. Elle s'appuie sur l'étude des données d'une tranchée supplémentaire établie dans la partie septentrionale de l'établissement, entre le mur le plus au nord et celui de la ville (la coupe stratigraphique de sa paroi occidentale est illustrée fig. 12 p. 60).

⁷⁴⁶ Usmanova 1963b.

est la plus ancienne monnaie découverte dans l'atelier⁷⁴⁷, mais Z.I. Usmanova ne précise pas l'emplacement exact de la trouvaille⁷⁴⁸. Elle relève cependant qu'elle a été retrouvée dans des niveaux associés aux annexes en pakhsa construites pour agrandir le bâtiment, avec deux figurines de terre cuite de forme particulière, que G.A. Pugatchenkova a pourtant proposé de dater des premiers siècles de notre ère⁷⁴⁹.

La reconstitution du détail de la fouille, de la disposition des pièces et de la provenance du matériel dont des échantillons sont présentés dans les planches est particulièrement ardue à reconstituer à partir des différents articles publiés⁷⁵⁰. Si l'on en croit le dessin de la coupe nord-sud des tranchées 3 et 4, orientée vers l'ouest⁷⁵¹, la période de fonctionnement de l'atelier tel qu'il a été partiellement dégagé (période II) correspond aux niveaux numérotés VII et VIII, et si la limite inférieure indiquée pour la période correspond bien aux sols identifiés pour l'atelier, ceux-ci se situeraient donc en haut du niveau IX. De fait, c'est à ce niveau que les murs de pakhsa de l'extension de l'atelier apparaissent dans la tranchée 4, et un peu plus haut dans la tranchée 3. Les couches culturelles, quoique de différentes natures, sont ininterrompues jusqu'au sommet du niveau XV.

Au dessous, dans les deux tranchées, une série de couches sableuses, sur deux niveaux au moins, séparent ces niveaux de minces strates contenant des restes organiques et des fragments de céramique (niveau XVII dans la tranchée n° 3, et haut du niveau XVIII dans la tranchée n° 4). La seule indication de niveau donnée dans la légende des planches de céramique concerne le niveau XIV de la tranchée 4⁷⁵² et les échantillons présentés sont datés du IIe siècle avant notre ère. Z.I. Usmanova considère en effet que les premières phases d'occupation parthe de l'emplacement de l'atelier et le début de sa construction remontent au

⁷⁴⁷ Usmanova 1963b, p. 187.

⁷⁴⁸ Usmanova 1963b, p. 176-177. L'ordre de son exposé suggère qu'elle a été retrouvée non dans la tranchée n°3, mais dans l'une des pièces situées au nord du bâtiment, sous les pièces n° 2 et 3 de l'époque suivante ; cet ensemble de pièces septentrional, que M.I. Filanovitch appelle le « quartier des femmes » était manifestement consacré au tissage : on y a retrouvé un très grand nombre de poids de métier à tisser de forme pyramidale en céramique, avec de petits trous de part en part dans la partie supérieure, ainsi que différents instruments afférents, en argile et en os. Mais les ensembles de matériel présentés, auxquels L.M. Rutkovskaja associait la monnaie, proviennent tous des tranchées 3 et 4.

⁷⁴⁹ Usmanova 1963b, p. 177-178 ; Pugatchenkova 1959 p. 130, (les figurines sont illustrées fig 9) : G.A. Pugatchenkova voit une influence gandharienne sur le type et juge qu'elles peuvent être datées des premiers siècles de notre ère, où a lieu, selon elle, une « réaction anti-hellénique ».

⁷⁵⁰ Le plan de fouille publié par Z.I. Usmanova et repris sous une forme schématique dans l'ouvrage dirigé par G. Koshelenko en 1985 ne comporte pas le numéro des pièces par lequel elles sont désignées dans la description ; les planches présentant des échantillons du matériel céramique ne mentionnent pas leur provenance exacte sur le chantier, et, quand ils proviennent des tranchées 3 et 4, les niveaux et leur position par rapport aux sols ne sont pas précisés. Enfin les schémas stratigraphiques fournis ne sont pas commentés, si bien que les critères d'interprétation et les propositions de chronologie ne sont pas explicites.

⁷⁵¹ Usmanova 1963b, fig.19.

⁷⁵² *Ibidem*, fig. 21.

début de l'occupation parthe, c'est-à-dire, pense-t-elle, sous Mithridate II. La céramique trouvée dans les couches situées au dessus est datée entre la fin du IIe siècle avant notre ère et le Ier siècle de notre ère⁷⁵³. On peut noter ici qu'au regard de cette datation haute proposée par Z.I. Usmanova pour l'atelier, l'épaisseur comparative des couches culturelles datées depuis le IIe siècle avant notre ère situées sous l'atelier est surprenante. En outre, d'après les interprétations proposées pour ce chantier, ces couches devraient correspondre à une phase d'occupation intermédiaire entre celle qui correspond à la « phase de transition » et le « début de l'époque parthe », période pour laquelle Z.I. Usmanova ne signale pas de caractéristique particulière ni ne propose d'identification.

De la même façon probablement, on a isolé dans les assemblages de céramique provenant de la tranchée 3 un ensemble associé aux premiers niveaux, que l'on a daté du IIe siècle, puis on a rassemblé le matériel retrouvé au dessus, pour le dater entre la fin du IIe siècle et le courant du Ier siècle avant notre ère⁷⁵⁴. Dans cette même tranchée 3, la monnaie d'Orode Ier suggère, selon Z.I. Usmanova, de dater l'extension en *pakhsa* du bâtiment de l'époque de son règne. Le matériel correspondant à ces pièces n'est malheureusement pas illustré à part, ce qui aurait permis au lecteur de vérifier par lui-même l'existence d'une césure typologique dans le matériel archéologique du courant du Ier siècle avant notre ère.

La datation de la césure typologique repérée par L.M. Rutkovskaja dans le matériel daté de l'époque parthe repose donc uniquement sur la comparaison entre deux assemblages réduits, dont l'un contenait cette monnaie isolée d'Orode Ier. Z.I. Usmanova pense qu'elle correspond en outre à une légère charnière historique : selon elle, le règne d'Orode Ier (90-77 avant notre ère) se caractérise par un fort développement de l'artisanat et le renforcement des échanges. La première allusion précise à la Margiane parthe dans nos sources date du règne d'Orode II. On la doit à Plutarque, dans son récit de la bataille de Carrhae, où il évoque la qualité du « fer de Margiane » dont sont faites les armures des Parthes. La trouvaille d'une monnaie d'Orode Ier dans les ruines de l'atelier est d'autant plus heureuse qu'elle permet ce lien si rare dans notre documentation. Elle justifie en outre, pour Z.I. Usmanova, la thèse d'une construction du premier noyau de l'atelier de métallurgie suffisamment antérieure à son règne pour que la célébrité du métal de Margiane ait pu arriver jusqu'aux Romains. Elle pose un *terminus post quem* haut pour la construction en *pakhsa* de l'extension de l'atelier, ainsi que pour le début de la période II correspondant à l'état de l'atelier tel qu'il a été dégagé au moins dans la

⁷⁵³ Elle est illustrée aussi, *ibidem* fig. 20.

⁷⁵⁴ Voir respectivement les planches fig. 23-24 et fig. 25.

tranchée 3.

Cette périodisation n'a toutefois pas fait l'unanimité. M.I. Filanovitch, dans son article de 1974, abaisse fortement la chronologie proposée⁷⁵⁵. Elle ne commente pas la découverte de l'unique monnaie d'Orode Ier, et date la période de fonctionnement de l'atelier (période II) des Ier-IIe siècles d'après le monnayage de bronze local dont on a retrouvé des exemplaires dans toutes les pièces. Dans la mesure où le matériel retrouvé dans les pièces de période III (niveaux V et VI) se rapporte aussi à la métallurgie, elle considère que l'atelier a fonctionné sans discontinuer du Ier siècle de notre ère jusqu'à la seconde moitié du IIIe siècle, avec une reconstruction des corps de bâtiments à la fin du IIe siècle de notre ère. Quant aux strates antérieures, qui se superposent à partir du niveau XIV, elles sont datées de façon indifférenciée des IIe et Ier siècles avant notre ère⁷⁵⁶. Le plus bas niveau correspondant (XIV), que Z.I. Usmanova isolait pour le dater du IIe siècle avant notre ère, se caractérise selon elle par une céramique très proche de celle qu'elle considère comme « de transition », mais plus variée, et sans aucun récipient sur piédouche élevé. Il s'agit essentiellement de tasses et assiettes, ainsi que de récipients du type phiale aux rebords évasés ou non, sur supports plats ou élevés, dont certains s'achèvent en un bourrelet, tels qu'on en retrouve dans le matériel de Sogdiane des IIIe-IIe siècles avant notre ère et que B. Lyonnet considère comme une variante de piédouche⁷⁵⁷. Il se distingue par ailleurs du matériel de la première période de fonctionnement de l'atelier, pourtant lui aussi très proche, par le nombre un peu plus élevé de bols, dont certains de forme cylindroconique qui disparaîtront ensuite.

Dans les synthèses les plus récentes portant sur les différentes phases d'occupation de Gyaur kala, l'époque parthe est divisée en deux phases, et non plus en trois. La transition entre ces deux périodes est marquée par l'apparition du monnayage de bronze local, différent du monnayage arsacide contemporain. C'est ainsi que M.I. Filanovitch, en 1987, traite en un même ensemble les trois siècles qui précèdent notre ère, à partir de la construction de la fortification de Gyaur kala qu'elle date du milieu du IIIe siècle avant notre ère et dont le plan rectangulaire reflète, selon elle, la tradition hellénistique d'urbanisme avec ses divisions régulières et la segmentation du territoire en quartiers par des artères principales qui partent

⁷⁵⁵ Filanovitch 1974, p. 54-58. D'une façon générale, elle considère que les assemblages constitués par L.M. Rutkovskaja sont hétérogènes, en particulier celui qu'elle a isolé pour les IIIe-IIe siècles formé, selon elle, d'un mélange de matériel allant du IVe-IIIe siècle au IIe-Ier siècle avant notre ère (*ibidem*, note 135).

⁷⁵⁶ Les formes sont décrites p. 55-56.

⁷⁵⁷ Voir Lyonnet 1997, p. 157-172 sur ces types de gobelets et leur environnement archéologique. Elle relève en Sogdiane et Bactriane orientale la présence des deux variantes de piédouche, ceux sur pied élevé et ceux sur pied trapu dont le fond est en forme de disque épais, mais souligne que le premier type est de loin le plus répandu dans la zone de diffusion de ces gobelets, qu'elle met en relation avec de nouveaux arrivants d'origine steppique.

des portes. Elle considère, en accord avec les hypothèses de la JuTAKE sur la réduction de l'occupation de l'oasis à l'époque hellénistique, que la ville de Merv avait dû alors concentrer la puissance économique et politique de la région ; sa position devait faire d'elle l'un des points les plus puissants des possessions orientales des Séleucides.

Mais dans la mesure où aucune structure en dur n'a pu être attribuée aux Séleucides ou considérée comme hellénistique sur des bases typologiques, les archéologues de l'époque de M.E. Masson ont daté du IIe siècle avant notre ère l'initiation d'un programme de construction extensif à l'intérieur de la ville. C'est donc à cette période qu'ont été systématiquement attribués les premiers restes architecturaux repérés de façon sporadique sur le territoire de la ville, sous la forme de vestiges de maçonnerie de briques ou de remblais de constructions. Les dépôts culturels attribués à cette période peuvent toutefois aller jusqu'à 4 ou 5 mètres. Ces dépôts n'ont pas été repérés dans les zones nord-ouest et sud ouest de la ville, ni à la lisière septentrionale de l'angle nord-est, espaces peut-être occupés par des jardins et des potagers irrigués par des canaux dérivés du canal principal de la ville. Aucun des aléas politiques que l'on a pu proposer de restituer dans la région – comme le rattachement à l'empire gréco-bactrien ou une invasion temporaire de la Margiane par des groupes sakas qui se dirigeaient vers la Drangiane – n'est attestée archéologiquement.

M.I. Filanovitch admet toutefois que les assemblages de céramiques présentent une évolution plus morcelée que cette vaste périodisation historico-culturelle. Elle répartit elle aussi le matériel en deux ensembles: le premier des IIIe-IIe siècles, puis le second de la fin du IIe siècle et du Ier siècle avant notre ère, rejoignant ainsi en partie la périodisation proposée par L.M. Rutkovskaja. Le premier ensemble correspond bien à la période que cette dernière appelait « début de l'époque parthe », mais serait donc antérieur à la conquête parthe, et délesté du matériel attribué à la période dite « de transition ». Quant au matériel de la seconde période, il comprend une partie seulement du matériel de celle dite « milieu de l'époque parthe » - laissant de côté en particulier celui de l'atelier. Il se caractérise par la couleur rose ou marron de la pâte, la réduction des variantes de coupes et d'assiettes qui laissent place à de grosses jattes plus lourdes aux épaules harmonieusement arrondies, ou bien évasées sur fond plat. La proportion de pots et jattes de forme ovoïde augmente et les rebords des récipients se parent d'ornements incisés. La couleur spécifique de la pâte différencie la céramique de Merv de celle de la Parthie et de la Bactriane, tandis que la présence de gobelets sur pied la rapproche en revanche de la Sogdiane et du nord de la Bactriane.

La seule construction identifiable qu'elle attribue de façon spécifique à cette période, en dehors des interventions sur les murs de fortifications, est le premier état du bâtiment

considéré comme la résidence des gouverneurs de la ville d'Erk Kala, situé contre le mur de la citadelle au niveau de la porte. A la période suivante, il avait été comblé jusqu'aux appareillages de briques des plafonds et avait servi de socle à une construction de même destination. M.I. Filanovitch le décrit comme un bâtiment où « les principes de plan des temples et des palais sont combinés » : autour d'une pièce centrale carrée bordée d'un corridor sont disposées des pièces en série ; l'ensemble est monumental, à plusieurs étages - sa hauteur originelle est estimée à près de 40 mètres - mais d'aspect sévère et sans ornementation architecturale particulière. Les murs sont blanchis par l'application d'un crépi clair et les corniches sont peintes ; elle évoque une série de pièces particulièrement hautes de plafond, privées d'ouvertures, protégées par d'épais murs, où aurait été collecté un matériel précieux de verrerie romaine, de tissus de soie et de tapis. Mais aucune publication spécifique ou planche ne rend compte de ce matériel⁷⁵⁸.

L'héritage est, on le voit, immense et fort précieux. Mais on mesure à quel point il est difficile d'en exploiter les données, d'une part à cause de la technique de fouilles non proprement stratigraphique, mais par niveaux de hauteur prédéterminée et fixe, indépendamment des structures dégagées, d'autre part à cause de la tendance des archéologues soviétiques à recomposer les assemblages sur critères typologiques, et enfin parce que leurs résultats ont été reconstitués et réévalués à plusieurs reprises, sans témoin assuré qui permettent de s'affranchir quelque peu de l'évaluation des fouilleurs. En outre, malgré l'ampleur des travaux, seuls des points limités de l'immense site de Merv ont fait l'objet de fouilles, peu ou pas de structures anciennes ont été dégagées, et les datations des couches profondes, on l'a vu, reposent presque entièrement sur la typologie des structures de surface et sur celle du matériel collecté.

A bien y regarder, malgré tout ce que les fouilleurs soviétiques ont écrit dans les différentes synthèses produites dans les années 80, la seule structure mise au jour qui peut être associée avec certitude à une époque précédant celle que caractérise la présence de monnaies de bronze locales est le corridor trouvé dans la tranchée n°1 du chantier 6, sous les constructions dites du « quartier des minotiers », que nous avons brièvement évoqué plus haut, dont deux sols successifs ont été repérés et nettoyés et qui sont surmontés d'une couche de remplissage jugée uniforme sur près de 4 mètres.

Pour autant, malgré la présence de quelques monnaies, la datation reste discutée. Deux

⁷⁵⁸ Filanovitch 1987.

monnaies parthes provenant des deux niveaux les plus bas - une monnaie de Mithridate Ier et une autre d'Artaban Ier – ont autorisé une datation de la structure au IIe siècle avant notre ère. Quant au remplissage, L.M. Rutkovskaja a proposé d'en dater le matériel du siècle suivant, le Ier avant notre ère. M.I. Filanovitch, quant à elle, en se fondant sur la présence d'une pièce d'Artaban I relativement haut dans les niveaux juge le remplissage à peu près contemporain du bâtiment, au IIe siècle avant notre ère. Ces divergences, de même que la discussion sur les niveaux contenant l'unique monnaies d'Orode Ier, montrent clairement le problème de méthode qui consiste à dater les couches stratigraphiques par les monnaies isolées qu'elles contiennent, alors que celles-ci ne fournissent au mieux qu'un *terminus ante quem non*, ce qui est déjà fort précieux.

En dehors de ce seul couloir, les premières constructions clairement identifiables remontent à la période où circulent des monnaies de bronze locales, dont l'apparition était datée à la fin du Ier siècle avant notre ère par M.E. Masson, mais a été abaissée au début de notre ère dans les travaux ultérieurs. D'une façon générale, les couches profondes n'ont été atteintes que dans d'étroits sondages où les échantillons de matériel étaient fort réduits et susceptibles d'être mélangés. La restitution de l'occupation du territoire urbain avant notre ère est donc fonction de la constitution d'assemblages jugés caractéristiques dans le matériel retrouvé dans des couches repérées sur de petits espaces et situées sous les niveaux des constructions réellement dégagés. Leur datation repose le plus souvent sur une évaluation arbitraire de la durée des différents niveaux et sur des critères typologiques souvent flous. M.I. Filanovitch fait, certes avec précaution, l'hypothèse fort discutable que la physionomie de la ville devait correspondre à un état antérieur des bâtiments retrouvés pour la période suivante, éventuellement moins complexe et étendu.

2.2. Le matériel « hellénisé » : parthe ou bactrien ?

On l'aura compris, les méthodes de fouilles particulières de nos collègues soviétiques rendent à peu près impossible la révision des datations stratigraphiques proposées. Seule l'étude globale du matériel céramique peut faire l'objet de réexamens critiques lorsque l'on dispose par ailleurs de critères de référence typologiques. P. Callieri s'y est ainsi essayé, intrigué par le peu de considération porté à l'époque hellénistique.

C'est ainsi que dans l'article évoqué plus haut⁷⁵⁹, il souligne combien l'idée d'une occupation

⁷⁵⁹ Callieri 1996.

restreinte de la Margiane à l'époque hellénistique est peu compatible avec les sources écrites, en particulier avec les mentions répétées de l'intervention d'Antiochos Ier et de la construction d'un mur visant à protéger l'oasis des incursions nomades. Il est vrai que le mur lui-même, ou plutôt l'enceinte que l'on identifiait jusque là avec le mur d'Antiochos, sur les franges septentrionales de l'oasis, n'a jamais fourni de matériel permettant de le dater avec précision⁷⁶⁰. L'étude plus fine qui a été réalisée depuis les années 90 de la répartition des sites de l'époque parthe, et l'identification des rares établissements contenant des niveaux d'époques plus anciennes, incite plutôt aujourd'hui à identifier le mur d'Antiochos avec celui dit de Gilyakin-Chilburj, qui enferme une aire beaucoup plus restreinte autour de Merv, tandis que le mur extérieur de l'oasis a été redaté d'époque sassanide. La campagne qui a été menée en 1993-1994 par A. Bader, P. Callieri et T. Khodzhanizov pour explorer la structure de cette enceinte a mis en évidence des disparités et des discontinuités surprenantes dans la muraille, et n'a pas fourni de matériel associé permettant d'en fixer la date⁷⁶¹. Mais il n'y a pas de raison de douter d'une information que les auteurs anciens sont unanimes à mentionner. P. Callieri propose donc de revoir la datation et l'interprétation des assemblages dits « de transition » et de « début de l'époque parthe ».

Il suggère en effet de dater l'apparition du matériel dit « de transition » de la fin du IV^e siècle, et non pas du milieu du siècle comme dans les premières publications⁷⁶² ; ainsi, on n'est plus contraint d'interpréter les innovations qui s'y manifestent comme le résultat d'une évolution interne de l'ancienne tradition de Yazd III : on peut les expliquer par les contacts culturels nouveaux qui s'établissent lorsque la Margiane est intégrée à la sphère politique des Macédoniens puis des Séleucides, selon un schéma mieux attesté en Bactriane. En outre, la nature des « formes nouvelles » dans les assemblages datés par L.M. Rutkovskaja des III^e-II^e siècles avant notre ère - bols globulaires aux rebords retournés et plats très proches des types dits « plats à poissons » tels que l'on en a retrouvés à Aï Khanoum, tessons de céramique gris-noir provenant de différents types de bols, ou encore fragments de récipients en céramique rouge polie qui semblent avoir été moulés et non plus modelés, tous types de céramique inconnus à l'époque Yazd III - incite fortement selon lui, malgré leur faible proportion, à considérer l'hypothèse d'une influence grecque directe. La dérivation de la céramique

⁷⁶⁰ Voir une histoire de l'exploration de la muraille et des diverses hypothèses formulées dans Bader/Callieri/Khodzhanizov 1998, p. 159-160.

⁷⁶¹ *Ibidem*, pour une description des explorations aériennes et des diverses tranchées établies contre des sections du mur. Les auteurs concluent sur les difficultés qu'il y a à dater une structure de *pakhsa* en l'absence de matériel caractéristique associé, d'autant que l'élévation de sections de murs à la limite des aires habitées des oasis est fort fréquente en Asie centrale à toutes les époques ; ils annoncent toutefois des recherches ultérieures.

⁷⁶² Encore dans Koshelenko 1985 et Filanovitch 1987.

iranienne nord-orientale grise ou gris noir de la céramique noire grecque est discutée, mais la trouvaille à Shahr-i Qumis de quelques fragments de céramiques noires d'origine grecque rend cette interprétation plus plausible que celle d'une évolution de la tradition locale de l'âge du fer⁷⁶³.

On se rappelle que L.M. Rutkovskaja avait privilégié l'hypothèse selon laquelle l'apparition des bols de céramique gris-noir était la conséquence d'une influence culturelle hellénistique venue du Moyen-Orient par l'intermédiaire parthe. Mais cette hypothèse impose une datation fort tardive, à partir de la moitié du IIe siècle avant notre ère, à des assemblages qui contiennent encore des formes de Yazd III, ce qui est peu probable. P. Callieri suggère quant à lui que c'est à l'époque séleucide que cette influence s'est exercée, non pas à l'époque parthe : on retrouve en effet dans d'autres régions du nord-est de l'Iran, en particulier à Tureng-tepe, des niveaux d'occupation séleucide pauvres en restes architecturaux mais caractérisés par un ensemble céramique où parmi des formes traditionnelles apparaît un petit nombre d'imitations locales de céramiques grecques⁷⁶⁴. Il juge que les ensembles de matériel contenant de la céramique de type Yazd III doivent donc être reconsidérés, à Merv comme sur les autres sites de la région. On peut ajouter aujourd'hui qu'à Merv, l'influence grecque exercée par la présence séleucide en Margiane s'est très probablement prolongée lors d'une phase de domination gréco-bactrienne, dont nous avons vu qu'elle était attestée par les monnayages jusqu'au milieu du IIe siècle avant notre ère.

L'époque parthe n'a pas pour elle de matériel caractéristique qui permette d'identifier à coup sûr un niveau où leur influence culturelle se fait sensible. Les assemblages caractéristiques doivent être constitués et identifiés grâce à une étude stratigraphique fine sur des sites de chacune des régions. A Merv, si l'on en croit la description de l'évolution du matériel céramique au fur et à mesure de la remontée dans les niveaux, il semble qu'au cours de la période parthe apparaisse dans les assemblages cette céramique à pâte marron ou rose, que décrit M.I. Filanovitch pour le Ier siècle avant notre ère, allant de pair avec l'augmentation du nombre de jattes, la modification générale des formes, plus arrondies, et la présence sporadique de gobelets sur piédouche dont on ne sait la proportion, mais qui caractérisent la période post gréco-bactrienne en Sogdiane et en Bactriane du nord⁷⁶⁵.

C'est à l'époque parthe aussi que semblent apparaître les nombreuses statuettes en terre cuite

⁷⁶³ Haerinck, p. 188-190. L'évolution de la céramique Yazd III reste fort mal connue.

⁷⁶⁴ Deshayé 1973, p. 148.

⁷⁶⁵ Sur ces gobelets ou vases sur piédouche et leur présence en Asie centrale, voir Lyonnet 1997, p. 161-172. B. Lyonnet propose de dater l'apparition de ces vases au Ier siècle avant notre ère et constate leur usage jusqu'à des niveaux datés du IIe siècle de notre ère environ ; ils sont très fréquents en Sogdiane et en Bactriane de l'ouest, mais très rares dans la partie orientale de la Bactriane. Voir aussi Lyonnet 1998.

d'un personnage féminin que, malgré les différences de type, G.A. Pugatchenkova a baptisé « la déesse de Margiane ». La présence de ces statuettes féminines de terre-cuite est une constante des niveaux anciens des sites d'Asie centrale et d'Iran en général. Elles sont le plus souvent interprétées comme des statuettes de culte. Celles d'Asie centrale sont rarement travaillées à l'arrière, ce qui montre qu'elles étaient destinées à n'être regardées que de face, et elles présentent souvent au dessous les traces d'un dispositif rudimentaire permettant de les installer sur un support.

Sur le site de Merv, les statuettes les plus anciennes ont été retrouvées dans les niveaux datés du IIe-Ier siècle, et G.A. Pugatchenkova attribue leur apparition à l'intégration de la ville dans la sphère de domination parthe et à l'influence du culte de Cybèle exercée à cette époque. Dans les assemblages constitués pour cette période ont été rangées les statuettes nues, ou partiellement couvertes (Fig. 14 et Fig. 15). On en connaît deux types principaux. Le premier évoque clairement la maternité, représentant une jeune femme dont le ventre dénudé a l'arrondi des futures mères, et dont le bras droit replié soutient le sein droit ; son bras gauche retient un tissu décoré de petites boules en relief qui tombe sur ses jambes⁷⁶⁶. Le second représente une jeune fille entièrement nue dont la pose est plus alanguie, avec un léger déhanchement sur la gauche, la tête légèrement penchée vers la droite, la jambe droite croisée sur l'autre ; son bras gauche est replié sur la poitrine ; ses yeux sont profonds et de forme arrondie, et sa large coiffure, dont les cheveux sont marqués par une série de traits parallèles, lui encadre la tête sur les trois côtés⁷⁶⁷. On associe à ces figurines deux têtes dont la posture marque une attitude plus hiératique, et dont la coiffure forme un cerceau de boules rondes autour de la tête, d'une oreille à l'autre ; un exemplaire de ces têtes a été retrouvé dans les niveaux datés du IIe-Ier siècles de la maison dite de l'artisan.

A cette même période a été assignée, pour son caractère hellénisant, un autre type de figurine, jeune femme vêtue à la grecque d'une tunique légère et fluide nouée au dessous des seins, parfois par une ceinture formant un nœud dont les rubans pendent joliment sur le ventre, au col échancré ou arrondi et orné d'une bordure ouvragée ; elle retient de sa main gauche l'*hymation* à gros plis qui tombe au niveau de la taille, tandis que sa main droite est repliée au niveau de l'épaule, peut-être pour relever le haut de sa robe ou retenir un pan de l'*hymation* remonté sur son épaule⁷⁶⁸. On connaît à Taxila et Begram des statuettes en bronze ou en

⁷⁶⁶ Pugatchenkova 1959, fig. 1.

⁷⁶⁷ Pugatchenkova 1959, fig. 3.

⁷⁶⁸ M. Boyce et F. Grenet rapprochent le type de la déesse nue des représentations occidentales d'Aphrodite, et interprètent comme une évolution l'apparition de modèles de figurines vêtues, en Margiane comme en Mésopotamie (Boyce/Grenet 1991, p. 185, note 135) ; le peu que l'on sait du contexte exact des trouvailles Merv n'empêche pas de considérer que les deux types de figurines étaient contemporains.

argent d'une Aphrodite vêtue de la même façon, portant de même la main droite pour remonter le rebord de sa robe évasée sur l'épaule, mais tenant un miroir de la main gauche ; on les rapproche de modèles romains, et elles sont datées des premiers siècles de notre ère⁷⁶⁹.

A Merv, G.A. Pugatchenkova a proposé de dater du Ier siècle avant notre ère une évolution nette dans le style de ces statuettes, dont l'allure générale devient plus empesée, la position strictement frontale, le costume plus chargé, et voit surtout l'apparition du type au miroir et coiffure haute. En Margiane, les statuettes de ce type tiennent le miroir de la main droite repliée au niveau de la poitrine. Les exemplaires jugés les plus anciens de ce type nouveau sont lourdement vêtus de tissus fort plissés dont les plis recouvrent le corps en tout sens. Sur un exemplaire de ce type retrouvé à Göbekly tepe et daté de cette époque, de part et d'autre du visage jusqu'à la poitrine tombent deux bandes striées que l'on peut identifier comme des nattes ; le visage est surmonté d'un large couvre-chef que les cassures ne permettent pas d'identifier (Fig. 17). G.A. Pugatchenkova a jugé plus tardives, du Ier siècle de notre ère, deux statuettes de type et de style fort proches retrouvées l'une dans l'atelier de métallurgie, l'autre dans le quartier des minotiers⁷⁷⁰. La jeune femme représentée porte une haute coiffure sur le sommet de la tête qui lui laisse les oreilles dégagées et que l'on peut identifier comme un chignon. Elle porte une robe dont le col très ouvert découvre le haut des épaules ; les bordures sont marquées d'ornements représentés par de petites boules, et les plis n'ont plus le caractère fluide et vivant de la mode hellénistique classique, mais sont marqués plus profondément, voire figés en sillons arrondis de directions variées, l'ensemble plus plat et chargé évoquant davantage des décorations de tapisserie que les méandres d'un tissu lâche. Si l'on en croit les indications de fouilles, cependant, la statuette de ce type de l'atelier de métallurgie a été retrouvée en association avec une monnaie d'Orode Ier : il n'est donc pas impossible que le type soit contemporain du précédent.

En réalité, sans étude stratigraphique fort précise, fondée sur un échantillon abondant de matériel local, on reste un peu perplexe devant ces périodisations fondées sur des caractéristiques exclusivement typologiques, quand l'exemple d'assemblages mieux connus montre que les types et les styles les plus variés pouvaient fort bien coexister en fonction des pratiques des ateliers et des commandes locales, et les évolutions connaître de fortes divergences et des rythmes propres d'une région à l'autre⁷⁷¹. D'une façon plus générale, les

⁷⁶⁹ O. Bopearachchi a publié une statuette d'argent dorée de même type, coiffée d'un diadème et portant un miroir de la main gauche. Le type et le style, mais surtout la technique de dorure utilisée incitent à en faire une importation romaine relativement tardive, du IIe-IIIe siècles de notre ère (Bopearachchi 199/2000, avec divers parallèles du monde gréco-romain et à Taxila).

⁷⁷⁰ Pugatchenkova 1959, p. 131, fig. 9.

⁷⁷¹ Voir Martinez-Sève 2003.

figurines de terre-cuite de déesses de type apparenté, avec ou sans miroir, sont fort répandues en Asie centrale et identifiées à diverses divinités d'origine gréco-romaine ou avestique⁷⁷² ; comme G.A. Pugatchenkova l'a fait pour la collection de Merv, la variante au miroir est placée ordinairement dans les périodisations après les types de figurines féminines de même allure générale mais portant d'autres attributs. Le nombre extrêmement réduit de figurines de terre cuite féminines de ce type découvertes à Aï Khanoum, dont le matériel est à peu près strictement d'époque hellénistique, est un argument en faveur de l'hypothèse d'une diffusion de ces modèles postérieure à la domination grecque⁷⁷³ : ceux-ci pourraient donc témoigner d'une évolution culturelle propre au début de l'époque parthe. G.A. Pugatchenkova a proposé d'identifier la « déesse de Margiane » comme une représentation de la divinité avestique nommée Ashi, divinité de l'abondance et de la « joie rayonnante », dont chacune des variantes refléterait l'influence de l'iconographie d'une déesse occidentale : Aphrodite, Cybèle, voire Junon, Anahita ou Nana⁷⁷⁴. F. Grenet a jugé une telle interprétation plausible et séduisante pour le type dominant de la divinité avec ou sans miroir représentée par les statuettes de Bactriane, ou du moins certaines d'entre elles ; la déesse Ardokhsho, vénérée par les Kushans, témoignerait d'une évolution du même culte, ou d'un culte apparenté⁷⁷⁵. Une alternative, selon lui, consisterait à l'identifier à la déesse scythe Tabiti, dont l'introduction à Merv attesterait des liens étroits de l'oasis avec les zones steppiques du nord.

3. Au sud : Parthes ou Bactriens?

3.1. Propositions d'identification des couches parthes

En Drangiane, en Gédrosie, en Arachosie, les archéologues qui ont réalisé des missions d'exploration ont tenté de donner une interprétation historique aux périodisations typologiques du matériel recueilli, voire, dans le cas de travaux plus approfondis, aux séquences stratigraphiques dégagées. Mais l'interprétation reste très tributaire d'hypothèses

⁷⁷² Pour un échantillon global des statuettes d'Asie centrale, voir les planches XCVIII, CVI, CVIII-CIX, CXIII, CXXXVIII-CXLII, CLXIV proposées dans Koshelenko 1985.

⁷⁷³ Pour les statuettes découvertes dans le temple, voir Francfort 1984, p. 15-17, et p. 40-41 ; pour les autres, voir Guillaume/Rougeulle 1987.

⁷⁷⁴ Pugatchenkova 1959, p. 138-139.

⁷⁷⁵ Grenet 1982, p. 157-158, pl. XIV/2, Grenet 1987, Boyce/Grenet 1991, p. 185. F. Grenet publie dans le premier article le seul exemplaire complet connu de la « déesse de Margiane » : il provient de Balkh, mais provenait certainement de Margiane.

historiques admises, qui divergent d'une équipe à l'autre. Ainsi, au Baluchistan, la référence aux Parthes ne sert que de repère chronologique ; au Sistan, les équipes italiennes font suivre une période dite hellénistique par une première période parthe, puis une période dite partho-sassanide ; quant aux archéologues anglais qui ont travaillé à Kandahar, ils ne font aucune place aux Parthes : après une phase dite grecque, ils attribuent les interventions sur la ville - qu'ils datent entre la moitié du IIe siècle avant notre ère et le tournant de l'ère - à des groupes « Sakas », puis attribuent aux Indo-Parthes les évolutions culturelles de la phase suivante. Les archéologues sont toutefois unanimes à constater qu'après la période grecque, relativement bien caractérisée, ils éprouvent les plus grandes difficultés à périodiser les vestiges qu'ils mettent au jour.

Sistan et Beluchistan : la céramique peinte

L'ancienne Gédrosie reste la région la moins bien connue, malgré les travaux récents menés au Beluchistan, en particulier dans la région de Kalat, dans le massif de Las Bela, et sur la côte du Makran. Le manque de références historiques concernant la région rend très difficile d'établir des séquences culturelles à partir des trouvailles, dont la plupart proviennent de ramassages de surface et, quand c'est possible, rend difficile aussi de proposer une interprétation historique des périodisations réalisées. Les sites sont rangés par grands profils définis par les structures architecturales et, autant que possible, par le type de matériel associé, profils dont on suppose qu'ils correspondent à des horizons chronologiques différents. Or à côté de structures sur plate-forme que les datations au carbone 14 attribuent au cours du IIIe millénaire, une série de sites se caractérisent par la présence d'une céramique peinte tout à fait caractéristique, fort proche de modèles connus à l'époque préhistorique.

Dans les années cinquante, les diverses expéditions de prospection menées par B. de Cardi ont permis d'identifier une nouvelle forme de céramique recueillie dans le Khan de Kalat, au Baluchistan, fort différente de la céramique rouge du début de l'époque préhistorique bien attestée à Zhob, mais qui ressemblait au matériel rassemblé par A. Stein dans le Kharan et le Makran. B. de Cardi, qui l'a fait connaître, l'a baptisée *Londo*, du nom de l'un des sept *tepe* où elle avait été trouvée, dans la vallée de Baghwana, à Jhalawan, et l'a attribuée à des périodes préhistoriques, comme l'avait suggéré A. Stein⁷⁷⁶. Or cette date, grâce aux travaux récents, a été révisée : dans les dernières publications, la céramique en question est

⁷⁷⁶ Cardi 1951 ; Cardi 1983.

contemporaine de la domination parthe⁷⁷⁷.

Il s'agit d'une vaisselle dont la pâte est quelque peu sablonneuse et de couleur brun-rouge de diverses nuances. Les récipients sont peints en rouge, brun et noir, avec de riches décors géométriques, assortis de volutes et de spirales, parfois des motifs figurés en forme d'oiseaux ou de divers animaux, des chevaux souvent, ou seulement leur tête représentée de façon stylisée. Les formes habituelles sont des jarres à haut col étroit et épaules fines et allongées, des bols et des gobelets ramassés pour la plupart en surface. Les bols sont de trois types : le plus commun a un bord évasé et une forme en carène, avec une variante de forme plus globulaire ; on a trouvé aussi une forme de bol ouvert tout simple avec le bord en pointe sur les sites de Jhalawan ; enfin on a trouvé aussi des gobelets de taille variée, au profil plus ou moins globulaire, parfois en forme de cloche, posés sur un pied plus ou moins haut à base discoïdale qui rappelle les piédouches. Des tessons de ce type ont été retrouvés dans de vastes sites de plaine dont les structures architecturales sont en briques crues, ainsi que sur des sites qui comportent une architecture de pierre comme Nindowari ou Londo, mais jamais dans des cairns. A. Stein en a recueillis sur plus de trente sites, dont les plus septentrionaux sont à Kharan et Sarawan⁷⁷⁸ ; ils sont particulièrement abondants à Jhalawan, dont on peut supposer que c'était un centre de production important de cette vaisselle, même si aucun four de potier n'y a encore été découvert. Les exemplaires sont rares en revanche dans la vallée de Kanrach où la céramique est plus grossière et n'est pas peinte⁷⁷⁹ et, d'une façon générale, ils sont absents des sites à plates-formes.

Les fouilles archéologiques menées par l'équipe germano pakistanaise de U. Franke-Vogt dans la région de Jhalawan et de Las Bela ont permis d'identifier avec plus de précision les contextes dans lesquels cette céramique était représentée. Les datations au carbone 14 réalisées jusqu'à présent pointent vers les deux premiers siècles avant notre ère, voire les deux premiers siècles de notre ère, et la datation la plus haute obtenue jusqu'à présent indique 360-170 avant notre ère (après calibrage). Ces échantillons, toutefois, ne permettent pas de déterminer la date de l'apparition de cette céramique. Elle présente en outre un ensemble de formes et de motifs peints très varié, elle est attestée sur des sites de structures fort différentes et il arrive aussi qu'elle soit associée à un autre type de matériel. Ces caractéristiques peuvent certes traduire des phénomènes de mode locaux contemporains, mais éventuellement aussi témoigner d'évolutions internes à ce type de céramique au cours de

⁷⁷⁷ Cardi 2008.

⁷⁷⁸ Stein 1931.

⁷⁷⁹ Franke-Vogt/ul-Haq/Khattack 2000.

longues périodes.

Curieusement, cette céramique est restée en deçà de la chaîne du Khirtar et ne s'est pas diffusée dans le Sind⁷⁸⁰. Elle est attestée en revanche sur des sites de la côte du Makran, dont certains cairns, associée à d'autres formes de céramique propres à la région : on la trouve en particulier en abondance au niveau VI de Zangian, dans un contexte daté par les fouilleurs d'une époque dite « hellénistico-parthe »⁷⁸¹.

La recherche est ici, on le voit, à un stade tout à fait préliminaire : la référence aux Parthes est pure convention chronologique en attendant la découverte d'un matériel associé qui permette de définir un profil culturel plus précis et, surtout, qui assure la datation proposée, voire même, on peut l'espérer, un lien avec la dynastie arsacide.

Le Sistan est mieux documenté. L'exploration, aujourd'hui bien avancée, de Dahan-i Gulaiman et de Shahr-i Sukhte a permis de rassembler un matériel dont la datation à l'époque achéménide est assurée et qui fournit une pierre de touche à la datation des assemblages constitués ailleurs. Les époques immédiatement postérieures – séleucide, « saka-parthe » et « proto-sassanide », pour reprendre la formule des fouilleurs - restent toutefois plus difficiles à identifier et à caractériser, si ce n'est par comparaison négative avec le matériel des sites achéménides. C'est ainsi que les travaux de l'équipe italienne de l'IsMEO, qui a travaillé dans le Sistan Afghan entre 1960 et 1968 sous la conduite de U. Scerrato⁷⁸², ont permis de repérer plusieurs sites d'époque post-achéménide. Or c'est aussi la présence d'un type particulier de céramique peinte – différente, toutefois, de celle du Beluchistan - qui semble caractériser les niveaux archéologiques que l'on a proposés de dater de l'époque parthe. On a repérés ces niveaux sur trois sites : deux petits établissements fortifiés de la région de Zabul, et le vaste palais temple du Kuh-i Khwadjah.

Tandis que G. Gullini se lançait dans une série de sondages au Kuh-i Khwadjah, dont nous reparlerons plus loin, U. Scerrato s'est chargé de l'exploration des deux sites fortifiés repérés lors des visites de prospection. Le premier, de grande ampleur, qui semblait fortifié, est situé à 33 km au sud de Zabul et appelé Qal'e-ye Sam. Le site, repéré par G.P. Tate, n'avait été visité ni par E. Herzfeld ni par A. Stein. Le matériel de surface recueilli pendant la prospection ne contenait aucune céramique vitrifiée de type islamique, mais présentait en revanche de nombreux tessons peints qui rappellent la poterie de haute époque. G. Gullini, qui en a fait un

⁷⁸⁰ Voir Franke-Vogt 2001.

⁷⁸¹ Besenval/Sanlaville 1990 ; Besenval 1992. Elle n'est pas attestée en revanche dans les niveaux fouillés de Miri Qalat et de Turbat.

⁷⁸² Scerrato 1970.

premier relevé sommaire, a suggéré de dater l'établissement au début de l'époque parthe⁷⁸³. Deux sondages stratigraphiques ont été percés ensuite, et U. Scerrato a procédé à un relevé graphique plus détaillé. Le site s'est avéré être une citadelle fortifiée établie sur une modeste élévation du terrain, de forme quadrangulaire avec un angle biseauté correspondant au parcours d'un canal antique encore en usage. Les autres côtés étaient protégés par un important fossé. Les murs étaient renforcés par des tours semi-circulaires, disposées à 30-35 m l'une de l'autre. Deux phases majeures ont été repérées dans la construction. Durant la première, deux courtines ont été érigées l'une contre l'autre en *pakhsa*, avec des tours semi-circulaires reliées à la muraille par un morceau de paroi droite. Dans la seconde phase, la partie extérieure de la muraille a été renforcée d'une épaisse couche de *pakhsa* sur la partie inférieure et de briques crues dans la partie supérieure, si bien que seule la partie semi-circulaire des tours est restée visible. On accédait à l'intérieur de la citadelle par une porte établie sur le côté oriental, protégée par deux tours, et une route traversait l'établissement d'Est en Ouest. L'inspection des structures intérieures a révélé deux phases majeures de construction, correspondant à des bâtiments d'orientation différente. Les fouilles réalisées ensuite ont permis de repérer une phase plus ancienne encore, mais qui n'a pu être caractérisée. Les fouilleurs ont proposé d'attribuer à la fin de l'époque parthe et à l'époque sassanide les bâtiments les plus récents, avec des murs de 1, 10 m orientés Nord-Sud, et au début de l'époque parthe les constructions intermédiaires, aux murs moins épais, de 35 à 40 cm, orientés plutôt nord-nord-est / Sud-sud-est. Or U. Scerrato rapporte que les restes de céramique que l'on peut associer avec certitude à la seconde phase de construction se répartissent en deux groupes, le premier composé de tessons qui ont des parallèles exacts dans du matériel d'époque hellénistique en Asie centrale et à Aï Khanoum, et le second constitué d'une céramique peinte tout à fait particulière et propre à la région. Les archéologues italiens ont proposé de baptiser cette céramique *Dipinta Storica Sistani* pour la distinguer de la céramique peinte pré- et protohistorique avec laquelle, comme celle du Beluchistan, elle a d'indéniables points communs. Cette céramique présente une décoration exécutée en rouge vin, brun foncé ou plus clair, parfois ocre, rarement bichrome, qui marie des motifs géométriques à des dessins floraux, en feuilles d'acanthe par exemple. Les tessons rassemblés sont trop fragmentaires pour restituer des formes caractéristiques de vaisselle. Associés à ces tessons, particulièrement nombreux, dans les mêmes couches de la deuxième période de Qal'e-ye Sam, on a découvert aussi des tessons ornés de rainures portant des lettres grecques

⁷⁸³ Voir Gullini 1964, fig. 231-235.

incisées sur la paroi extérieure⁷⁸⁴. Parmi eux, un *ostrakon* inscrit en écriture grecque cursive présente certainement une liste d'objets difficilement lisible, mais dont chacune des mentions semble accompagnée d'une lettre marquant un nombre. G. Pugliese Caratelli, qui a examiné l'inscription ne la croit pas antérieure au III^e siècle avant notre ère⁷⁸⁵ ; F. Canali de Rossi propose avec précaution de la dater du II^e siècle avant notre ère, mais, il le précise lui-même, en se fondant davantage sur des raisons historiques que sur des considérations paléographiques⁷⁸⁶.

On retrouve cette même céramique dans le matériel d'un autre établissement fortifié de la région, Qal'ye Tepe, établi dans la zone de dunes à 20 km environ au Nord-Est de Zabul, à quelques kilomètres au nord de l'ancienne Zahedan, la Zaranj de l'époque islamique. Qal'ye Tepe, selon la description des fouilleurs, forme une petite colline aux contours en ellipse, de direction Est-Ouest. Le site a été visité par A. Stein qui y avait recueilli de la céramique islamique en abondance et des tessons côtelés proches de ceux qu'il avait trouvés au Kuh-i Khwadjeh. U. Scerrato y a fait ouvrir plusieurs sondages en 1961 et 1962. Ceux-ci ont permis de mettre en évidence trois grandes phases de construction. Le site est ceinturé de deux lignes de murs, distantes de 9 m environ, dont la plus récente, à l'extérieur, est d'époque islamique ; les fouilleurs estiment que la seconde devait être en usage à l'époque sassanide, voire déjà à l'époque parthe. Quoique fortement érodée par le vent, la muraille est conservée sur toute sa longueur, sauf dans la partie méridionale. Elle constitue un puissant bastion en terre crue, réalisé en strates de terre successives non homogènes, et renforcé par endroit par des blocs de *pakhsa*. On voit la trace d'un remplissage de briques crues. Dans la partie la mieux conservée, on constate que la structure extérieure formait un ensemble de pièces voûtées qui s'ouvraient vers l'intérieur de l'enceinte, pièces que les fouilleurs ont jugées d'époque relativement tardive, mais sans doute plus récente que le mur extérieur. Un des sondages a révélé que ce bastion, rempli de briques crues, avait englobé une enceinte plus ancienne encore, construite en blocs d'argile. Les fouilleurs pensent qu'elle correspond à la première structure établie sur le site, peut-être au tout début de l'époque parthe ; ils restent toutefois réservés, car ni le sol vierge, ni les niveaux associés à ce mur n'ont été atteints. C'est parmi le matériel de la seconde phase, correspondant au fonctionnement du bastion de terre, qu'ont été retrouvés en abondance des tessons de cette fameuse céramique peinte ; elle disparaît en revanche aux niveaux plus tardifs du même site.

⁷⁸⁴ Pugliese Carratelli 1966, p. 34-35, n°2-5, fig. 7-10, et Canali de Rossi 2004, p. 183-184, n°286-289 ; le dernier tesson listé provient d'un récipient en nacre.

⁷⁸⁵ Pugliese Carratelli 1966, p. 34, n°1, fig. 6.

⁷⁸⁶ Canali de Rossi 2004, n° 285 p. 183.

Les archéologues italiens pensent que l'usage de cette céramique ne peut remonter au-delà des IIIe-IIe siècles avant notre ère. Elle est par ailleurs absente des sites proprement achéménides, comme Dahan-i Gulaiman. Ce qui est intéressant pour nous, c'est la datation proposée par l'équipe de U. Scerrato pour la période II de Qal'e-ye Sam : les fouilleurs attribuent au début de l'époque parthe une culture caractérisée par l'abondance d'un matériel de type grec - en particulier une épigraphie que, prise isolément, rien n'empêche de dater du IIIe siècle avant notre ère - associé à un type de céramique inconnu dans l'empire gréco-bactrien ou sur les sites occidentaux d'époque séleucide ou parthe. Par ailleurs, sur les différents sites fouillés, ils datent du milieu ou de la fin de l'époque parthe une phase de reconstruction qui ouvre sur une période qui se poursuit sans rupture durant l'époque sassanide.

Comme la *Londo ware* du Beluchistan, la *Ceramica Dipinta Sistanica* a une circulation exclusivement régionale. On en a retrouvé des fragments dans le matériel d'un des niveaux du Kuh-i Khwadjah tels qu'ils ont été définis par G. Gullini. La périodisation du site, cependant, est beaucoup moins consensuelle, et la datation des différents niveaux est encore âprement discutée.

Kandahar

W. Ball, dans la publication définitive des résultats des deux saisons de fouilles dirigées par McNicoll en 1974 et 1975, est très ferme : la périodisation proposée par les archéologues anglais est une tentative à caractère très conjectural qui doit être envisagée comme outil heuristique. Elle est fondée d'une part sur la séquence stratigraphique d'une section du mur Est réalisée par D. Whitehouse en 1974⁷⁸⁷, d'autre part sur une chronologie de l'histoire de la région proposée par W. Ball en 1982. « *In formulating this chronology, it must be emphasised that no statements on the cultures of, or dates for, the Kandahar region are intended as such : the historical names and dates are meant solely as a convenient framework with which to describe the different periods at Kandahar. Or, as McNicoll put it, « The more cautious reader may imagine these names in inverted commas, if he will »* »⁷⁸⁸. Ces précautions oratoires n'ont pas empêché S.W. Helms de fulminer contre les interprétations historiques

⁷⁸⁷ Les résultats ont été publiés d'abord dans Whitehouse 1978, puis repris sous une forme plus développée dans McNicoll/Ball 1982, p. 19-66.

⁷⁸⁸ McNicoll/Ball 1996, p. xvii.

prématurées proposées par ses prédécesseurs. Pour sa part, s'il jugeait assurée l'existence d'une occupation hellénistique de la ville, après l'époque achéménide, il se montrait fort réservé sur les phases postérieures de la ville ; pour lui, les trois périodes historiques majeures définies par les trouvailles pour l'époque préislamique pouvaient être considérées comme « achéménide », « hellénistique », et indéterminée pour la troisième (« what ever followed after that »)⁷⁸⁹.

La section réalisée dans la partie orientale de l'enceinte par D. Whitehouse lui avait permis d'identifier quatre phases de construction du rempart, suivies d'une reconstruction d'époque islamique tardive. La première structure (I) était une solide muraille de briques crues, remplacée ensuite, sans transition visible, par un puissant mur en *pakhsa* (II), dont les vestiges de la muraille précédente, tassés et arasés, constituaient les fondements. Ce nouveau mur formait une casemate, dont plusieurs pièces rectangulaires ont été dégagées ; elles étaient séparées par des murs et reliées par d'étroits passages. Après une longue période d'utilisation, restituée d'après la quantité de débris culturels accumulés sur le sol de l'une des pièces⁷⁹⁰, la structure a été démolie, comblée et arasée, et un nouvel appareil défensif a été construit directement par-dessus (III). Ce nouveau rempart suivait le même plan que le précédent, mais il était cette fois construit en briques crues quadrangulaires de grande taille (70.40.10 cm). Cette casemate de briques a été démolie à son tour et arasée à une hauteur de 2 m environ, l'intérieur comblé de gravier, et un mur compact de briques crues a été construit au dessus (V), épais de plus de 10 mètres ; les briques, cette fois, étaient de forme carrée, de 43 à 45 cm de côté et de 10 à 13 cm d'épaisseur.

C'est le matériel céramique et la comparaison avec celui de Mundigak, bien daté, qui a fourni une datation certaine pour les deux premières phases de construction, la première remontant à l'âge du fer, la seconde à l'époque achéménide, bien attestée par ailleurs partout sur le site. En revanche, en l'absence de matériel associé, la datation de la troisième phase de construction du rempart à la période hellénistique était entièrement conjecturale. Mais un niveau III correspondant, établi au dessus des structures en *pakhsa* d'époque achéménide, a été dégagé sur les autres chantiers : dans l'aire sud-est, on a retrouvé un petit canal, et un sol construit conservé par fragments⁷⁹¹ ; dans le chantier établi dans la dépression centrale, un bâtiment de niveau III a été mis au jour, associée à de nombreuses fosses ; quant au site E, établi sur une

⁷⁸⁹ Helms 1982, p. 11.

⁷⁹⁰ McNicoll/Ball 1996, p. 20.

⁷⁹¹ McNicoll/Ball 1996, fig. 64-65.

partie de la fortification en casemate, il a révélé au niveau III les vestiges d'une occupation domestique qui se traduisait par la présence d'une série de petites habitations en briques crues, dans lesquelles on a dégagé des fours, des puits. Plus que ces structures, particulièrement modestes et peu caractéristiques, c'est le matériel qui assure une datation hellénistique à ce niveau, principalement la céramique, fort proche des modèles répertoriés à Aï Khanoum : y étaient représentés en particulier les fameux « plats à poisson », typiquement grecs, et ces bols cylindroconiques à rebords incurvés qui appartiennent à la culture matérielle commune des pays hellénisés entre le IV^e et le I^{er} siècles avant notre ère, et d'une façon générale cette céramique à vernis noir si caractéristique. Un ensemble de quelque 9 monnaies grecques, ou de type grec, a par ailleurs été retrouvé dans le bâtiment du chantier de la dépression centrale, dont une monnaie d'Euthydème trouvée à 10 cm au dessous de l'un des sols, entre les murs 4 et 5, tandis qu'un *negama* était pris dans le mur 5 ; une monnaie d'Eucratide a été découverte dans les couches de destruction du même mur, et une monnaie d'Antiochos III à la surface du site. On a dégagé aussi, engagée dans le mur dans le mur 4, une petite figurine modelée de type grec, privée de sa tête⁷⁹².

Après les massives constructions attestées aux époques précédentes, et en dehors de la reconstruction des remparts qu'ils attribuaient aux Grecs, les archéologues de l'équipe de A. McNicoll ont estimé que l'occupation grecque avait dû être de peu d'importance, voire, comme l'avait supposé A. McNicoll dès les publications préliminaires, se réduire à une prise de pouvoir formelle sur les rouages administratifs de la ville, sans reconstruction massive d'un habitat de type grec⁷⁹³. A. McNicoll s'attendait alors, il est vrai, à trouver au moins un quartier à l'architecture plus typiquement grecque, mais son espoir fut déçu⁷⁹⁴. Ce niveau III, appelé « hellénistique », et attribué de façon indifférenciée aux Séleucides, aux Mauryas et aux Gréco-Bactriens, est daté dans la publication finale entre 300 et 150 avant notre ère environ ; A. McNicoll proposait quant à lui en 1978 de le faire durer un demi-siècle de plus, jusqu'à 100 environ avant notre ère.

Les trois saisons effectuées par S.W. Helms après ces travaux, sans révéler de structures remarquables, ont toutefois montré que la ville ancienne s'étendait sur un espace beaucoup plus vaste vers l'est que celui qui avait été considéré jusque là suivant les conjectures sur la topographie de la ville formulées par G. Fussman en 1966⁷⁹⁵. Les nouveaux sondages ont

⁷⁹² McNicoll/Ball 1996, fig. 219.2.

⁷⁹³ McNicoll 1978, p. 46, repris à son compte par W. Ball dans les conclusions finales de la publication définitive (McNicoll/Ball 1996, p.*).

⁷⁹⁴ McNicoll 1978, p. 46.

⁷⁹⁵ Fussman 1966. G. Fussman pensait alors que la ville grecque, entourée d'un rempart, n'occupait que la partie

apporté des informations plus précises sur les deux phases pré-grecques, et enrichi la collection de matériel associée à la phase III. Dans la tranchée établie au nord-est de la ville, la phase hellénistique était représentée par une architecture domestique et d'autres structures plus difficiles à identifier mais associées à un matériel - en particulier céramique - qui, là encore, ne laissait pas de doute quant au caractère grec de l'occupation par la présence de céramique à vernis noir de type occidental et les parallèles avec celle d'Aï Khanoum. Des monnaies de bronze ont été retrouvées au nom d'Alexandre, ainsi qu'un petit trésor de tétradrachmes, dont une pièce d'Hippostrate. Les murs sont bien construits, réguliers, et rénovés suivant le même plan, ce qui témoigne selon S.W. Helms, d'une occupation de longue durée sans heurt. C'est dans l'une de ces structures que l'on a retrouvé des vestiges de peintures murales, et surtout l'inscription grecque d'Aristonax, que P. M. Fraser a proposé de dater d'environ 275 avant notre ère⁷⁹⁶ : outre la précieuse indication de culture et de date qu'elle livrait, cette épigramme votive nous apprend que la ville comportait un *temenos*, à la grecque. S.W. Helms signale aussi que l'un des fragments de peinture murale contemporaine de l'inscription présente un morceau de rempart, avec des tours et des merlons rectilinéaires. A en juger par la qualité de cette inscription, ainsi que par la présence certaine de témoins d'une culture matérielle grecque, l'absence de vestiges architecturaux significatifs n'est peut-être due qu'à un hasard des sondages, ou à des destructions postérieures. P.M. Fraser jugeait ainsi, contrairement à ses collègues, que la ville grecque avait dû être de grande importance. Comme l'a écrit récemment P. Bernard : « Le dossier archéologique du site ne doit donc pas être considéré comme clos et, s'il est repris un jour, on peut espérer qu'il apportera la solution, espérée en vain par les archéologues anglais, du problème de l'habitat grec »⁷⁹⁷. Quoiqu'il en soit, S.W. Helms reprend à son compte la proposition de A. McNicoll en 1978 de faire durer cette phase III de la ville jusqu'à la fin du IIe siècle au moins.

Entre cette phase III et la phase V, aisément identifiable sur le terrain à ses reconstructions de type monumental en briques et à son matériel caractéristique, le profil de la phase intermédiaire, correspondant à la fin de cette ville hellénistique, est difficile à reconstituer. Les fouilleurs de l'équipe de A. McNicoll ont défini comme période IV la phase de destruction des bâtiments de la phase précédente, jugée progressive et fort longue⁷⁹⁸. Selon leurs estimations, la partie sud-orientale de la ville est à cette époque abandonnée pour un temps, et l'espace urbain se réduit. S.W. Helms signale lui aussi que dans la zone de la

occidentale du site, et qu'elle s'était étendue dans une seconde enceinte, vers l'est, durant la période kushane.

⁷⁹⁶ Fraser 1979.

⁷⁹⁷ Bernard 2004, p. 279.

⁷⁹⁸ Voir les conclusions de W. Ball dans McNicoll/Ball 1996.

tranchée nord-est, la période de fonctionnement des bâtiments de période III est suivie par une phase de destruction, durant laquelle de nombreuses fosses auraient été percées. Cette phase de destruction a été associée par l'équipe de A. McNicoll à des traces d'occupation très localisées dans la partie centrale du site, occupation qui se traduit par l'élévation de petites structures en *pakhsa* au dessus de bâtiments d'occupation domestique de période III.

On trouve à ces niveaux un matériel céramique tout à fait particulier qui se distingue nettement des assemblages de période III et de ceux de période V, en particulier par l'absence de la céramique glaçurée à motifs rouge, baptisée *Red Pattern Burnished Ware*, qui était associée aux formes de type grec à la période III⁷⁹⁹ et qui constituera l'essentiel du matériel céramique à la phase postérieure. Aucune intervention sur les fortifications correspondant à ces niveaux n'a été repérée, en dehors d'un ajustement du niveau intérieur, repéré par S.W. Helms, pour faire coïncider l'angle du mur avec l'élévation du niveau de la ville⁸⁰⁰. A. McNicoll, sur la base de parallèles établis par J.-C. Gardin entre certains tessons associés à ces niveaux et la céramique de Bactriane datée de l'époque des invasions nomades, a proposé en 1978 de mettre cette récession sur le compte d'un coup de main des groupes Sakas mentionnés par Isidore de Charax à l'ouest de Kandahar, qui se seraient alors émancipés des Parthes ; il suggère par conséquent de situer cet épisode vers 100 avant notre ère. Il évoque par ailleurs la possibilité de restituer une domination parthe au Ier siècle avant notre ère, après cette intervention saka, suivant en cela W.W. Tarn qui pensait que la conquête parthe des régions iraniennes du sud de l'Hindukush avait eu lieu sous Mithridate II. Mais il devait convenir que les indices en ce sens étaient inexistant, hormis quelques fragments de céramique dont on pouvait éventuellement chercher l'origine à l'ouest de Kandahar. Le matériel correspondant pouvait aussi avoir été confondu avec celui de la phase postérieure, que A. McNicoll attribuait encore aux Kushans⁸⁰¹. Pour aller au bout de cette hypothèse, il lui fallait remonter la date proposée pour la période V, ce qu'il ne fait pas, non plus que W. Ball dans la publication finale ; celui-ci, du reste, abandonne aussi l'hypothèse d'une occupation parthe.

Quant à S.W. Helms, il se montre plus réservé sur la pertinence d'établir un hiatus si net entre la période IV et la période V comme le faisaient ses collègues ; il n'évoque pas non plus

⁷⁹⁹ McNicoll 1978, p. 44-45 et fig. 7-8 pour le matériel collecté en 1975. McNicoll/Ball 1996, p. 170-171, fig. 138 pour le chantier F; et p. 78-80 pour le chantier D, dans l'aire sud-orientale de la ville, dont la céramique est classée de façon typologique mais avec des indications chiffrées de provenance. L'assemblage collecté au niveau III dans la tranchée du mur oriental est peu indicatif (voir D. Whitehouse dans McNicoll/Ball 1996, p. 24, et fig. 52 p. 56-57).

⁸⁰⁰ Helms 1982, p.14.

⁸⁰¹ McNicoll 1978, p. 46-49.

les Parthes, mais propose, avec force précautions il est vrai, de mettre en lien la phase de déclin de la ville, voire déjà la reconstruction en briques des remparts, non plus avec un coup de force « saka », mais avec les aléas politiques liés aux menées des Indo-Scythes au cours du Ier siècle avant notre ère, puis à la prise en main des Indo-Parthes. La présence des Parthes, que pourtant l'itinéraire d'Isidore de Charax impose de tenter de restituer, est, on le voit, peu évidente.

Le dossier archéologique de ce site n'est pas clos, on l'a dit, et on ne peut que saluer ces travaux pionniers et les hypothèses de travail qui ont été formulées, en espérant que l'on puisse un jour y reprendre des fouilles. Reste que, dans l'état actuel de la documentation, deux éléments sont particulièrement surprenants. Il est difficile tout d'abord d'imaginer un abandon de la ville de Kandahar durant un siècle et demi à partir de 150 environ, date où les sources écrites permettent de supposer une prise en mains par les Parthes, et période au cours de laquelle Isidore de Charax décrit la ville comme une vaste communauté urbaine, une *métropolis*, de type grec. D'autant que A. McNicoll, le premier à avoir formulé l'hypothèse d'une intervention saka à l'origine de cette récession, l'envisageait plutôt comme un épisode ponctuel, provoquant une interruption momentanée dans le développement de la ville. Quant à S.W. Helms, qui propose d'abaisser la date de cette phase de destruction de la ville plus en avant au cours du Ier siècle avant notre ère, il ne dit rien du sort de la ville entre la domination gréco-bactrienne et les menées indo-scythes qu'il envisage.

C'est ici qu'intervient le second élément surprenant de ces interprétations : on a fait peu de cas, semble-t-il, de la présence de céramique glaçurée à motifs rouges dans les assemblages de période III, en quantité encore peu nombreuse, mais déjà significative. Cette céramique à fine pâte rouge, avec un engobe orange, rouge ou brun-rouge, décorée de spirales, de feuilles et de divers ornements, y compris à l'intérieur des bols parfois, est particulièrement fréquente en Afghanistan, au Pakistan, et on la retrouve jusque dans le Khorassan central. Les tessons les plus anciens ont été découverts dans des niveaux jugés pré-kushans de Balkh ; à Shaikhan Dheri, près de Charsadda, au Pakistan, elle est associée à des monnaies gréco-bactriennes, et datée entre 150 et 50 avant notre ère ; à Charsadda, on en a retrouvé dans le puit E ; elle est attestée aussi dans les derniers niveaux d'Aï Khanoum. La vaisselle de Kandahar, qui se distingue par de petites incrustations blanches suggérant une production locale, et présente de nombreuses imitations de formes grecques – bols à poisson, ou bols en tulipe - dériverait donc de la poterie hellénistique utilisée au Pakistan et à l'est de l'Afghanistan vers le IIe siècle avant notre ère : bols à poissons et à palmettes estampillées à Aï Khanoum, bols en tulipe à

Charsadda et Taxila Bihr, et bols à rebords à bride à Shankhab Dheri.

Or cette céramique est complètement absente du chantier E où des structures domestiques de niveau III ont pourtant été dégagées. Les vestiges en *pakhsa* attribués au niveau IV et leur matériel associé se surimposent donc à une occupation grecque qui semble n'avoir pas connu l'évolution, attestée ailleurs, qui a conduit à l'apparition de cette forme nouvelle de céramique. Ce constat, s'il est significatif, est particulièrement intéressant pour nous, car il permet de restituer une phase de la culture matérielle de la ville, sans doute de date haute, où la céramique était de type grec sans les formes nouvelles, plus tardives. Cette phase, que l'on pourrait appeler IIIa, serait donc suivie, sans transition visible, par un stade IIIb où apparaît, à côté du matériel grec, une céramique de tradition locale, encore peu nombreuse. C'est un assemblage de ce genre, rappelons-le, que les archéologues italiens de l'équipe de U. Scerrato ont daté du début de l'époque parthe sur les sites du Sistan. La grande différence avec les sites du Sistan toutefois, c'est que cette céramique nouvelle s'inscrit dans une évolution du matériel céramique d'origine grecque, commune aux régions occupées par les derniers souverains gréco-bactriens et les royaumes indo-grecs au nord-ouest de l'Inde. Son apparition marque donc peut-être l'évolution culturelle contemporaine de la domination gréco-bactrienne plutôt que celle qui eut lieu à la suite de la conquête parthe.

Mais sa présence continue jusqu'à la période V, en dehors de certaines zones localisées sur le site, montre que la conquête parthe n'a pas brisé le lien avec le nord-ouest de l'Inde de culture grecque. Ce serait alors aussi un indice fort précieux, de la continuité culturelle entre l'époque séleucide, gréco-bactrienne, et le début de l'époque parthe en Arachosie, continuité qui, on l'a vu, est attestée en Margiane, et dans une moindre mesure en Drangiane. On peut donc proposer de prolonger la période III au-delà de cette date indicative de 150, en marquant une charnière à l'apparition de ces développements nouveaux du matériel céramique, et en la faisant suivre, sans transition matérielle bien visible, d'une période que l'on pourrait nommer « gréco-parthe ». Ce serait donc au matériel de la phase III qu'il faudrait associer la domination parthe à Kandahar, attestée par un matériel de type « gréco-parthe », et non à celui de la phase V comme le pensait A. McNicoll.

Au dossier de cette « période gréco-parthe », on peut verser les éléments, jusque là restés inédits, publiés récemment par P. Bernard à propos d'une découverte fortuite réalisée en 1934 à l'est du site de l'ancienne ville. Il s'agit de sépultures hors les murs témoignant de pratiques funéraires grecques, dont il a pu voir et photographier une partie du matériel au musée de

Kandahar en 1971⁸⁰². On a en effet retrouvé une cuve en bronze, formée de deux baignoires assemblées, destinée à servir de sarcophage, deux amphores, dont l'une est en argent, sans anse, fermée par une coupe arrondie du même métal, sans pied, à fond orné, et l'autre en céramique, à deux anses, légèrement plus petite et couverte d'une glaçure bleuâtre décolorée, enfin deux cuves cylindriques en pierre à couvercle dont une seule a été conservée, très probablement destinées à abriter les amphores lors de l'inhumation. Ces amphores contenaient des débris d'ossements calcinés, et elles ont été retrouvées avec une couronne de feuilles d'or, de laurier ou d'olivier, enfilée autour du col. Le rite funéraire trahi par ces objets est bien attesté dans le monde grec. Les parallèles que l'on peut trouver pour la céramique à glaçure bleue indiquent une provenance de la basse Mésopotamie, où une céramique de ce type, courante depuis l'époque néo-assyrienne, est encore attestée à l'époque séleucide, mais aussi au début de l'époque parthe⁸⁰³. De même, rappelle P. Bernard, la présence de couronnes d'or dans les sépultures est une coutume funéraire abondamment attestée dans des sépultures d'époque aussi bien séleucide que parthe dans le monde grec et iranien hellénisé, jusqu'à Nisa et Aï Khanoum : elles y sont souvent déposées dans les tombes, lorsque le défunt est inhumé, ou dans les récipients recueillant les cendres lorsqu'il est incinéré ; les exemples où la couronne est disposée sur le col de l'amphore cinéraire sont toutefois nombreux, en particulier à Alexandrie, en Egypte⁸⁰⁴.

Quant à l'hypothèse du « coup de main saka », qui fournirait une explication à la réoccupation partielle de la partie centrale du site, nous en reparlerons plus loin. Il suffit ici de relever que si l'on admet l'attribution du matériel associé à une population saka provenant de Bactriane, comme y invitent les parallèles élaborés par les fouilleurs, les données des chantiers E et F suggèrent d'une part que ce groupe est arrivé dans la ville à une date haute, avant ou en même temps que les Parthes, voire même en même temps que les Gréco-Bactriens, d'autre part qu'il a occupé un quartier bien localisé de la ville, au centre du site, d'abord limité à la zone du chantier E, puis étendu à la dépression centrale un peu plus au nord.

⁸⁰² Bernard/Pinault/Rougemont 2004, p. 324-328 et fig. 21 à 25. La découverte est signalée sommairement dans Ball 1982, site n° 726, d'après un rapport de U. Scerrato (Scerrato 1958), où elle est dite « hellénistique », mais datée indicativement entre les IV^e et I^{er} siècles avant notre ère.

⁸⁰³ On a en particulier retrouvé un exemplaire d'amphore identique sur le site de Larsa, dans les couches dites séleuco-parthes (Bachelot / Lecomte 1984, p. 13-26). P. Bernard cite d'autres parallèles p. 328 note 234. Il transmet en outre les réserves de B. Lyonnet sur la poursuite de cette tradition céramique à l'époque parthe, contrairement à la tendance interprétative actuelle.

⁸⁰⁴ Voir la bibliographie fournie par P. Bernard, *ibidem* p. 328 notes 235 et 236.

3.2. Les niveaux anciens du Kuh-i Kwadjah

Érigé sur une petite île en basalte fortement ravinée au milieu du lac de déversement du Hilmend, le complexe du Kuh-i Khwadjah a exercé une immense fascination sur tous les voyageurs et archéologues qui ont pu le visiter. La majesté du site, le caractère exceptionnel des structures qui surplombent le relief - elles se découpent, de loin, dans un paysage aujourd'hui desséché, mais les anciens les apercevaient sur les contreforts ravinés de l'île au-delà des eaux du lac, et devaient y parvenir en pirogue, une fois dépassée l'épaisseur de roseaux qui cachait les rives - la richesse, enfin, et la variété des décors anciens, dont les explorations successives des ruines ont permis d'avoir une idée : tout faisait rêver. Mais l'hétérogénéité stylistique des structures apparentes et de leur décor, qu'explique en partie la très longue vie du complexe, la méconnaissance du site, qui n'a jamais fait l'objet de fouilles stratigraphiques approfondies et, peut-être surtout, les élaborations religieuses et légendaires dont ils ont été l'objet dans la tradition iranienne comme la tradition académique rendent particulièrement malaisée l'interprétation de ces vestiges.

L'ensemble se compose de trois ensembles monumentaux qui s'échelonnent sur le flanc méridional de l'île, protégés par une enceinte fortifiée. On accède au site par le sud, à travers une porte large d'une dizaine de mètres, et on chemine en zigzags à travers une esplanade jusqu'à la seconde enceinte, qui ouvre sur une première terrasse. De là, on accède à la cour principale, située plus haut vers le nord, par une porte monumentale, aménagée à l'extrémité nord-ouest de la terrasse ; un petit passage voûté, à gauche de la porte, permet de sortir de la terrasse par l'ouest (Fig. 6 et Fig. 7).

La porte monumentale comporte un vestibule et une salle oblongue coiffée au centre par une coupole haute d'environ 8 m. La cour à laquelle on accède alors, de 20 m. sur 30, est bordée de galeries, et deux iwans s'élèvent de chaque côté, à l'est et à l'ouest, donnant accès à deux pièces allongées perpendiculaires à leur axe. La façade septentrionale, face à la porte, est composée de larges baies surmontées d'une galerie voûtée. On perçoit nettement les traces d'une phase antérieure de la construction, où le mur formait une paroi aveugle de briques crues haute de 4 mètres, surmontée d'un étage de pièces voûtées, situé en retrait : la façade, stucquée, parée de volutes, était alors décorée de colonnes doriques semi-engagées, dont les chapiteaux et la base étaient en briques cuites.

Un escalier donne accès au deuxième ensemble, qui surplombe le premier. Une vaste baie, située dans l'axe de l'escalier, permet d'entrer, vers l'ouest, dans une étroite galerie couverte,

longue de 40 mètres et large de 1, 5 à 2 m, au plafond voûté à caissons, à laquelle son décor pictural a valu le nom de « Galerie peinte ». A l'Est de cette galerie, s'ouvrent deux pièces dont l'une était coiffée d'une coupole. On accède à une dernière terrasse, située plus haut encore, au dessus de la galerie, par un escalier de 17 marches en pierres, matériau absolument exceptionnel sur le site.

Le troisième ensemble, au-delà de cette terrasse, a la forme habituelle des temples du feu iraniens, avec une pièce rectangulaire à l'arrière. La pièce principale est une salle carrée de 3 m de côté, couverte d'une coupole montée sur 4 piliers, entourée d'un couloir ; elle est pavée de briques cuites, matériau rare sur le site. Au nord-est du complexe s'étend un espace couvert de petites structures fortement endommagées, au delà desquelles une porte permet de sortir de l'enceinte par le nord.

Les vestiges d'un riche décor, peintures murales ou décorations de stuc, ont été signalés à divers endroits du site : dans le vestibule principal, dont les pièces étaient peintes, sur la façade septentrionale de la cour principale ornée de reliefs en stuc, sur les deux parois de l'escalier, qu'ornaient peintures et bas reliefs en stuc, sur les jambages de la baie donnant accès à la galerie. Cette Galerie dite peinte était couverte de peintures, ainsi que les caissons du plafond ; l'entrée de la salle principale de la structure identifiée comme un temple du feu était elle aussi bordée de reliefs en terre crue ; certaines pièces situées à l'arrière du complexe, près de la porte nord-est, portaient elles aussi un décor peint.

Le site était bien connu déjà des voyageurs du XIXe siècle⁸⁰⁵, avant d'être exploré une première fois par A. Stein durant quelques jours de décembre 1915. Celui-ci réalise pour la première fois un bref relevé général du site, remarque divers éléments de relief en stuc et découvert, dans le passage ménagé vers l'extérieur dans l'angle nord-est de la terrasse inférieure, des éléments de décor pictural sur deux surfaces successives des murs, ainsi qu'un autre fragment dans la Galerie peinte⁸⁰⁶. Quelques années plus tard, en février 1925, E.E. Herzfeld effectue deux longues visites du site et réalise une série de relevés, de dessins et de photographies ; il découvre alors de nouveaux fragments de peintures murales, plus nombreux, en divers points du site, en particulier dans la Galerie peinte et dans les pièces de la porte nord-est ; il revient sur place au printemps 1929, où il fait creuser quelques sondages

⁸⁰⁵ D. Faccenna a recensé les mentions du site dans les récits de voyageurs du XIXe siècle dans Faccenna 1981, p. 83-84, note 1.

⁸⁰⁶ Le récit détaillé de ses découvertes est donné dans Stein 1928, en particulier vol. II p. 906-925 et 926-930.

et complète son dossier iconographique⁸⁰⁷.

Il faudra ensuite attendre 1961 pour que de nouveaux travaux soient entrepris : l'archéologue italien G. Gullini, qui avait rejoint les équipes de recherche de l'IsMEO au Sistan, fait percer cette année là une série de sondages sur le site et propose une interprétation générale de l'évolution des structures dans un gros ouvrage consacré à l'architecture iranienne⁸⁰⁸. Ces travaux sont suivis par quelques visites de contrôle de cette même équipe de l'IsMEO, qui contestait certaines des conclusions de G. Gullini⁸⁰⁹.

L'épisode suivant a lieu durant l'hiver 1974-1975, lorsque de violentes pluies causent l'effondrement d'une partie de la structure en briques crues en forme de niche qui soutenait les arcs du dôme central et l'aile occidentale du vestibule monumental de l'entrée méridionale, et révèle un mur plus ancien : D. Faccenna y découvre alors, près de la corniche de la voûte, un fragment du décor pictural qui avait été préservé sous le parement postérieur⁸¹⁰. Plusieurs visites sont alors faites sur le site pour détacher le fragment et inspecter les pans de mur mis au jour⁸¹¹. Par la suite, à partir du début des années 90, une équipe d'archéologues de l'Office iranien du Patrimoine travaille plusieurs saisons sur le site sous la direction de M. Mousavi, avec pour objectif principal de réfléchir aux moyens de préserver les ruines dont la dégradation devient dramatique, et de restaurer certaines structures⁸¹². De 1997 à 1998, S. Ghanimati rejoint l'équipe iranienne depuis Berkeley durant trois saisons; durant la dernière année, l'effondrement de certaines parties de la terrasse révèle des structures situées au dessous, qui n'avaient pas été repérées jusque là.

Les informations les plus riches sur le site proviennent des archives manuscrites de E.E. Herzfeld, conservées à la *Smithsonian Institution* de Washington : la plupart sont restées inédites jusque là, et certaines se sont diffusées sous une forme erronée. T. Kawami réalise en 1987 une étude extrêmement précise et détaillée des données disponibles dans ces documents, proposant une reconstitution complète des bâtiments et des décors tels qu'ont pu les voir les visiteurs successifs. Cette étude présente deux grands mérites : elle insiste sur l'idée, somme

⁸⁰⁷ Il a évoqué ses découvertes et proposé une interprétation de l'histoire du site dans la région dans Herzfeld 1933. Les aquarelles qu'il a réalisées des peintures qu'il a vues ont été abondamment diffusées (voir par exemple Ghirshman 1962, p. 55-58). T. Kawami a fait une étude plus précise des structures et du décor qu'il a pu voir à partir de ses archives qui sont conservées à la Smithsonian Institution de Washington (Kawami 1987).

⁸⁰⁸ Gullini 1964.

⁸⁰⁹ L'ouvrage de G. Gullini a fait l'objet d'une recension fort critique par G. Tucci en 1966 dans *East and West* (Tucci 1966), et U. Scerrato prend lui aussi ses distances avec les interprétations stratigraphiques proposées par son collègue turinois dans la présentation générale qu'il fait en 1970 des travaux de la mission italienne de l'IsMEO au Sistan (Scerrato 1970).

⁸¹⁰ Faccenna 1981.

⁸¹¹ Pour un compte-rendu détaillé de ces travaux, voir la bibliographie indiquée dans Faccenna 1981, p. 85-86, notes 3 et 4.

⁸¹² Mousavi 1999.

toute banale mais que les commentateurs semblent parfois avoir oubliée, que l'on ne peut restituer une structure qui soit typique pour un complexe situé sur un site exceptionnel, se voulant très certainement hors du commun ; elle envisage en outre que les différents ensembles peints et sculptés puissent avoir été réalisés à des époques différentes, et cohabité dans un même décor, hypothèse que justifie l'exemple de tant de nos églises. Ce qui nous intéresse ici, ce sont les datations proposées pour les couches les plus anciennes du site, voire pour la première phase de construction monumentale : elles s'échelonnent depuis l'époque achéménide jusqu'à l'époque sassanide, et les datations les plus hautes proposées pour l'élévation du premier édifice reposent sur la prise en compte du caractère « grec » de certains éléments du décor figuré.

Les premiers bâtiments

Tous les visiteurs du site, depuis E.E. Herzfeld, se sont accordés à identifier dans la structure du bâtiment deux phases successives majeures ; la première comporte la terrasse inférieure, la cour centrale et la porte monumentale qui permettait d'y accéder, ainsi que la terrasse supérieure avec le temple ; la seconde se caractérise principalement par le remodelage du vestibule de la porte méridionale, l'ajout des *iwans* situés de part et d'autre de la cour centrale et le changement structurel de la façade septentrionale de la cour qui soutenait la terrasse supérieure. Mais la seule étude stratigraphique dont nous disposons est celle de G. Gullini, restée, faute de temps, fort sommaire.

Les sondages réalisés sur le site lui ont permis d'isoler six phases d'occupation à l'époque préislamique, lesquelles, selon lui, correspondaient à trois structures construites sur un plan différent, ayant subi chacune des réfections successives. G. Gullini pensait que les structures les plus anciennes du site devaient remonter au VII^e siècle avant notre ère, en particulier le mur d'enceinte et les bâtiments situés en dehors du complexe, et il datait le premier état monumental de celui-ci de l'époque achéménide (phase VI) ; il situait les principales phases de construction suivantes dataient respectivement à l'époque parthe et sassanide.

Les principales critiques formulées à l'encontre du travail de G. Gullini concernent précisément la datation et l'interprétation données aux couches les plus anciennes (VI et VII). Leur datation repose sur des assemblages de céramique fort restreints et qui ont été jugés peu caractéristiques. G. Gullini avait manifestement hésité pour la datation du premier état du complexe principal : il l'attribue dans son ouvrage tantôt au tout début de l'époque achéménide, tantôt plus tard, à la pleine époque achéménide, voire même au début de

l'époque séleucide⁸¹³. Mais la proposition de restitution du plan de la première structure, sur le modèle du temple du feu de Suse⁸¹⁴, dont le lien avec les données de la couche correspondante est des plus ténus⁸¹⁵, a suscité de sérieuses réserves. Les archéologues italiens, G. Tucci puis U. Scerrato, ont fait remarquer que les assemblages de céramique associés à ces phases VII et VI, quasiment identiques, se distinguaient par la présence de tessons de la *Ceramica Dipinta Storica Sistanica* qui, mêlée à des formes hellénistiques, caractérisait les premières couches parthes de Qal'a-i Sam et Qal'e-ye Tepe. On avait en outre retrouvé à Qal'a-i Sam des briques de même format que celles des murs du Kuh-i Khwadjah attribués à la phase VI. Les archéologues italiens jugeaient donc que la première phase de construction devait remonter au plus tard à la fin de la période hellénistique, voire plutôt au début de l'époque parthe.

G. Tucci avait noté par ailleurs que les assemblages en question, avec les exemplaires de céramique peinte se trouvaient en abondance non pas dans les niveaux associés aux murs du complexe, mais dans le remplissage situé au dessous, qui nivelait la terrasse inférieure sur laquelle était édifiée l'édifice, là où A. Stein rapportait avoir vu les ruines de pièces voûtées, éventuellement sur plusieurs étages⁸¹⁶. Cette précision a pris une importance singulière depuis que S. Ghanimati a signalé qu'au printemps 1998, une tempête avait provoqué l'effondrement de la première terrasse, en face de la porte méridionale⁸¹⁷. Les décombres ont révélé que cette terrasse avait effectivement été érigée sur une série de pièces construites en briques crues, non pas voûtées, à cet endroit, mais couvertes de toits plats faits d'argile disposée sur une structure de poutres et de branches de roseaux.

Malgré les nombreuses discussions auxquelles se prête la chronologie du site, l'hypothèse d'un état achéménide du bâtiment est aujourd'hui unanimement abandonnée⁸¹⁸. Mais ces dernières découvertes imposent bien de restituer une première phase d'occupation du site précédant la construction du complexe dans la forme qu'on lui connaît : les données disponibles ne permettent pas d'en restituer le profil, mais le matériel céramique connu jusqu'à présent suggère d'envisager, avec force précaution⁸¹⁹, une datation vers la fin de

⁸¹³ Comp. Gullini 1964 p. 240 et p. 272.

⁸¹⁴ Gullini 1964, pl. V.

⁸¹⁵ G. Tucci a aussi revu la fouille d'une série de tombes situées au nord du palais que G. Gullini avait datées du II^e siècle avant notre ère (Gullini 1964, p. 136-146, et p. 240) : ce réexamen a permis d'établir que ces sépultures étaient d'époque islamique (Tucci 1966, p. 146-147).

⁸¹⁶ Stein 1928, II, p. 910.

⁸¹⁷ Ghanimati 2000, p. 145-146.

⁸¹⁸ Schippman 1971, p. 62, et R. Boucharlat dans Briant/ Boucharlat 2005, p. 269-270.

⁸¹⁹ Voir les réserves exprimées par E. Haerinck sur la possibilité d'établir un séquençage de la céramique côtelée à pâte rouge du site (Haerinck 1983, p. 221-223).

l'époque hellénistique ou au début de l'époque parthe⁸²⁰.

Un niveau séleucide ?

A.D.H. Bivar, à la suite d'une visite sur le site en 2003, a défendu l'idée que l'on peut y voir les traces d'un niveau séleucide. Il se fonde d'une part sur la structure des voûtes du registre inférieur de la cour principale, d'autre part sur le style de certaines des peintures découvertes par E.E. Herzfeld.

Les peintures en question sont l'ensemble constitué par les fragments dits « aux divinités » de la Galerie Peinte, et par les deux visages peints conservés aujourd'hui au Metropolitan Museum de New York (Fig. 8). Il considère en effet que le caractère « grec » de ces deux ensembles impose une datation haute à la première phase architecturale, même si l'on peut admettre une *interpretatio iranica* ou *indica* des divinités de la Galerie peinte. Le premier panneau figure un couple représenté en couleurs claires sur un fond pourpre sombre. Le personnage de gauche, un homme imberbe, légèrement tourné vers la gauche, porte un trident de sa main gauche ; la partie droite de son corps est endommagée ; il est vêtu d'une longue tunique jaune décorée au niveau du cou par une bande rouge ornée de ronds jaunes et verts. Le personnage représenté à côté de lui a été identifié comme une femme, et elle porte de la main gauche une arme dont le sommet présente une forme ellipsoïdale, dans laquelle T. Kawami voit une massue de forme inhabituelle, et A.D.H. Bivar une lance ; de sa main droite levée, elle ramène sur son épaule droite un manteau ou un voile, en un geste bien connu des représentations classiques.

Sur le panneau suivant, trois personnages sont représentés de face, eux aussi légèrement tournés vers la gauche, c'est-à-dire vers le centre de la Galerie, celui du milieu en retrait par rapport aux autres, au deuxième plan, les épaules partiellement recouvertes par les deux personnages du premier plan. Ils ont tous trois de larges épaules tombantes, un cou épais et une tête relativement petite. Les deux personnages de gauche portent des cheveux foncés et une barbe ; ils sont vêtus d'une tunique colorée, et un manteau orné d'une bordure de couleur différente leur couvre l'épaule gauche. Le troisième personnage, quant à lui, est imberbe et porte une coiffe de forme arrondie aux contours peu distincts, sans doute un casque à deux ailettes, ou trois, selon que l'on juge d'après la photographie de E.E. Herzfeld, ou d'après

⁸²⁰ G. Gullini signale aussi la présence de tessons de céramique à vernis noir et de céramique grise parmi les assemblages d'époque haute, mais il juge les fragments trop petits pour proposer une datation (Gullini 1964, p. 238-240). Les datations avancées pour ce genre de céramique à l'est sont pourtant le plus souvent exclusivement fondées sur la nature du matériau.

l'aquarelle d'après qu'il en a tirée. Il porte une tunique blanche ornée d'une frise verticale de couleur jaune à motif floral sur le devant et de frises à motifs géométriques sur la manche droite. Son épaule et son bras gauche sont cachés par un grand bouclier. Pour toutes ces représentations, les images connues sont des dessins ou des aquarelles de E.E. Herzfeld ; ses archives contiennent aussi des photos, dont la qualité, quoique médiocre, permet cependant de faire la part de ses interprétations et de ses retouches personnelles.

A.D.H. Bivar pense que les personnages représentés sont des dieux grecs dont la représentation se prêtait éventuellement à une *interpretatio iranica* ou *indica* selon les cas. Ainsi le porteur du trident, en qui E.E. Herzfeld a vu Poséidon, peut être interprété comme une représentation hellénisée de Shiva, dont le trident figurerait le *trišula* ; le personnage qui l'accompagne serait une Athéna à la lance. Quant au personnage casqué, E.E. Herzfeld avait supposé qu'il s'agissait du dieu iranien Verethragna, à cause des trois ailettes de son casque qui le distingueraient de l'Hermès grec dont le casque n'en porte que deux ; les deux personnages qui se tiennent sur sa gauche, qu'aucun attribut ne caractérise, pourraient être respectivement Ahura Mazda et Mithra, ce dernier, plus jeune, légèrement en retrait. A.D.H. Bivar convient volontiers que ces identifications sont aventureuses, mais il pense qu'elles sont justifiées par un syncrétisme gréco-iranien instauré à l'époque hellénistique. Il propose de faire remonter ce décor à l'époque du passage d'Antiochos III dans la région au retour de son expédition orientale, à la toute fin du III^e siècle. C'est d'ailleurs un portrait idéalisé du souverain séleucide qu'il propose de reconnaître dans le fragment au visage désigné par E.E. Herzfeld comme « small man head », qui fait partie des deux fragments conservés au Metropolitan Museum of Art.

Quant à la datation des structures qu'ornaient ces décors, A.D.H. Bivar fait valoir, à l'appui d'une date haute, le mode de fabrication des voûtes de la partie inférieure de la cour centrale et de l'entrée de l'enceinte. Il a en effet relevé qu'elles étaient constituées d'éléments préfabriqués assemblés au moment de leur mise en place : trois d'entre eux permettaient de former une arche en demi-cercle, tandis qu'avec deux seulement, on fabriquait une arche cintrée, peut-être les premières arches du genre ; enfin avec des arches ainsi soudées, placées les unes contre les autres, on constituait aisément une galerie voûtée⁸²¹. Or l'usage de ce même procédé a été signalé sur le site de Shahr-i Qumis, près de Damghan, l'ancienne Hécatompyle, à des niveaux attribués à la période hellénistique⁸²². A.D.H. Bivar ajoute que D. Whitehouse lui avait signalé de vive voix avoir noté la même caractéristique sur les casemates

⁸²¹ Voir les illustrations données par A.D.H. Bivar pl. I a et b.

⁸²² Hansman/Stronach 1971, p. 11, fig. 2a.

adossées à la face intérieure des murs de phase III du site de l'ancienne Kandahar⁸²³. Il propose donc d'attribuer la première grande phase architecturale et décorative à l'époque séleucide : la conquête arsacide, dans son esprit, ne devrait pas se signaler par un changement stylistique majeur dans l'iconographie et les représentations religieuses⁸²⁴.

A.D.H. Bivar est le seul visiteur à avoir relevé cette particularité de construction des voûtes. T. Kawami, par exemple, avait évoqué elle aussi l'idée de se servir de leurs caractéristiques structurelles comme indice de datation, les voûtes étant remarquablement bien conservées sur le site. Mais elle ne pouvait juger qu'à partir de leur forme générale considérée de façon typologique : elle avait ainsi noté que l'on ne trouvait pas de parallèles d'époque parthe pour la forme spécifique des fenêtres ouvertes sur la cour, qui avaient l'aspect de trous de serrures ; on retrouvait en revanche la forme des fenêtres des premiers bâtiments de Firuzabad et des structures du temple de Takht-i Soleiman, aussi proposait-elle une datation au plus tôt à l'époque sassanide⁸²⁵. Mais les deux parallèles invoqués par A.D.H. Bivar pour une datation séleucide de la construction des voûtes en briques crues à partir d'éléments préfabriqués appartiennent à des sites où les niveaux d'époque hellénistique n'ont pas connu, semble-t-il, de bouleversements visibles à la conquête parthe, si bien que l'apparition de cette technique est difficile à dater, et la durée de son usage impossible à déterminer dans l'état actuel de nos connaissances. En l'absence d'étude stratigraphique précise, il est donc hasardeux d'exploiter cette donnée isolée pour proposer une datation absolue d'un état du complexe – ce dont A.D.H. Bivar convenait d'ailleurs lui-même.

Quant au caractère « hellénique » des fragments peints qu'il commente, il a été unanimement reconnu. C'est d'ailleurs ce qui avait retenu E.E. Herzfeld de dater la première période de construction du complexe de l'époque sassanide comme il l'avait d'abord pensé, et lui avait fait opter pour une datation au Ier siècle de notre ère⁸²⁶. Mais ce choix stylistique n'a été considéré comme un obstacle par aucun des tenants des datations les plus basses pour le décor figuré, lesquels ont souligné la prégnance, voire les retours de mode des motifs de style « hellénique » jusque tard au cours de l'époque sassanide.

D'une façon générale, le décor de la Galerie peinte, considéré dans son ensemble, a été jugé plus tardif que l'époque séleucide, au plus tôt de la période parthe. G. Gullini, qui a fait un

⁸²³ Cette casemate était construite en grandes briques crues quadrangulaires de 70.40.10 cm, soudées par un épais mortier d'argile. Il n'est fait aucune mention de la couverture de ces pièces dans la publication finale et elle n'est pas illustrée sur les photographies (McNicoll/Ball 1996, p. 21, fig. 38-39).

⁸²⁴ Bivar 2003, p. 5.

⁸²⁵ Kawami 1987, p. 22. Les fenêtres en forme de trous de serrure des bâtiments de Firuzabad et de Takht-i Soleiman sont évoquées et illustrées dans Herrmann 1977, p. 86, p. 114, et p. 116-117.

⁸²⁶ Kawami 1987, p. 15.

relevé partiel de la structure des murs de la Galerie, a rapporté que les peintures étaient appliquées sur des couches d'enduit situées entre le mur de la structure originale, qu'il attribuait à la phase V d'époque parthe, et le renforcement intérieur du mur réalisé en maçonnerie grossière, qui remontait selon lui à la phase II d'époque sassanide. Il attribuait donc le décor à la phase V, ou plutôt à la phase IV, car le mur de phase V présentait des traces de réparations. Mais les fragments de peinture qu'il avait pu observer sur les jambages des fenêtres qui, à l'époque parthe, ouvraient sur la cour, étaient même, selon lui, postérieurs à cette période : les fenêtres avaient en effet été murées à la phase III, et c'était sur la seconde couche d'enduit, étendue après ces travaux, que les peintures avaient été réalisées.

Or d'après la reconstitution du décor de la Galerie proposée par T. Kawami, ces représentations aux divinités ornaient précisément les espaces situés entre les huit fenêtres percées à intervalles réguliers dans le mur méridional de la Galerie peinte ; les dessins de E.E. Herzfeld indiquent en effet que les panneaux considérés par A.D.H. Bivar se trouvaient respectivement entre la première et la deuxième fenêtres, et entre la deuxième et la troisième fenêtres. D. Faccenna a relevé que l'imposition d'un décor peint dans un espace rendu désormais obscur était un peu surprenante. Il attendait alors des précisions de l'examen - qui semblait encore possible - du rapport entre les couches d'enduit qui avaient porté les peintures vues respectivement par A. Stein et par E.E. Herzfeld, dont certains morceaux étaient encore en place quand il avait visité le site⁸²⁷. La question de la superposition éventuelle des diverses couches d'enduit et de leur datation est donc loin d'être résolue. Mais le choix des peintures « aux divinités » pour illustrer la phase décorative la plus ancienne est surprenant. Par leurs couleurs vives et variées, le costume que portent les personnages – ces tuniques ornées de bordures colorées brodées de motifs variés, en particulier au niveau du cou, parfois en frise verticale ou sur les manches, le manteau jeté sur une épaule – l'anneau qui pare leurs oreilles, ces peintures, quoique formant un ensemble stylistiquement bien caractérisé, se rattachent sans conteste à l'ensemble du décor de la Galerie peinte.

Le cas du fragment de visage masculin, « the small man head », que A.D.H. Bivar a proposé d'identifier à Antiochos III, est un peu différent : il se distingue en effet des autres représentations commentées par ce dernier par la couleur terre-cuite de la chair et l'usage d'une gamme chromatique réduite : la figure est en effet simplement surlignée de noir, et la seule autre couleur est le blanc qui marque l'iris des yeux et colore le bandeau ou le diadème qui lui enserrait la tête en haut du front. Le bandeau était peut-être orné au centre d'un bijou,

⁸²⁷ Faccenna 1981, p. 83 note 17. Le résultat de cet examen, s'il a eu lieu, n'a pas été publié.

comme E.E Herzfeld le restitue sur l'aquarelle qu'il a peinte du personnage, mais on ne le distingue plus sur le fragment conservé. Le visage de l'homme faisait manifestement partie d'une composition plus grande, comme en témoignent les deux formes ovales de couleur rose, malheureusement indistinctes, qui apparaissent sur le côté gauche du fragment.

Selon T. Kawami, les notations des archives de E.E. Herzfeld montrent que ce visage, ainsi que celui du « joueur de flûte », le second fragment conservé au Metropolitan Museum de New York, provenaient non pas de la Galerie peinte, comme on le pense généralement, mais des petites pièces situées dans le coin nord-est du complexe, au niveau de la porte située à cet endroit de l'enceinte. Elle a proposé quant à elle une datation fort basse pour ces deux peintures, à la fin de l'époque sassanide, à cause des caractéristiques du second fragment dont elle suppose qu'il appartenait à la même composition.

Quoique désigné par E.E. Herzfeld comme un joueur de flûte, il s'agit plutôt une femme, comme l'indiquent la boucle de cheveux qui s'enroule sous son oreille et la couleur de la peau, un rose vif, deux caractéristiques, d'après elle, des représentations féminines de l'époque sassanide ; elle date de cette même période tardive le collier de grosses perles qui orne son cou. Le personnage porte une coiffure que la détérioration de la peinture ne permet plus de discerner, mais dont s'échappent des rubans ou un voile à plusieurs plis qui descend le long de sa nuque en ondulant. Quant à l'objet qu'elle porte devant la bouche, il se présente comme un tuyau, ou un bandeau, qui descend en diagonale du sommet de la tête vers sa bouche, ou il semble faire un angle. Plus qu'à une flûte, c'est à un *padam* que l'on songe, ce protège-bouche que portent les prêtres zoroastriens pour protéger le feu sacré de leur haleine, dont on trouve des représentations dans les bas-reliefs et des peintures sogdiennes d'époque sassanide et post-sassanide, mais que l'on voit aussi couvrir le bas du visage des serviteurs royaux dans des scènes de banquets datant de la même époque, qui font partie d'un petit ensemble de plats en argent post sassanides⁸²⁸, ou encore sur la peinture du célèbre vase découvert à Merv⁸²⁹. Les parallèles les plus proches appartiennent à cette dernière catégorie, où le *padam* ressemble non pas à un objet rigide qui prend une forme évasée devant la bouche comme sur les premières, mais à un simple bandeau de tissu noué au sommet de la tête par un nœud dont les rubans descendent sur la nuque des personnages et évoquent ceux que l'on aperçoit à l'arrière du visage de la jeune femme du Kuh-i Khwadjah. T. Kawami propose donc de dater les deux peintures de la fin de l'époque sassanide, et suggère que les deux

⁸²⁸ Carter 1974, p. 180, pl. V, fig. 3, pl. VI, fig. 4 ; l'un de ces plats, qui appartient aux collections de l'Hermitage, est aussi illustré dans Manassero 2003, p. 141, fig. 2.

⁸²⁹ Koshelenko 1966 ; Manassero 2003.

personnages faisaient partie d'une décoration de tonalité légère susceptible d'orner un lieu de divertissement.

On sait peu de choses des connotations que pouvaient avoir les scènes de banquet aux époques parthe et sassanide pour s'aventurer trop avant dans l'attribution d'une fonction à une pièce en fonction d'un décor de ce type⁸³⁰. Quoiqu'il en soit, l'identification de l'attribut de la jeune femme à un *padam* semble toutefois plus adéquate que celle d'un instrument de musique, pour laquelle on peine à trouver des équivalents iconographiques, même s'il est vrai que l'on ne connaît aucune représentation ni même d'évocation dans la littérature zoroastrienne de femmes portant cet instrument. Quant à la date proposée, plus tardive encore que les représentations de la Galerie peinte, que T. Kawami date du début de l'époque sassanide, elle pose le douloureux problème de situer une représentation isolée par rapport à une tradition dont ne reconstitue que des pans discontinus et dont on ne peut fixer l'origine. Ainsi les peintures du vase de Merv offrent-elle de la même façon un parallèle séduisant au diadème du personnage masculin tel que le restitue E.E. Herzfeld, qui ressemble à celui que portent respectivement le banqueteur et le chasseur⁸³¹, mais un bandeau de ce type, orné de bijoux, n'est pas rare déjà dans les représentations d'époque parthe, et il coiffe la petite figurine en or de Tillja tepe que V. Sarianidi a baptisée l'« Aphrodite bactrienne » et dont le *terminus ante quem* est établi au milieu du Ier siècle de notre ère⁸³².

En outre, on peut aussi associer ces représentations à un petit ensemble de peintures du Kuh-i Khwadjah que caractérisent la couleur terre-cuite des figures masculines et rose des figures féminines, le surlignage épais des silhouettes, en pourpre ou noir, la gamme chromatique fort réduite des compositions, toutes caractéristiques inspirées directement des techniques picturales grecques et pour lesquelles des datations relativement hautes ont été proposées.

Les peintures couleur « terre-cuite »

Deux autres fragments de peintures du Kuh-i Khwadjah présentent les caractéristiques de ces deux portraits.

Le premier fait partie du décor de la Galerie peinte, mais on ne connaît pas son rapport avec les autres fragments : c'est celui qu'a vu A. Stein lorsqu'il a dégagé l'accès à la Galerie pour

⁸³⁰ Voir par exemple Gyselen 1995b.

⁸³¹ Voir Manassero 2003, pl. III et IX.

⁸³² Sarianidi 1985, pl. 99, cat. 6, 3. T. Kawami évoque elle-même ce parallèle (Kawami 1987, p. 85). Tel qu'il est restitué par E.E. Herzfeld, il est vrai qu'il ressemble davantage à un diadème rigide qu'au bandeau enroulé en torsade de la petite figurine, mais on ne sait ce que ce détail doit à l'intervention de E.E. Herzfeld.

la première fois (Fig. 11). Dans le compte-rendu détaillé de ses explorations sur le site, il signale d'emblée que le style de ce fragment diffère nettement des peintures qu'il a étudiées dans le passage voûté de la terrasse inférieure. Il avait dû faire retirer une maçonnerie grossière constituée de grosses briques crues rectangulaires disposées sans soin, visiblement appliquée sur la paroi pour soutenir la voûte : le renforcement du mur de la Galerie, attribué par G. Gullini à la phase II d'époque sassanide. Un nouveau mur était alors apparu portant un décor peint. Après divers travaux de déblaiement, de nettoyage, ainsi qu'un étaillage provisoire du mur de la voûte, les membres de l'équipe de A. Stein ont réussi à dégager un espace de 2,40 m de long sur lequel les peintures avaient été préservées de l'humidité et de l'avidité des termites.

Deux personnages masculins de couleur terre-cuite, conservés à peu près de la tête au buste, apparaissent sur un fond blanc à une hauteur de 90 cm environ du sol. Ils sont représentés l'un en face de l'autre, dans un style qu'A. Stein qualifie d'« immanquablement classique ». Imberbes, coiffés d'une sorte de turban blanc en forme de bandeau, ils sont nus jusqu'à la ceinture et portent en dessous ce que F.H. Andrews a supposé être un pagne. Le personnage de gauche brandit des deux mains ce qui apparaît être une lance contre son vis-à-vis qui a un geste de recul. F.H. Andrews parle « d'un parfait profil grec » pour le personnage de droite, et d'un dessin général presque naturaliste et de style typiquement hellénistique. La composition est surmontée d'une première frise de feuillages droits évoquant des acanthes, qui passe derrière la tête des personnages, puis d'une seconde faite d'une bande de feuilles et de fleurs entourée d'un ruban enroulé à intervalles réguliers. Ce fragment est toujours à New Dehli où A. Stein l'avait alors envoyé, mais les contours en sont aujourd'hui brouillés et imperceptibles ; il est mieux connu par un dessin réalisé par F.H. Andrews aussitôt après le nettoyage de la peinture⁸³³. De ce dessin ressort que les deux personnages en question pourraient fort bien être montés à dos d'éléphant, ce qui expliquerait leur posture et différentes lignes indistinctes qui apparaissent entre eux⁸³⁴.

E.E. Herzfeld n'a pas signalé la trace des nettoyages de l'équipe de A. Stein, ni l'emplacement du panneau ôté par celui-ci ; d'après les indications qu'il donne, toutefois, les emplacements sur les murs, situés de part et d'autre de la porte, étaient respectivement « vides » ou « endommagés » : T. Kawami suggère que c'est là que l'on peut restituer la place

⁸³³ Stein 1928, vol. III, Pl. 54. D. Faccenna, qui a vu le fragment au musée de New Dehli, signale que le dessin de F.H. Andrews est fidèle à l'image représentée, à ceci près que celle-ci se poursuit vers la gauche : peut-être un examen approfondi permettrait-il d'identifier ces traces et de compléter l'interprétation de la composition (Faccenna 1981, p. 88 note 6).

⁸³⁴ Kawami 1987, p. 37-38.

du panneau. La frise qui surmonte la représentation la rattache sans conteste aux autres éléments de décor vu par E.E. Herzfeld, mais les caractéristiques propres à ce fragment, en particulier le profil imberbe des personnages, le mouvement dans lequel ils sont engagés, la couleur terre-cuite de la chair, la réduction de la gamme chromatique au blanc, y compris pour le fond, incitent à envisager que la frise appartient à une phase antérieure de ce décor, précédant peut-être les réfections du mur correspondant.

Quant au dernier morceau de peinture de ce style, il a été découvert récemment par D. Faccenna dans une des pièces du vestibule de la porte monumentale qui donnait accès à la cour principale au sud (Fig. 12). Ce nouveau fragment, bien illustré par des photos relativement récentes, représente un décor d'architecture militaire figurant un rempart à merlons surmonté d'une tour sur la droite, également à merlons, dont chacun était coiffé d'une petite coupole⁸³⁵. Une série de personnages masculins représentés à une échelle plus grande, en ligne, semble avancer en procession le long du rempart de part et d'autre du mur. On voit dans la partie inférieure du fragment le visage de quatre d'entre eux tournés vers la droite, et deux d'entre eux sont disposés au dessus d'eux, de l'autre côté du rempart, tournés vers la gauche. Le premier des personnages représentés à l'arrière - celui que l'on discerne le mieux - est coiffé d'un casque à visière de type béotien ; les autres sont représentés tête nue, avec d'épaisses masses de cheveux noirs. Celui du premier plan, dont le profil est bien visible, est imberbe et porte une boucle d'oreille en anneau à l'oreille droite, tandis que le suivant est barbu. Tous les visages sont représentés en rouge foncé, cette fameuse couleur terre-cuite, avec les contours surlignés de rouge pourpre.

Ces peintures de technique grecque ont été remarquées depuis longtemps dans l'ensemble du décor peint du Kuh-i Kwadjah. I.T. Kruglikova a ainsi relevé que l'on retrouvait le même usage de la couleur, à la grecque, pour la peinture des Dioscures qui ornait la façade du temple de Dil'berdjîn⁸³⁶. La fresque en question ornait la façade du temple principal de la ville ; elle représente les jumeaux divins à la grecque, vêtus uniquement d'une chlamyde jetée sur les épaules et coiffés de leur bonnet pointu. Ils sont disposés debout de part et d'autre de la porte, légèrement de trois quarts, tenant à la main la bride de leur cheval que l'on voit de profil derrière eux, tourné vers la porte. Au-dessus d'eux courait une frise continue, dont les fragments conservés, sur une hauteur d'environ un demi-mètre, présentent les jambes nues de

⁸³⁵ Ce n'est pas un détail relevé dans l'étude des fortifications d'Asie centrale réalisée par H.-P. Francfort (Francfort 1979).

⁸³⁶ Les peintures de Dil'berdjîn sont décrites par I.T. Kruglikova dans Kruglikova 1976, p. 87-110, où la représentation des Dioscures est illustrée fig. 52-53 (voir aussi dans Kruglikova 1974, pl. 2 et 3). Une description et un commentaire de cette peinture sont aussi donnés dans Kruglikova 1977 p. 409-410 Bernard/Francfort 1979, p. 124-126, avec une discussion sur les hypothèses de datation proposées par I.T. Kruglikova.

plusieurs petits personnages que I.T. Kruglikova a supposés être des athlètes. Le corps des Dioscures est représenté en couleur ocre-rouge, ses contours cernés d'un trait noir ou brun noir, sur fond rose, avec des rehauts blancs pour le manteau et le bonnet strié d'une raie jaune, ainsi que la prunelle des yeux ; les chevaux, eux aussi, sont blancs. I.T. Kruglikova a proposé de dater la frise de la fin de l'époque gréco-bactrienne, au II^e siècle avant notre ère.

P. Bernard a émis quelques réticences à admettre une datation aussi haute⁸³⁷. La poursuite des recherches menées sur le site ont en effet révélé un état antérieur du temple qu'il est tentant d'attribuer à la période gréco-bactrienne et le temple lui-même présentait les traces d'importantes réfections qui avaient dû précéder la peinture de la façade que nous connaissons. Le choix du motif est plus difficile à dater : ses liens avec l'art officiel gréco-bactrien tel qu'il est représenté par les monnaies sont évidents, mais P. Bernard souligne qu'il a dû être largement répandu aux époques postérieures, puisqu'il apparaît, par exemple, sur une coupe en argent doré que l'on attribue tantôt à la période parthe, tantôt à la période sassanide.

Quant au style de la peinture, au parallèle que l'on peut établir avec les peintures couleur terre-cuite du Kuh-i Khwadjah, dont P. Bernard accepte la datation par E.E. Herzfeld au I^{er} siècle de notre ère, confirmée par G. Gullini⁸³⁸, on pourrait ajouter aussi un rapprochement avec le décor peint du monastère bouddhique de Fayaz-tepe, daté entre les II^e et III^e siècles de notre ère, qui présente un développement plus sophistiqué, certainement plus tardif, de la même tradition picturale. Ces comparaisons suggèrent selon lui d'attribuer une datation plus basse à l'usage de ce style, en accord avec celle du I^{er} siècle la plus couramment admise pour le décor peint du Kuh-i Kwadjah. P. Bernard pense que le style et la posture plus classicisante des jumeaux divins autorise une datation un peu plus haute pour la peinture de Dil'berdjïn, éventuellement vers le I^{er} siècle avant notre ère ou le tournant de l'ère, mais sans doute pas aussi haute que la fin du royaume gréco-bactrien au milieu du II^e siècle. Nous reviendrons sur cet intéressant parallèle situé dans une région dont on peut supposer qu'elle a été, sinon sous le contrôle direct des Parthes, du moins dans leur orbite.

S'il faut isoler un groupe de peintures au sein du décor pictural du Kuh-Khwadjah pour lequel une datation plus haute que la date du I^{er} siècle de notre ère peut être proposée, c'est bien cet ensemble pour lequel il est fait un usage de la couleur dérivé directement de la

⁸³⁷ Voir dans Bernard/Francfort, p. 124-126 et 130-131.

⁸³⁸ L'un et l'autre ont considéré le décor peint comme un seul ensemble pictural, et jugé la peinture découverte par A. Stein contemporaine des autres (Herzfeld 1932, p. 294 ; Gullini 1964, p. 444-445) ; P. Bernard se range à leur avis (Bernard/Francfort 1979, p. 130, note 13).

technique grecque. Il n'existe toutefois aucun parallèle de peinture murale à l'époque séleucide dans les régions orientales, ni plus généralement en Bactriane grecque⁸³⁹. L'ensemble du Kuh-i Kwadjah s'insère en revanche dans une tradition bien attestée dans la Bactriane du nord-ouest au plus tôt à partir de la période post-grecque, et qui perdure en Asie centrale dans les décors des bâtiments bouddhiques de l'époque kushane. Doit-on placer les représentations du Kuh-i Kwadjah en amont de cette tradition, au début de l'époque parthe, par exemple, et restituer un état « gréco-parthe » du bâtiment dans la seconde moitié du II^e siècle avant notre ère ou au siècle suivant ? Une telle question se pose, on le voit, pour tous les éléments du site considérés isolément, qu'ils soient de structure ou de décor. Dans l'attente de nouvelles fouilles stratigraphiques qui permettraient d'établir une périodisation locale et bien fondée, rien ne permet encore d'étayer une telle hypothèse que la présence de céramique peinte dans les niveaux situés sous la terrasse rend pour l'instant peu recevable. Il est plus satisfaisant d'envisager que le programme pictural du premier complexe dans l'état où nous le connaissons faisait fonds sur une tradition dérivée de modèles hellénistiques, mais née au début de l'époque parthe, dont la représentation des Dioscures en Bactriane constitue l'un des premiers témoins et l'ensemble des peintures couleur « terre-cuite » du Kuh-i Kwadjah le suivant.

3.3. Sophytos : marchand grec ?

La découverte de la splendide inscription de Sophytos dans la région de Kandahar aurait certainement ranimé chez L. Robert, s'il avait pu l'examiner, l'heureuse inspiration qui lui avait fait qualifier l'épigraphie d'« eau de jouvence de nos études ». Il s'agit d'une épigramme funéraire grecque, intégralement préservée, qui nous offre un éclairage exceptionnel et inattendu sur l'histoire de la région ; ce document personnel donne aussi une voix et une personnalité à l'unique individu de rang non royal de ces régions orientales qu'il nous est donné de connaître un peu mieux.

Le caractère « grec » de cette épigramme a été unanimement reconnu, et l'usage même de l'épigramme gravée sur pierre, surtout en contexte funéraire, est un témoignage d'hellénisation particulièrement éloquent. Mais le texte lui-même ne comporte aucune date, et seules les caractéristiques paléographiques et des considérations de contenu permettent de lui

⁸³⁹ Les fragments de décor peint découverts à Aï Khanoum sont très résiduels : les fouilleurs évoquent des fragments de frises à motifs géométriques peints sur torchis provenant d'une des salles du palais (*Aï Khanoum I*, p. 53), rien qui permette d'attester une tradition de peintures murales figurées. Voir aussi l'œil, surligné de noir, peint sur un bouclier découvert dans l'arsenal (Voir Bernard *et alii* 1980, p. 51-63).

assigner une fourchette chronologique. P. Bernard, dans une première publication, peu après la découverte de ce document, a proposé de la dater aussi près que possible d'une période de domination gréco-bactrienne, à laquelle il pense que ce Sophytos devait le caractère hellénisé de sa culture. Sans contester le caractère plausible de la datation proposée, il me semble que la grande chance que nous avons d'avoir retrouvé un document de cette qualité dans son intégralité et, qui plus est, présentant des caractéristiques tout à fait particulières, peut être l'occasion de revenir à la démarche qui avait permis de dater les vestiges d'Aï Khanoum, à savoir la comparaison avec le matériel méditerranéen contemporain, qui a permis de montrer – souvent, d'ailleurs, avec surprise – que la culture de ces Grecs orientaux reflétait les modes contemporaines.

Voici le texte de l'inscription, accompagné de la traduction proposée par G. Rougemont⁸⁴⁰ :

Swfutou sth̄h

D Dhron ejw̄g kokuwn ejrihlea dwnat ejnta

I īt ānacō~ Moirwn ejkolesen triado~ :

A aūtar ēgw; tunno;̄ komidhi biotoiovte patrwn

S Swfuto~ euni~ ejm oiktra; Naratiadh~,

W w̄ ajethn̄ Ekaton Mousewn t̄ h̄s̄(k)hka sun̄ ejqlhi

F furthn̄ swfrosunhi, (t)hmo~ ejefrasanhn̄

U ūywsaimivke pw~ megaron patrwn̄ auqi~ :

T teknoforon de; labwn̄ allogen̄ ajgurion,

O oikogen̄ ejemolon̄ memaw;̄ ouj prosq̄ epanelqein̄

U ūyiston̄ ktasqai prim̄ m̄ āgaqwn̄ afeno~ :

T touhek̄ ep̄ ejporihisin̄ ijm̄ eij̄ āsteā polla;

O ol̄ bon̄ ajwbhtw~ eujm̄ ejhisanh̄n.

U Umhto;̄ de; pelwn̄ patrhn̄ ejessivejsigmai

N nhriqmoi~ terpnov̄ t̄ eujmenetai~ efanhn̄ :

⁸⁴⁰ Voir Bernard/Pinault/Rougemont 2004, p. 231-232, avec l'apparat critique.

A ajnfoterou~ d oikon te seshpota patrion eiqar
R rēxa~ ek kainh~ kressona suntelesā
A aīan t eġ tumbou peptwkoto~ allon eġeuxa,
T thn kai; zwh sthēhn ejn oīwi epeqhka laŷon.
O Ouŷw~ ouh zhlwta; tad eġgamata suntelesanto~
U uiee~ uiŷnoivt oikon eġoien ejnou!

Stèle de Sophytos

Longtemps la maison de mes aïeux avait été florissante
 Quand la violence irrésistible des trois Moires l'anéantit ;
 Et moi, tout jeune, privé de la fortune de mes pères,
 Moi, Sophytos, - dénuement pitoyable ! – de la race de Naratos,
 Ayant cultivé les talents de l'Archer et des Muses
 Unis à une noble sagesse, alors je réfléchis
 Aux moyens d'élever bien haut un monceau de richesses ;
 C'est pourquoi, me livrant au commerce et me rendant dans de nombreuses villes,
 J'ai récolté, sans subir nul dommage, une vaste fortune.
 Environné d'éloges, me voilà revenu dans ma patrie après des années
 Innombrables, et mon retour fut une joie pour mes amis.
 Et tout à la fois la maison de mes pères, qui était délabrée, aussitôt
 Je l'ai reconstruite sur nouveaux frais et plus grande qu'avant,
 Et, comme leur tombeau gisait écroulé à terre, j'en ai fait faire un autre ;
 La stèle, de mon vivant je l'ai placée sur le chemin, pour qu'elle parle.
 Voyez comme ils sont dignes d'être imités, ces travaux que j'ai accomplis :
 Puissent mes fils, mes petits-fils conserver la maison qu'ils me doivent !

Acrostiche :

Par les soins de Sophytos, fils de Naratos.

Voici donc le premier et unique personnage de notre histoire. Il porte le nom de Sophytos, d'origine indienne ; il est marchand de son état, vit à Kandahar, et manifeste fièrement son appartenance à la culture grecque. Il raconte que, privé par un revers de fortune de l'héritage de ses parents, il usa de la sagacité que lui assurait une éducation grecque raffinée pour reconstituer sa situation financière. Il est donc devenu marchand, faisant affaire dans de nombreuses villes, avant de revenir des années plus tard dans sa patrie où ses amis l'attendaient pour lui faire fête. Il se vante d'avoir fait reconstruire et agrandir la maison familiale alors délabrée, reconstruire aussi leur tombeau qui avait été démoli, et enfin fait dresser cette stèle, de son vivant, pour proclamer ces hauts faits.

Les premiers commentateurs de cette inscription ont unanimement salué la qualité formelle et littéraire de l'inscription, qui l'apparente aux pièces choisies de l'*Anthologie grecque*⁸⁴¹. La gravure est particulièrement soignée ; l'orthographe est exacte, iotas adscrits y compris ; les distiques élégiaques respectent les règles prosodiques, à deux brèves près qui viennent allonger un hémistiche à la césure de façon un peu surprenante, mais qui ne déparent pas l'équilibre général du poème ; les tournures syntaxiques sont recherchées. Formules et images poétiques où affleurent les réminiscences homériques sont empruntées à la culture poétique grecque la plus répandue, et on les retrouve dans quantité d'épigrammes de l'*Anthologie* ou de témoignages épigraphiques⁸⁴². Le choix même de la forme épigrammatique témoigne d'une acculturation particulière au monde hellénisé : la poésie épigrammatique a en effet connu une immense popularité dans le monde grec, et son usage, en particulier dans le cadre si particulier des pratiques funéraires, est à considérer comme une forme privilégiée d'hellénisation⁸⁴³.

Le type d'écriture utilisé, bien attesté dans le monde gréco-romain, n'offre qu'une fourchette de datation très large. Caractérisé par la forme spécifique de certaines lettres - sigma et epsilon « lunaires », oméga, phi et psi de plus grande taille que les autres lettres - c'est la

⁸⁴¹ G. Rougemont dans Bernard/Pinault/Rougemont 2004, p. 240-241.

⁸⁴² Pour des exemples de rapprochements, G. Rougemont dans Bernard/Pinault/Rougemont 2004, p. 240-241.

⁸⁴³ J.-B. Yon tient le raisonnement symétrique pour Palmyre où l'absence d'épigrammes dans le corpus épigraphique est un indice parmi d'autres que la ville, au contraire de la Syrie par exemple, était restée en marge de certaines formes profondes d'hellénisation. La seule inscription métrique retrouvée est un texte de quatre lignes gravé sur un pilastre de l'agora en l'honneur d'un notable romain, Manilius Fuscus, fils d'un légat de Syrie-Phénicie à l'époque de Commode (*Inv.* X, 28) : nous ne sommes donc pas dans un contexte local (Yon 2002, p. 21-22, et note 85).

forme courante d'écriture lapidaire des inscriptions publiques et des dédicaces monumentales à l'époque impériale. Il est emprunté à la cursive des manuscrits selon un procédé dont les premières attestations, peu nombreuses, remontent à l'époque hellénistique ; à haute époque, il est utilisé essentiellement pour des inscriptions ayant un contenu ou des prétentions littéraires, en particulier les inscriptions versifiées, qui imitent délibérément l'écriture des manuscrits afin de donner au texte gravé l'aspect qu'il aurait présenté dans un *volumen*⁸⁴⁴.

Ce type d'écriture est attesté aussi à Aï Khanoum, sur un fragment d'inscription funéraire encore inédit⁸⁴⁵ que la chronologie du site telle qu'elle est admise aujourd'hui interdit de dater au-delà du IIe siècle. L'hypothèse qu'elle témoigne de l'imitation précieuse de documents manuscrits comme c'était le cas dans le monde méditerranéen est d'autant plus plausible que la trésorerie de la ville, explorée par C. Rapin, abritait une collection de textes littéraires sur papyrus et parchemin, dont on a eu la chance de retrouver plusieurs fragments dans l'une des pièces⁸⁴⁶. La publication de l'inscription d'Aï Khanoum et l'étude détaillée de ce que l'on sait de son contexte de trouvailles offrira peut-être des éléments permettant de fonder une telle explication.

Mais ces éléments qui justifient une date haute ne s'imposent pas à l'inscription de Kandahar, dont aucun *terminus ante quem* externe de nature historique ne vient limiter la datation, tandis que les caractéristiques paléographiques en question deviennent banales aux siècles suivants dans le même matériel de comparaison. Quant à l'acrostiche, il ne peut fournir un indice de datation plus précis : le procédé lui-même est d'usage courant dès le IIIe siècle⁸⁴⁷ ; tout au plus peut-on relever que son usage pour les épitaphes versifiées est particulièrement répandu dans le monde gréco-romain entre les IIe et IVe siècles de notre ère⁸⁴⁸. Plus rares en revanche sont les poèmes où l'acrostiche est répété en majuscules dans la marge gauche du texte pour mettre en exergue le nom de l'auteur du poème ; on en trouve toutefois un exemple parmi les inscriptions métriques d'Égypte remontant à l'époque romaine⁸⁴⁹.

⁸⁴⁴ G. Rougemont, dans Rougemont dans Bernard/Pinault/Rougemont 2004, p. 235.

⁸⁴⁵ Une photographie du bloc brisé est donnée dans Bernard/Pinault/Rougemont 2004, p. 236, fig. 4 ; le commentaire qu'en fit L. Robert lorsqu'il la découvrit sur les premiers clichés envoyés par P. Bernard est évoqué note 9. Nous n'avons aucune indication sur le contenu ni le genre de l'inscription.

⁸⁴⁶ Le matériel de l'une des pièces comportait en effet un fragment de papyrus au contenu philosophique et deux fragments d'un parchemin, faisant d'Aï Khanoum avec Doura Europos l'un des rares sites archéologiques en dehors de l'Égypte où a été attestée l'existence de ces matériaux (Rapin 1992, p.115-130). On a depuis lors retrouvé dans la région de Bactres les deux parchemins inscrits évoquant Antimaque dont nous avons déjà parlé plus haut.

⁸⁴⁷ Sur l'usage de l'acrostiche, des indications bibliographiques sont données dans Bernard/Pinault/Rougemont 2004, p. 236-237, note 10.

⁸⁴⁸ Guarducci 1974, p. 158.

⁸⁴⁹ Bernard 1969 n° 108, V, p. 415, et pl. 77 (le parallèle est mentionné par G. Rougemont dans Bernard/Pinault/Rougemont 2004, p. 235 note 8). G.-J. Pinault a tenté sans grand succès de rapprocher le

L'existence de l'inscription d'Aï Khanoum a retenu G. Rougemont de proposer une datation au Ier siècle avant notre ère, voire au Ier siècle de notre ère, comme les parallèles avec le monde méditerranéen l'y avaient d'abord incité : « une datation à l'époque hellénistique ne soulève donc aucune difficulté », conclut-il. « Mais, comme le matériel de comparaison le plus pertinent pour dater le texte (les épigrammes datées sur pierre) comporte relativement peu de documents datables avec précision sur des critères externes, on ne peut guère espérer parvenir à une « fourchette » chronologique étroite. [...]. Le IIIe siècle avant notre ère nous paraît moins probable, mais nous n'osons l'exclure absolument ; en tout cas toute date comprise entre 200 avant J.-C. et 100 ap. J.-C. pourrait convenir à l'écriture de notre texte »⁸⁵⁰.

P. Bernard, nous l'avons dit, a proposé de la dater d'une période de domination gréco-bactrienne de l'Arachosie. Il pense en effet que ce Sophytos devait sa culture hellénisée à une influence directe de l'empire gréco-bactrien qui en était le foyer dans la région. Il propose donc de le faire naître et grandir dans une Arachosie devenue gréco-bactrienne depuis que Démétrios Ier l'avait conquise au profit de son père Euthydème Ier. Selon les reconstitutions historiques les plus récentes, fondées principalement sur l'interprétation du matériel numismatique, l'Arachosie comptait en effet au nombre des conquêtes que fit Démétrios Ier, fils d'Euthydème Ier de Bactriane, au sud de l'Hindukush, autour de 190 environ⁸⁵¹. Deux arguments sont ordinairement invoqués à l'appui de cette hypothèse : le premier est l'existence en Arachosie, à l'ouest de Kandahar, d'une ville nommée Démétrias, attestée dans l'*Itinéraire* d'Isidore de Charax ; le second, beaucoup plus convaincant, que nous devons à D.W. Mac Dowall, fait fonds sur la présence relativement abondante de monnaies d'Euthydème Ier en Arachosie, notamment des bronzes, contrairement au monnayage de Démétrios lui-même dont on n'a retrouvé aucun exemplaire en Arachosie ni en Drangiane⁸⁵². D.W. Mac Dowall a suggéré qu'Euthydème était encore au pouvoir lors des expéditions de son fils au sud de l'Hindukush, et que c'était ce dernier qui avait diffusé son monnayage dans

procédé des divers procédés figuratifs utilisés dans les textes de poésie sanskrite classique appelés « *citra* » (Bernard/Pinault/Rougemont 2004, p. 257-258).

⁸⁵⁰ Bernard/Pinault/Rougemont 2004 p. 235-236.

⁸⁵¹ Sur la date de franchissement de l'Hindukush par Démétrios Ier vers 200-190 avant notre ère, voir Bernard 2004, p. 269-276 et p. 345-356 et Mac Dowall 2005. Sur l'hypothèse de la conquête par Démétrios de l'Arachosie et de la Drangiane, Mac Dowall 2005 a et b.

⁸⁵² Sur le monnayage de bronze de Démétrios et son ère de circulation, voir Mac Dowall, D. W. 1989. Il montre que toutes les émissions sont de type bactrien, sauf la dernière émission, dont le poids ne correspond pas aux dénominations bactriennes habituelles. Or elle est un multiple du standard de poids indien de 11-13 mg qui avait cours dans les Paropamisades : c'est donc là qu'elle était sans doute destinée à circuler.

les régions nouvellement conquises⁸⁵³.

Selon P. Bernard, la réunion politique avec le royaume gréco-bactrien dut être l'occasion d'un renouveau de vigueur de la culture grecque, voire même du « temps fort par excellence de l'hellénisme en Arachosie », lequel serait alors redevenu « culture nationale »⁸⁵⁴. Ainsi s'expliquerait que ce Sophytos « se soit si totalement imprégné de la culture grecque la plus raffinée, qu'il ait pu écrire, pour son tombeau, une épitaphe versifiée qui ne déparerait pas l'*Anthologie grecque* ». Né à l'orée du IIe siècle, si l'on estime à une quarantaine « les années innombrables » passées à l'étranger qu'il évoque dans son épitaphe, on peut supposer qu'il a écrit celle-ci autour de 135 environ. P. Bernard suggère d'expliquer la ruine de sa famille par « un règlement de compte politique » dont sa famille d'extraction indienne aurait été victime à l'arrivée des Gréco-Bactriens dans la ville⁸⁵⁵. La preuve que le même type d'écriture avait été utilisé à Aï Khanoum lui offre un argument supplémentaire à l'appui de cette datation haute.

Si cette datation est tout à fait plausible, elle n'en est pas moins discutable, car elle repose sur le postulat que le seul vecteur de culture grecque dans la région provenait du foyer que constituait la Bactriane grecque, et que cette culture se transmettait par diffusion de proximité ou influence directe, perdant de la vigueur au fur et à mesure de l'éloignement dans l'espace et le temps. Le caractère grec d'une référence culturelle, d'un rite ou d'un objet imposerait de lui attribuer une datation haute, à une époque où des liens directs avec le monde gréco-bactrien peuvent être restitués.

La première objection à cette position de principe est que les témoignages que nous avons de la culture arachosienne auxquelles ce document vient s'agréger montre que la région était elle-même un foyer dynamique d'hellénisme depuis l'époque séleucide et durant toute l'époque maurya, dont les manifestations attestent des liens directs avec le monde méditerranéen contemporain. Ce texte vient en effet enrichir un corpus épigraphique en grec provenant d'Arachosie déjà particulièrement fourni au regard de la situation documentaire générale.

Nous avons en effet la grande chance de disposer pour le IIIe siècle avant notre ère de quatre inscriptions grecques d'une certaine ampleur, datées de façon assurée et richement commentées⁸⁵⁶. Le corpus se compose des versions grecques des édits du souverain maurya

⁸⁵³ Mac Dowall, D.W. 2005 a et b.

⁸⁵⁴ Bernard 2004, p. 318-319. Nous proposerions plus prudemment de parler de la culture des élites au pouvoir.

⁸⁵⁵ *Ibidem*, p. 331.

⁸⁵⁶ Sur ces inscriptions, voir Bernard 2002, en particulier p. 94-103, Canali De Rossi 2004, n° 291 et 292, et en

Ashoka (274/272-236/30 avant notre ère), datées du milieu du siècle, dont l'une est accompagnée d'une version araméenne, ainsi que d'une épigramme votive grecque très mutilée, au nom d'un « fils d'Aristônax »⁸⁵⁷.

Les caractéristiques du style lapidaire et de la langue grecque utilisés dans ces textes avaient montré déjà avec force que, implantées depuis trois ou quatre générations en Arachosie, les communautés grecques ou hellénisées, tout comme celles d'Aï Khanoum, ne s'étaient pas coupées du monde hellénique méditerranéen dont elles suivaient les évolutions les plus récentes⁸⁵⁸. En ce qui concerne la période maurya, l'existence même des versions iranienne et grecque des inscriptions ainsi que l'adaptation à laquelle se sont livrés les traducteurs grecs nous apprennent aussi qu'une considération spéciale était accordée aux minorités non indiennes vivant aux confins nord occidentaux de l'empire⁸⁵⁹. On peut supposer que de ce fait, en Arachosie, au moins dans les villes qui concentraient la plus grande partie des Grecs, notamment à Kandahar, élites indiennes et communauté grecque vivaient en bonne intelligence sous suzeraineté indienne. Il faut noter aussi que la langue indienne n'est pas représentée dans ces inscriptions émanant du pouvoir maurya : c'est donc le grec qui tendait à concurrencer la langue iranienne locale, voire à la supplanter, et non la langue indienne, du moins dans les usages écrits ; la communauté indienne était peut-être aussi relativement restreinte à Kandahar, contrairement à celles des Grecs. Comme l'écrivait L. Robert en 1958, « Il ne faut peut-être pas minimiser le nombre des colons. Il ne faut nullement exclure que certains aient possédé des lots de colonisation, transmis de père en fils sans rupture sous les maurya, ou de grands domaines donnés autrefois à des officiers ; Doura Europos et Suse sous les Parthes nous peuvent fournir des parallèles ». Il se représentait ces Grecs étroitement intégrés dans des communautés qui se transmettaient une culture hellénisée restée étrangère à la culture locale dominante, et se prenait à rêver : « Même en supposant cela, même en admettant une assez grande densité dans la ville même, les Grecs formaient des noyaux dans un monde allogène. Mais c'étaient des Grecs de qualité, de culture. Nous voyons l'œuvre des secrétaires et des philosophes remueurs d'idées, placés dans un monde différent. Ils sont en contact avec le monde grec, et non un rameau détaché qui s'archaïse et qui dégénère. [...] Les 'philosophes' grecs d'Arachosie, les gens du pays à qui ils ont enseigné le grec et leurs doctrines – car, dans toute colonie grecque, il y eut attraction d'indigènes qui s'hellénisent -,

dernier lieu Rougemont, à *paraître*, où l'on trouvera une bibliographie complète.

⁸⁵⁷ Canali De Rossi 2004, n°293 avec bibliographie, et Merkelbach / Stauber, IV, p. 470.

⁸⁵⁸ Robert 1958, notamment p. 11-12 dans la pagination de l'article.

⁸⁵⁹ Sur les spécificités régionales de l'empire maurya et les stratégies d'emprise différenciées mises en place par le pouvoir, voir Fussman 1982.

n'ont pas été les seuls 'intellectuels' de la colonie. Il y avait nécessairement la gamme des littérateurs, depuis le maître d'école qui enseigne les rudiments et Homère. J'y compterais les lapicides, ces personnages souvent regardés de haut par les éditeurs d'inscriptions, ignorés des historiens, et qui ont été des agents indispensables de la culture grecque, dont un des aspects est d'être une 'civilisation des pierres écrites'. Il y avait des artistes, sculpteurs, peintres et graveurs, des musiciens et des poètes, et des acteurs »⁸⁶⁰.

L'archéologie, à Kandahar, donne peu de support à une telle représentation, on l'a vu, mais c'est bien de cette culture, pourtant, que semble avoir hérité Sophytos.

Pourtant, d'une façon générale, au-delà des particularités de types lexical et stylistique relevées plus haut, l'épigramme de Sophytos a déconcerté les spécialistes du monde classique par le ton adopté et ce qu'il évoque : « Quant au contenu », écrit G. Rougemont, « il nous semble que l'épigramme de Sophytos, - considérée dans son ensemble - n'a pas de parallèle véritable »⁸⁶¹.

Comme il nous le fait savoir avec satisfaction dans son épitaphe, Sophytos était un commerçant qui, parti de rien à la suite de la ruine de sa famille, a fait fortune en s'occupant de transactions internationales. Parmi les voyageurs dont les épigrammes funéraires du monde méditerranéen conservent la mémoire, Sophytos n'est pas le seul à être parti pour s'enrichir. On songe à telle épigramme d'Égypte, où un personnage explique qu'il est parti à Rome exercer son métier avec profit ; inversement, on peut citer celle de ce défunt d'Hérakleia de Salbakè, en Carie, peut-être commerçant, qui déclare avoir choisi de terminer sa vie dans sa patrie de préférence à toute autre forme de profit et de succès⁸⁶². Mais à feuilleter l'*Anthologie Grecque* et les recueils d'épigrammes funéraires grecques⁸⁶³, de fait, c'est l'originalité du texte de Sophytos qui frappe le lecteur.

En effet, dans les recueils de l'*Anthologie*, dont les textes ont été rassemblés en florilèges successifs depuis l'Antiquité pour leur qualité littéraire, les notations concrètes et réalistes sont extrêmement rares⁸⁶⁴. Les défunts dont l'activité est évoquée sont pour la plupart des poètes, des écrivains, des philosophes, des héros de la guerre de Troie, des personnages ayant montré un courage particulier : les textes étaient matière à louange, à tableau héroïque, ou encore offraient l'occasion d'évoquer les circonstances particulières de leur décès. Femmes,

⁸⁶⁰ Robert 1958, p. 1568.

⁸⁶¹ G. Rougemont, *op.cit.*, p. 244.

⁸⁶² Voir Robert/Robert 1954, n°93, p. 189-190, et Merkelbach/Stauber, I, p. 274.

⁸⁶³ G. Rougemont donne une bibliographie indicative *op.cit.*, note 11, p. 237.

⁸⁶⁴ On ne relève que de très rares exceptions, comme le poème VII, 723, qui évoque, semble-t-il, l'invasion de la Laconie par les Mantinéens en 207 ; mais le texte ne se présente pas comme une épigramme funéraire.

enfants, et gens de basse condition sont le plus souvent évoqués dans des variations poétiques sur la misère de leur vie ou de leur trépas, ou, parfois, inspirent de petits tableaux délicats et touchants⁸⁶⁵. Les épitaphes consacrées à des personnages de petite condition représentent le plus souvent le métier de pêcheur⁸⁶⁶, qui donne lieu à des évocations maritimes qu'affectionnaient particulièrement les poètes, mais aussi ceux de berger⁸⁶⁷, chasseur, laboureur et autres campagnard, qui inspirent des évocations bucoliques et de petits tableaux champêtres⁸⁶⁸. Rien, là, de réaliste ni de vraiment représentatif du type d'activités effectivement exercées dans les couches populaires d'une quelconque époque. Les autres textes sont le plus souvent des variations poétiques élégantes, précieuses et souvent abstraites sur la vie et la mort, des appels élégiaques à la compassion du passant pour le sort malheureux du trépassé. On ne retrouve rien de « cette orgueilleuse biographie, où Sophytos, de son vivant, dédaignant tous les lieux communs sur la vie et la mort, célèbre son succès, sa volonté et la grandeur des siens, reconstruite par lui », comme l'évoque G. Rougemont. Rien non plus de ce plaisir tout à fait réjouissant mais bien peu aristocratique que prend Sophytos à évoquer le rétablissement spectaculaire de ses finances, son habileté et sa persévérance à faire fructifier ce patrimoine, la gloire qu'il en a retirée auprès de tous, le bon accueil que lui font ses amis au retour, sa fierté, enfin, d'avoir acquis un patrimoine à transmettre à ses descendants dont il espère qu'ils sauront en profiter et le préserver. Gageons qu'un lettré grec ou un patricien romain, dont les œuvres de l'*Anthologie* nous révèlent les goûts, aurait froncé le nez de dédain devant cet étalage de valeurs plébéiennes !

Or si l'on considère les différents corpus actuellement rassemblés de l'épigraphie funéraire du monde grec en général, très rares sont les mentions biographiques concrètes autres que l'état civil et parfois les circonstances de la mort pour peu qu'elles soient remarquables ou particulièrement dignes de pitié. Le métier, en particulier, n'est indiqué à l'époque hellénistique que dans les très rares cas où l'on pouvait s'en faire une gloire particulière ou inspirer une rêverie poétique.

De ce point de vue, un changement net se produit à l'époque romaine impériale. Il semble qu'à ce moment, l'usage d'indiquer le métier des défunts se répande, en particulier dans

⁸⁶⁵ Quant aux esclaves, ils sont évoqués le plus souvent pour leur dévouement exemplaire à l'égard de leur maître, voire même dans des poèmes à la gloire de leur maître. Voir par exemple VII, 179 écrite à la louange du maître d'un esclave d'origine perse particulièrement dévoué sur la pierre tombale de laquelle il avait fait graver la mention : « Manès, de race perse ».

⁸⁶⁶ VII, 294, 295, 296, 305, 381, 505, 585, 635, etc.

⁸⁶⁷ VII, 460, 507, 657, 728, etc.

⁸⁶⁸ Voir le très joli poème VII, 657, de Léonidas de Tarente, par exemple, qui a l'intérêt de mentionner les rites funéraires locaux, en particulier la couronne dont on parait la tombe et le lait de brebis dont on l'arrosait.

quelques villes isolées. Ainsi à Cocyro ou à Tyr, les épitaphes, très brèves, dont la plus grande partie sont datées entre le IIIe-IVe siècle et le VIe siècle de notre ère, mentionnent le plus souvent, outre le nom et patronyme du défunt, la nature de son activité⁸⁶⁹. On retrouve le même phénomène parmi les inscriptions métriques de type funéraire provenant de l'Égypte gréco-romaine, rassemblées par E. Bernand⁸⁷⁰. A part pour deux officiers d'armée (n°4 et 5) et un mercenaire (10), un évergète (n°6), rien ne permet de se représenter l'activité des défunts à l'époque hellénistique ; en revanche, à partir de l'époque impériale, les individus commémorés par ces textes semblent prendre corps : ils ont presque systématiquement un métier. On trouve ainsi par exemple un magistrat (16), un médecin (11), un architecte (23), un orfèvre (19), un pédotribe (22), un maître carrier (126), un négociant (18), un parfumeur (27). On voit que ces métiers impliquent tous un certain niveau d'éducation et de revenu, même si le fait même d'exercer un métier dans le monde gréco-romain traduit l'appartenance aux couches populaires et non à l'élite équestre ou sénatoriale. Comme l'ont fait remarquer W. W. Harris, puis P. Veyne à propos des épitaphes de Cocyro, tous les métiers des couches populaires ne sont pas représentés : on trouve de nombreux boutiquiers, marchands d'habits et de tissus, orfèvres, marchands de vin, marchands de chaussures, banquiers, changeurs – mais il n'y a qu'un seul marchand de légumes et un seul marchand de fruits, un seul barbier et aucun savetier⁸⁷¹ ; quant à l'agriculture, elle n'est jamais représentée, ni dans l'épigraphie funéraire grecque, ni dans l'épigraphie funéraire romaine, car elle ne semble pas considérée comme un métier⁸⁷².

Or, pour peu que l'on élargisse les comparaisons au monde hellénisé d'époque romaine dans son ensemble, une grande partie des traits qui font l'originalité de l'épitaphe de Sophytos se retrouvent de façon particulièrement frappante sur des milliers d'épitaphes latines provenant d'un milieu social très spécifique dont P. Veyne a fait une analyse particulièrement suggestive dans *L'empire gréco-romain*⁸⁷³. Pline, à Rome, l'appelle *plebs media*, par opposition à une

⁸⁶⁹ Voir les inscriptions funéraires de Kokyros, en Cilicie, dans Keil/Wilhelm 1931, n°200-788 ; elles ont été étudiées par J.-P. Rey-Coquais (Rey-Coquais 1977 ; Rey-Coquais 1979 [1981]). Le métier est indiqué dans les deux tiers des 700 épitaphes d'hommes adultes de Corycus, et dans 80 cas parmi les 200 de Tyr. Ces épitaphes ont été étudiées par W. W. Harris (Harris 1983, en particulier p. 93-95 ; voir aussi Veyne 2005, note 77, p. 137). On fait le même constat à Afrodiasias.

⁸⁷⁰ Bernand 1969. Elles sont classées autant que possible par ordre chronologique, pour notre plus grand profit.

⁸⁷¹ « *It is obvious that most of the epitaphs commemorated people who were well outside the local elites, but there did exist a still lower social stratum which hardly appears in these texts* », Harris 1983, p. 94.

⁸⁷² Selon P. Veyne, cela n'avait même guère de sens : il s'agissait moins de cultiver la terre que d'être « propriétaire foncier patrimonial », ce dont il n'y avait pas matière à se prévaloir, « et l'on n'en faisait pas plus mention qu'un noble de notre Ancien Régime ne l'aurait fait, sauf pour se piquer d'une élégance » (Veyne 2005, p. 137).

⁸⁷³ Veyne 2005, chap. III : « Existait-il une classe moyenne en ces temps lointains ? », p. 117-162. Je lui emprunte une partie des analyses et références qui suivent, en faisant la part du fait que les réflexions de

*plebs humilis*⁸⁷⁴ : cette couche de population, de niveau social intermédiaire, avait des revenus souvent confortables, provenant d'activités professionnelles qui ne la faisaient pas dépendre d'un revenu journalier, ni des distributions de blé publiques ; la limite supérieure pour cette couche de population était celle qui définissait les deux *ordines* privilégiés, noblesse sénatoriale et ordre des chevaliers ; s'y adjoignait, tout en s'en démarquant par la naissance, en particulier à Rome même, toute la population des affranchis, parfois extrêmement riches. Dans les diverses villes de l'empire, où leur position sociale et leur situation matérielle ne faisaient pas contraste comme à Rome avec celle des richissimes familles sénatoriales au pouvoir, elle embrassait aussi tout une série de petits notables locaux, propriétaires campagnards, artisans et marchands prospères, que leur naissance écartait de l'exercice des charges publiques, mais dont les plus riches accédaient souvent aux sénats municipaux. L'émulation était constante avec les élites, et expliquait le grand soin mis à ériger un tombeau, souvent familial⁸⁷⁵ ; on pouvait faire les frais d'une pierre tombale, parfois en marbre, ainsi que des services d'un poète pour rédiger une épitaphe métrique à l'imitation de celles des classes élevées.

Mais leurs épitaphes s'en différençaient par leur contenu et, prises dans leur ensemble, elles ont de fortes parentés avec celle de Sophytes. On y retrouve en particulier, au lieu de l'élégante mélancolie des épitaphes métriques grecques, l'évocation satisfaite de la vie qu'ont menée les défunts, de leur prospérité, de leur activité. On était fier de mentionner son métier - parce que l'on y avait excellé, ou parce qu'il ne fonctionnait pas au jour le jour : les entreprises qui exigeaient des capitaux, le commerce à vaste échelle, commerce d'entrepôt et non de détail, la banque, les boutiques d'objets de luxe, l'orfèvrerie ou la joaillerie⁸⁷⁶. Comme le relève P. Veyne, on compte moins de boulangers et de marchands dans ces épitaphes que de gens de théâtre et de mosaïstes ! Et l'un des commerces les plus attestés est celui du *negotiator sicarius*, qui vend les très précieuses soieries chinoises, pour lesquelles l'investissement de départ est particulièrement lourd⁸⁷⁷.

P. Veyne suppose toujours un système de valeurs cohérent et uniforme – et que les situations locales étaient sans doute plus complexes.

⁸⁷⁴ Plin, XXVI, 1, 3. La distinction est reprise par Tacite, chez qui cette *plebs media* fortunée fait contraste avec la *plebs sordida* (Tacite, *Histoires*, I, 4), « *uulgu imperitum et inops* » (Tacite, *Annales*, II, 77 ; *Histoires*, III, 31), la *misera ac ieiuna plebecula* de Cicéron (Cicéron, *Ad Atticum*, I, 16, 11). Ces références sont citées par P. Veyne, *op.cit.* p. 118-119.

⁸⁷⁵ J.-B. Yon fait la même remarque pour la population marchande de Palmyre qui n'appartenait pas directement à l'élite notable (Yon 2002, p. 100-101).

⁸⁷⁶ Les petits métiers que nous connaissons par les textes littéraires et le *Digeste* comme ceux de *circito*, *ambulator*, *institor*, *circumforaneus*, sont complètement absents des épitaphes.

⁸⁷⁷ Voir ainsi, parmi les épitaphes du Latium, celle de tel *negotiator sicarius* qui se vante d'avoir offert et consacré une statue de Vénus et autres statues de bronze, ainsi qu'un autel de bronze, ou encore celle de tel autre, gravée sur un cippe en marbre : « *A Plutio epaphrodito / accenso uelato / negotiatori sericario / liberti patrono/*

On se vantait volontiers de s'être enrichi à force de volonté et de travail et d'avoir acquis une position sociale. On cherchait à se constituer un patrimoine à transmettre, à l'exemple des classes élevées de la société dont c'était le privilège. On songe ainsi à la longue épitaphe bien connue du moissonneur de Mactar, parti de rien, et devenu riche par son travail obstiné⁸⁷⁸ :

pau[p]ere progenitus lare sum paruoq. parente / cuius nec census neque domus fuerat,

[...] hic labor et uita paruo cont(en)ta ualere / et dominum fecere domus, et uilla paratast / et nullis opibus indiget ipsa domus.

Pauvre fut le foyer qui m'a vu naître, et mon père fut homme de peu / qui n'avait acquis ni fortune ni maison [...] Ma peine et une vie qui s'est satisfaite de peu m'ont valu une bonne situation/ et rendu maître de maison ; la ferme est bien pourvue / et la maison elle-même ne manque d'aucune richesse.

Ou celle-ci, retrouvée dans la région de Parme⁸⁷⁹ :

Ille ego, qui uarios cursus uariumq. labor(em)

Sustinui ut iustas conciliaret opes,

Transmisi moriens rerum quaecunque parauit,

Haec tamen ad Manes pertinet una domus. [...]

Me voilà, moi qui ai supporté des parcours variés et une peine qui ne l'était pas moins,

Pour me procurer des richesses comme il fallait,

J'ai transmis en mourant tout ce que j'avais acquis,

Cette demeure, cependant, et elle seule, c'est aux Manes qu'elle revient...

On trouve aussi de nombreuses évocations de revers de fortune, qui rappellent la ruine de la famille de Sophytos, tel celui de ce marchand de Brindisi dont nous avons déjà évoqué plus

ob merita/ eius » (CIL, XIV, n° 2812) ; CIL, XIV, n° 3711, 3712 ; CIL, VI, n° 9891, n°9892 : « *Thymele / Marcellae/ Siricaria* », etc. ; voir aussi éventuellement, en grec, CIG n°5834, mais la lecture n'est pas assurée.

⁸⁷⁸ Bücheler 1886, n° 1238 (CIL, VIII suppl., n° 11824) ; voir aussi éd. Dessau, n° 7457. On trouvera une discussion sur sa datation par C. Lepelley dans Lepelley 1981, II, p. 290.

⁸⁷⁹ Bücheler 1886, n°1273 (CIL, XI, n° 1122)

haut l'építaphe, trois fois ruiné, trois fois rétabli dans ses fonds. Le périple maritime aux nombreuses étapes de celui-ci, puis son retour dans sa patrie évoquent aussi le récit de son collègue arachosien⁸⁸⁰ :

Nauibus ueliuolis magnum mare saepe cucurri,
Accessi terras conplures, terminus hic est
Quem mihi nascenti quondam Parcae cecinere.
Hic meas deposui curas omnesque labores,
Sidera non timeo hic nec nimbos nec mare saeuom,
Nec metuo sumptus ni quaestum uincere possit.
Alma Fides, tibi ago grates, sanctissima diua,
Fortuna infracta ter me fessum recreasti,
Tu digna es quam mortales optent sibi cuncti.

J'ai souvent parcouru la vaste mer sur des navires à voiles
J'ai atteint des terres en grand nombre, et c'est ici le terme
Qu'a la naissance, les Parques autrefois, m'ont assigné dans leur chant.
C'est ici que j'ai déposé mes soucis et toutes mes peines,
Je ne crains pas, ici, les étoiles, ni les nuages, ni la mer cruelle,
Ni n'ai peur que la dépense ne puisse dépasser le gain.
Douce Loyauté, je te rends grâce, déesse toute sainte,
Ma fortune ayant été par trois fois brisée, j'étais à bout de courses quand tu m'as rétabli dans
mes fonds,
Toi seule es digne que tous les mortels t'adoptent.

L'évocation des *amici* ou *sodales*, que l'on a notée dans l'épigramme de Sophytos, occupe une place de choix dans les textes : l'entourage amical avait manifestement une grande importance, comme en témoigne, parmi tant d'autres, ce passage de l'építaphe d'un négociant enrichi de Castelo, près de Linares, qui se vante d'avoir respecté ses engagements, aimé les

⁸⁸⁰ Bücheler 1886, n° 1533 (*CIL*, IX, 60).

jeux, et ses amis⁸⁸¹ :

« Colui f[id]em, ludo[s soda]les amaui »

Ou encore celui-ci, particulièrement évocateur⁸⁸² :

Reddidi depositum, coaglaui semper amicos,

Nullius thalamos turbau, nemo queretur.

Coniux kara mihi mecum bene uixit semper honeste.

Praestiti quod potui, semper sine lite recessi.

J'ai rendu ce qu'on m'avait confié, cultivé toujours les liens avec les amis,

Je n'ai troublé l'union de personne, personne n'a à se plaindre.

L'épouse qui m'est chère a bien vécu avec moi, toujours honnêtement.

J'ai prêté ce que j'ai pu, et toujours payé mes dettes sans litiges.

Il est difficile dans l'építaphe du négociant de Castelo d'interpréter la mention des « amis » comme celle de patrons, ou de bienfaiteurs, comme on le fait ordinairement dans les textes épigraphiques grecs et latins d'époque classique, voire hellénistique. Or à l'époque gréco-romaine, il semble que les usages sémantiques du vocabulaire de l'amitié se modifient. J.-B. Yon a ainsi noté par exemple qu'à Palmyre, peut-être sous l'influence des usages araméens, le rapport dissymétrique indiqué par le vocabulaire de l'amitié utilisé dans les nombreuses dédicaces à de hauts personnages semble inversé : dans ces textes, ce sont les dédicants eux-mêmes, de rang inférieur, qui se désignent comme les amis⁸⁸³. P. Veyne a fait remarquer que dans les építaphes métriques de la *plebs media*, l'évocation des amis était souvent voire systématiquement associée à la mention de crédits reçus et restitués, ainsi qu'à l'insistance sur la loyauté (*fides*) et l'honnêteté (*honestas*) que l'on s'est réciproquement

⁸⁸¹ Bücheler 1886, n° 1556 (*CIL*, II, 3304).

⁸⁸² Bücheler 1886, n° 477 (*CIL*, XIV, 2605) ; voir aussi Bücheler 1886, n°512, 1100, 1102, 1103, etc.

⁸⁸³ Yon 2002, p. 145-148. Il précise ailleurs que ce vocabulaire de l'amitié ne recoupe pas exactement les relations de clientèle: « On assiste au cours de la période à l'émergence de relations sociales dont on trouve des parallèles exacts dans le monde romain, en particulier l'accent mis sur l'amitié ou les liens patrons-clients » (p. 150).

manifestées. Dans la dernière épitaphe citée, le défunt rappelle ainsi avoir toujours « rendu ce qu'on lui avait confié et maintenu les liens qui l'unissaient à ses amis » ; « il a prêté toujours autant qu'il a pu, et toujours rendu ce qu'il devait sans créer de litiges ». P. Veyne considère que ce réseau amical, loin d'être dissymétrique, jouait un grand rôle dans un système économique où le crédit accordé par des particuliers l'emportait nettement sur le crédit bancaire : il permettait de s'assurer des avances d'argent, et éventuellement d'obtenir des crédits plus importants grâce à un système d'assurance mutuelle⁸⁸⁴. Aussi peu conventionnelle que soit cette interprétation, on peut l'envisager aussi pour le texte de Sophytos qui évoque aussi avec complaisance la joie de ses amis à son retour au pays, sans que rien ne permette de supposer une hiérarchisation dans ses rapports avec eux, mais qui lui avaient peut-être fourni avant son départ les subsides nécessaires à la mise en route de ses activités commerciales.

On retrouve aussi dans ces épigrammes, parfois, la fierté exprimée par Sophytos pour la culture lettrée qu'il a acquise, ainsi que celle d'avoir lui-même composé les vers de son épigramme, qu'exprime l'acrostiche.

Ainsi dans l'une des épitaphes citées plus haut, le défunt suggère qu'il a rédigé lui-même les vers de son épitaphe, dictés ensuite au graveur⁸⁸⁵ :

« perlege uersus / quos rogos dictaui et iussi scribere quendam »

Lis ces vers, / que j'ai dictés et ordonné à quelqu'un de graver sur mon tombeau.

Mais il arrive bien plus souvent que l'on ait recours aux services d'un poète ou d'un écrivain public pour rédiger l'épitaphe métrique⁸⁸⁶. D'une façon générale, les défunts dont ces épitaphes conservent la mémoire ont rarement étudié la rhétorique et les *artes ingenua*, ou *bonae litterae*, comme les fils d'aristocrates⁸⁸⁷ ; ils ont en revanche fréquenté une école élémentaire où ils ont appris à lire grâce aux bons soins d'un *magister*. Lorsqu'ils ont, comme Sophytos, accédé à la culture littéraire, comme lui ils s'en font gloire, tel cet affranchi, dans une épitaphe gravée sur un bloc de marbre retrouvé dans la région de Cesi et conservé au

⁸⁸⁴ Veyne 2005, p. 142-149.

⁸⁸⁵ Bücheler 1886, n° 477 (*CIL*, XIV, 2605).

⁸⁸⁶ Les exemples sont légions, voir Bücheler 1886, n° 91, 107, 219, 226, 462, 463, 471, 481, 489, 495, 512, 513, etc. (Veyne 2005, p. 137, note 78). La plupart du temps, seule la situation d'énonciation trahit le poète, mais il arrive que le poète ou le graveur signe son travail, et l'on connaît aussi l'épitaphe d'un certain Aelius Apollonius, où le poète a caché sa signature sous forme d'acrostiche : *LVPVS FECIT* (*L'Année Epigraphique*, 1947, n°31)

⁸⁸⁷ Ils en font même parfois une fierté, voir les références rassemblées dans Veyne 2005, p. 151.

musée des Thermes à Rome⁸⁸⁸ :

Artibus ingenuis, studio formatus honesto,

Inter et aequales gratus amore fui.

Comme le note P. Veyne, le milieu représenté par ces inscriptions était, à Rome, celui du poète Horace et de ses lecteurs, mais aussi des rédacteurs et des lecteurs des graffitis de Pompéi, qui citaient des vers de poètes à la mode⁸⁸⁹.

Il est donc fort tentant d'établir un lien entre ces épitaphes gréco-romaines et celle de Sophytos. Mais quels relais concrets peut-on établir entre ces épigrammes funéraires latines et le marchand de la lointaine Arachosie ?

Certes, par ses activités commerciales, Sophytos faisait partie de ce milieu interlope de marchands, navigateurs, gros négociants et trafiquants de toutes sortes qui assuraient le lien entre les régions les plus éloignées du monde hellénisé, unis par l'attrait d'un commerce au long cours particulièrement fructueux. Par manque de témoignages, et peut-être parce qu'ils n'ont pas été mis en lien de façon systématique, c'est un milieu dont nous sommes peu familiers⁸⁹⁰. On connaît mal la langue parlée communément dans ce milieu mêlé où elle était rarement la langue maternelle et sans doute jamais la seule langue pratiquée par les individus ; elle devait avoir des variantes locales plus ou moins prononcées, comme l'anglais aujourd'hui tel qu'il est pratiqué dans les milieux d'affaires et les entreprises internationales. Les quelques rares textes que l'on peut rapporter à ce milieu marchand ne nous apportent pas beaucoup de précision.

L'*Itinéraire parthe* d'Isidore de Charax est composé de notations trop succinctes pour que l'on puisse procéder à une analyse stylistique et lexicale. Le *Périple de la Mer Erythrée*, dont la longueur se prête mieux à une telle étude, a été rédigé dans un but tout aussi fonctionnel

⁸⁸⁸ *CIL*, XI, 7856.

⁸⁸⁹ Veyne 2005, p. 130-131 et 150-151.

⁸⁹⁰ L. Robert avait attiré l'attention sur l'intérêt de constituer des corpus épigraphiques par « métier » : « Sans avoir fait moi-même un recueil systématique, sauf dans le cadre de mon volume sur les gladiateurs, je crois avoir montré dans mes *Épigrammes du Bas-Empire* ce qu'un groupe de textes (par ex. gouverneurs et fonctionnaires du Bas-Empire), étudié en commun avec les textes littéraires et avec l'histoire, pouvait apprendre sur la société d'une époque, sur son idéal moral, sur sa phraséologie et sur son style, style de vie non moins que style littéraire » (« *Inscriptions métriques* », *Opera Minora Selecta*, III, p. 1640-1669, cit. p. 1668). Depuis a été constitué celui des médecins du monde grec (Pfohl 1977) ; un corpus rassemblant les épigrammes funéraires des commerçants « internationaux » et voyageurs de l'époque gréco-romano-parthe reste, me semble-t-il, à faire.

dans le milieu marchand des ports de l’Égypte romaine. Il est composé dans un style général tout à fait ordinaire et concret : l’auteur use de la langue grecque de son époque dans une version que L. Casson considère comme « une version d’homme d’affaires », pleine de répétitions et de termes techniques que nous ne connaissons pas par ailleurs⁸⁹¹, ou de mots spécifiques ayant trait au commerce que l’on retrouve dans les papyri d’Égypte. Le style, pourtant, en maints endroits, suscite la perplexité de l’helléniste d’aujourd’hui, en particulier par le choix - inattendu dans ce contexte - de tel mot rare, de telle tournure choisie, ou de telle formule poétique ou littéraire, qui contraste avec l’ensemble⁸⁹². L’évocation de la mer, en particulier, inspire à l’auteur le choix d’un lexique poétique dont l’usage en sens figuré et en contexte marin nous est souvent inconnu par ailleurs⁸⁹³, et il désigne la force des flots par le pluriel **biai** comme Homère le fait pour les vents dans l’Iliade⁸⁹⁴. Le manque de comparants à ce jour interdit encore de tirer la moindre conclusion sur le caractère idiomatique ou non de tels usages dans ce milieu à l’époque de la rédaction du texte, pour nous surprenants ; ce qui nous semble des « écarts » par rapport à la langue que nous connaissons montre que nous avons encore tout à apprendre des pratiques linguistiques grecques dans les milieux marchands entre le IIe siècle avant notre ère et le Ier siècle de notre ère⁸⁹⁵.

L’épithaphe de Sophytos, quoique de nature tout à fait différente de ces deux textes, offre une des rares attestations supplémentaire de ce constat. G. Rougemont a d’ailleurs relevé qu’un certain nombre de traits linguistiques et stylistiques lui donnait une physionomie spécifique par rapport aux poèmes grecs connus ; certaines de ces particularités évoquent le *Périple* : une certaine complexité dans la construction des phrases, qui exige un effort soutenu de la part de spécialistes pourtant aguerris à la lecture de l’Anthologie grecque et autres inscriptions grecques versifiées ; le choix parfois inattendu du vocabulaire dont de nombreux mots sont d’emploi rare, presque des hapax, ou sont considérés comme vieillissés dans le monde grec contemporain.

La transposition en langue homérique d’éléments qui relèvent d’un contexte relativement

⁸⁹¹ Sur les caractéristiques stylistiques du texte, voir Casson 1989, p. 10. Les nombreux *hapax* du *Périple*, dont on a dressé la liste, sont pour la plupart des termes techniques (*ibidem*, p. 10 note 22).

⁸⁹² C’est ainsi par exemple que l’on ne s’attend pas à le voir utiliser une forme de duel (40.13.29), ou la forme poétique **kleiomenh** (63.21.9).

⁸⁹³ Les mots **ufo~** (33.11.12) et **uyllov** (57.19.11), « haut », dans le sens respectivement de « haute mer » et « loin en pleine mer », ou encore **akavarto~** « uncleanse » pour décrire la côte orientale de la Mer Rouge, dangereuse et « reef strewn » [20.7.13].

⁸⁹⁴ *Périple*, 46.15.29 ; cf. *Iliade*, 16.213.

⁸⁹⁵ Cela ne concerne d’ailleurs pas seulement les milieux marchands. Rappelons qu’aucun des textes provenant des communautés grecques de l’empire parthe, mentionnés par les auteurs gréco-romains, n’a été conservé.

quotidien étonne naturellement moins ici que dans le Périple ; elle est commune à toute la production poétique du monde hellénisé, de haute comme de basse époque et partout. Outre le terme **eujneth~** pour évoquer les amis du défunt⁸⁹⁶, la formule homérique la plus reconnaissable est celle qui évoque les longs parcours qui ont conduit Sophytos « dans de nombreuses villes » (**eij aštea polla**), reprise du vers bien connu de l’Odyssée dont on trouve des variations plus ou moins proches dans toutes les épitaphes connues de défunts dont la vie a été itinérante⁸⁹⁷. On retrouve par exemple la même réminiscence homérique à l’autre bout du monde hellénisé à l’époque impériale, dans l’épigramme funéraire grecque déjà évoquée de Ioulanios Euteknios de Laodicée découverte à Lyon⁸⁹⁸ ou encore, transposée en latin, dans celle de tel marchand romain découverte à Brindisi, mort dans sa patrie après de longues pérégrinations⁸⁹⁹.

Sophytos ne donne aucune indication sur les villes dans lesquelles il a exercé ses activités. Il mentionne seulement qu’il est parti « de chez lui » (**oiikoqen**) et qu’il s’est rendu « dans de nombreuses villes » (**eij aštea polla**) : on les suppose lointaines, tant il insiste sur la durée de son absence (v. 13-14). De Kandahar, les chemins qu’il pouvait emprunter étaient nombreux : parmi les itinéraires les plus connus, deux routes partaient vers l’ouest – la première, décrite par Isidore de Charax, après avoir longé le Hilmend vers l’aval, remontait vers l’Arie pour rejoindre la Mésopotamie par le nord du plateau iranien ; la seconde rejoignait les ports de la Mer Rouge par le Kerman, via Persépolis ; et deux routes partaient vers l’est – la première, depuis Kandahar, descendait vers le sud-est, gagnant directement les ports de l’embouchure de l’Indus par les passes du Gôlan, tandis que la seconde remontait le cours du Hilmend vers Bégram ou Taxila⁹⁰⁰. La route d’Isidore reliait toutes les grandes fondations urbaines grecques qui couronnaient par le nord le désert central iranien ; elle

⁸⁹⁶ « **terpnoy t eujnetai~ efanhn** »

⁸⁹⁷ Pour des exemples, voir G. Rougemont, dans Bernard/Pinault/Rougemont 2004, p. 240-241.

⁸⁹⁸ *Ibidem*, p. 241 note 28.

⁸⁹⁹ « *Nauibus ueliuolis magnum mare saepe cucurri/ Accessi terras conplures, terminus hic est/ Quem mihi nascenti quondam Parcae cecinere* », Bücheler 1886, n° 1533 (*CIL*, IX, 60), et *infra*. Selon F. Bücheler, les caractéristiques paléographiques de l’inscription inciteraient à la dater de la fin du Ier siècle de notre ère, début du IIe, mais diverses particularités linguistiques l’apparentent plutôt aux épigrammes funéraires d’époque augustéenne.

⁹⁰⁰ Cette dernière permettait, en traversant les cols de l’Hindukush, de rejoindre le Turkestan chinois, pays des Sères ; on se rappelle que P. Bernard et G. Rougemont, lors de la première tentative de lecture du texte, avaient proposé une coupe du vers 11 donnant **ep ejporihi Siniwn eij aštea pollav** (« pour faire du commerce vers les villes nombreuses des Chinois ») – le mot **Siniwn** se retrouvant dans des formes proches à la fois dans le *Périple* (**Sihai** ou **Qihai**), puis par Ptolémée ; en outre, une forme phonétiquement identique du nom des Chinois (*Ciniya*) apparaît au IIIe siècle dans des documents en langue gāndhārī retrouvés précisément dans les oasis du Taklamakan. La nouvelle coupe proposée par M.L. West, qui suppose l’utilisation de **ejporihisi** au pluriel, suivi du participe présent de **ipnai** a cependant été adoptée par tous, car elle s’avère plus simple, et ôte tout difficulté de métrique, (voir G. Rougemont dans Bernard/Pinault/Rougemont 2004, p. 246-247).

mettait l'Arachosie en contact avec les villes hellénisées de Mésopotamie, séleucides, puis romaines, à partir des villes jumelles d'Apamée et Zeugma, par où l'on traversait l'Euphrate pour gagner Syrie, et celles qui s'égrenaient vers le sud le long du fleuve. De l'autre côté de l'itinéraire, sur la route du nord-est, les objets retrouvés durant les fouilles de Bégram provenaient d'Antioche d'une part, d'Alexandrie d'Egypte d'autre part. Les témoignages des échanges commerciaux par la mer entre l'empire romain et les ports d'Inde à partir du Ier siècle avant notre ère et surtout du siècle suivant sont nombreux et bien connus. La circulation de numéraire romain dans les régions portuaires indiennes, en particulier, a été bien étudiée, même si la zone de diffusion de ces monnaies, refondues à l'époque kushane, nous échappe. Toutes les routes mettaient la région en position d'étape sur les trajets entre le monde indien et chinois d'une part, le monde gréco-romain d'autre part. L'expression « **εἰς εἰσποριῆσιν** » ne donne pas d'indication supplémentaire sur les parcours de Sophytos. Quand le mot est employé au sens propre, il désigne habituellement un comptoir commercial établi sur un littoral ; dans le *Périple de la Mer Erythrée*, où il est attesté 40 fois, L. Casson le traduit par « port de commerce », et il désigne, semble-t-il, un port offrant des possibilités concrètes d'achat et de vente de marchandises, par opposition à *limên*, plus neutre, employé six fois, et *hormos*, treize fois⁹⁰¹. E. Bernand souligne à propos des épigrammes funéraires d'Alexandrie qu'elles désignent souvent le commerce par la mer⁹⁰². Reste que l'expression, au singulier ou au pluriel, est souvent employée en une formule idiomatique désignant les activités commerciales en général, sans autre forme de précision⁹⁰³.

Si l'on cherche des parallèles parmi les épigrammes sur pierre retrouvées à l'extrémité de ces différentes voies commerciales, on est d'abord surpris que l'enquête soit si peu concluante en Syrie. On s'attendrait en effet à ce que les inscriptions métriques y soient nombreuses et relativement anciennes, puisque c'est au poète grec Méléagre, né à Gadara, en Syrie, que l'on attribue, vers 100 avant notre ère, la composition du premier recueil d'épigrammes grecques, connu sous le nom de *Couronne*. Or les épigrammes y sont comparativement bien moins nombreuses que l'on s'y attendrait, et parmi les épigrammes funéraires, rares sont celles que l'on peut dater avant l'époque impériale⁹⁰⁴. C'est sur la côte occidentale de l'Asie mineure,

⁹⁰¹ L. Casson, *op.cit.*, appendice I, p. 271-277, « Harbors and ports ».

⁹⁰² Bernand 1969, p. 102.

⁹⁰³ E. Bernand donne une série d'exemples, *ibidem* p. 102 note 2.

⁹⁰⁴ Merkelbach/Stauber 1998-2002, IV, p. 238-308. On en a retrouvé une seule à Séleucie de Pierie, datée du Ier siècle avant notre ère (sur 3 textes) ; quatre à Antioche, longues de quelques vers (sur 6 textes, et 3 fragments), deux à Apamée (sur 9 textes, et 3 fragments), quatre à Tyr dont une seule, de deux vers, remonte à l'époque hellénistique (elle figure d'ailleurs dans l'*Anthologie*, VII, 462, voir Merkelbach/Stauber 1998-2002, IV,

dont de nombreux indices montrent qu'elle a joué un grand rôle dans la colonisation grecque des régions orientales à l'époque séleucide⁹⁰⁵, que le corpus d'inscriptions métriques est le plus fourni et qu'il offre les exemplaires les plus anciens⁹⁰⁶.

Parmi les collectes régionales réalisées dans le monde grec oriental, c'est d'Égypte que provient le plus grand nombre d'épigrammes funéraires. E. Bernand, à qui l'on doit d'en avoir dressé le corpus⁹⁰⁷, les a regroupées en tranches chronologiques larges, les répartissant entre l'époque hellénistique et l'époque romaine lorsque les données étaient particulièrement vagues, et - lorsque c'était possible - en quatre périodes : la haute époque hellénistique (de la fondation d'Alexandrie en 332 à la fin du règne de Ptolémée IV Philopator en 205), la basse époque hellénistique (jusqu'à l'occupation romaine en 30 avant notre ère), le Haut Empire (d'Auguste à l'avènement de Dioclétien en 284), enfin le Bas Empire (du règne de Dioclétien à celui de Justinien, 527-565). Or ce simple classement, aussi imprécis soit-il, révèle qu'elles sont très inégalement réparties dans le temps : on compte 11 épigrammes funéraires pour la haute époque hellénistique et 24 pour la basse époque hellénistique, tandis que les textes que l'on peut attribuer à l'époque impériale sont au nombre de 67, dont 47 sont datés plus précisément du Haut Empire.

D'une façon générale, lorsque l'on parcourt les corpus d'inscriptions métriques grecques de l'orient grec retrouvées sur pierre, on ne peut qu'être frappé par le fait que les épigrammes datées de l'époque hellénistique, voire du Ier siècle avant notre ère, sont proportionnellement beaucoup plus rares que celles des siècles suivants. Dans les régions anciennement hellénisées où l'on trouve les exemplaires les plus anciens, comme en Asie mineure ou en Syrie, il s'agit le plus souvent d'inscriptions à caractère public ou émanant de souverains. Les épigrammes funéraires, quant à elles, sont très inégalement réparties en fonction des régions et des villes, et, comme le corpus général auquel elles appartiennent, elles sont souvent plus tardives que l'on s'y attendrait, datant principalement du IIe siècle de notre ère, voire du Bas Empire⁹⁰⁸.

20/15/03), une à Damas, quatre à Sidon.

⁹⁰⁵ Voir sur cette question Bernard 1985, notamment p. 78-79.

⁹⁰⁶ A Cnide par exemple, parmi de nombreux fragments d'épigrammes funéraires, celle d'un riche artisan est datée du 3e quart du VIe siècle avant notre ère (Merkelbach/Stauber 1998-2002, I, 01/01.12, p. 14). A Milet, si l'on laisse de côté les textes trop fragmentaires, parmi les 23 épigrammes funéraires (sur 45 textes), 18 sont antérieures à l'époque impériale ; à Smyrne, où elles sont les plus nombreuses (72 sur 99 textes), seules 16 sont d'époque hellénistique, et à Pergame, c'est le cas de 2 épigrammes sur les 7 connues (sur 34 textes). En revanche, à Aphrodisias, Ephèse et Laodicée, les épigrammes funéraires retrouvées sont toutes datées à partir de l'époque impériale au plus tôt, et à Halicarnasse, la dizaine d'épigrammes funéraires que l'on connaît remonte à l'époque hellénistique (Merkelbach/Stauber 1998-2002, I, p. 54-62) Aucune n'a été retrouvée à Magnésie du Méandre.

⁹⁰⁷ Bernand 1969.

⁹⁰⁸ Ainsi, sur la côte nord de l'Asie Mineure, les épigrammes funéraires sont relativement rares et toutes datées au plus tôt de l'époque impériale. Kysikos, en Mysie, fait exception, où sur 24 épigrammes funéraires souvent

C'est donc vers l'Égypte, à l'époque romaine, que semble converger l'enquête, là où, sur une tradition déjà solidement établie, les épigrammes funéraires sont les plus nombreuses et les plus longues, et là encore où, à partir de l'époque impériale où cette pratique d'orner sa stèle funéraire d'une épigramme connaît un développement particulier, l'habitude d'y évoquer son métier devient monnaie courante. On y connaît d'ailleurs celle d'un commerçant, fier de l'être, que son écriture date de la haute époque impériale, malheureusement fragmentaire :

En qnhtoïsin aḥwmo~, ejj eḡporiaisin aḡisto~,

Loukio~ E |-----KONQE |--- [a] yuco~ |

- ----- GEINOYKA |-----SAS ---

« Irréprochable parmi les mortels, le meilleur dans le commerce, Lucius... sans vie... »⁹⁰⁹

Et c'est aussi l'Égypte, dont les marins, en assurant le commerce maritime de l'empire romain avec l'Inde, pouvaient se faire les relais de la culture de cette frange cossue du monde plébéen, dont les épitaphes présentent tant de parallèles avec celle de Sophytos.

Il est donc fort tentant de proposer de restreindre la datation de l'épigramme funéraire de Sophytos entre la fin du Ier siècle avant notre ère et le Ier siècle de notre ère, après l'importante charnière culturelle qui marque la mise en place du commerce maritime entre Rome et les ports indiens au cours du Ier siècle avant notre ère via Alexandrie.

Il n'est sans doute pas nécessaire de supposer que Sophytos lui-même a fait le long voyage maritime jusqu'à Alexandrie, même si ce n'est pas impossible. Le milieu marchand dont les réseaux parcouraient les routes caravanières comme les circuits maritimes était sans doute particulièrement sensible aux influences culturelles, ainsi qu'à la relative uniformisation culturelle que ces liens ne pouvaient manquer de provoquer au moins dans les milieux urbains avec places de marchés et zones portuaires. Ainsi, un regain d'influence grecque, ou plutôt d'influence romaine hellénisée, est attesté à partir de l'époque augustéenne en Inde du Nord-

longues, une grosse dizaine sont antérieures à notre ère (Merkelbach/Stauber 1998-2002, II, p. 42-69). Les épigrammes sont aussi particulièrement nombreuses à Nikaia, en Bythinie, où l'on en relève plus de 80, mais, comme ailleurs, toutes postérieures à notre ère. A l'intérieur des terres, en Phrygie, les épigrammes funéraires sont nombreuses, mais forment un groupe homogène, chrétien, daté des IIe-IIIe siècle, et souvent de piètre qualité littéraire et stylistique, avec de multiples erreurs de métrique (Merkelbach/Stauber 1998-2002, II, p. 151 à fin)

⁹⁰⁹ Lecture et traduction de E. Bernand (Bernand 1969 p. 101-102, épigramme funéraire n°18). Elle provient de Hawara, dans le Fayoum.

Ouest. Si les populations locales produisent à cette époque une immense quantité d'inscriptions en écriture *kharoshthi* en contexte bouddhique, différentes notations dans les sources gréco-romaines d'époque impériale témoignent de l'usage du grec en contexte indien, ainsi que d'une familiarité certaine avec la culture littéraire grecque. Strabon rapporte ainsi que selon Nicolas de Damas, une ambassade indienne arrivée à Antioche à l'époque d'Auguste était porteuse d'une lettre rédigée en grec sur parchemin (**ej̄ difqera**)⁹¹⁰. Dion Chrysostome évoque une traduction en langue indienne de l'œuvre d'Homère, qui aurait popularisé « les souffrances de Priam, les déplorations et les lamentations d'Andromaque et d'Hécube, la vaillance d'Achille et d'Hector »⁹¹¹. On connaît aussi un relief provenant du Gandhara, qui représente l'entrée du cheval de bois construit par les Grecs dans la ville de Troie⁹¹². Il n'est donc pas entièrement étonnant que ce soit dans cette Arachosie hellénisée - qu'Isidore de Charax au tournant de l'ère appelle encore l'« Inde blanche » - qu'apparaissent des témoignages de la transmission et de l'usage de coutumes épigraphiques grecques.

On a relevé déjà le fait que Sophytos, tout imprégné de culture hellénisée qu'il se plût à se montrer dans son épitaphe, portait un nom indien et était fier de la lignée de son père Naratos, dont le nom est lui aussi sans conteste d'origine indienne, malgré la forme typiquement grecque du dérivé patronymique dans lequel il est inséré dans le corps du texte (**Naratiadh~**, « fils de Naratos »). Il n'y a manifestement pour lui rien de dévalorisant à revendiquer son origine indienne. Autant que l'on puisse en juger par notre documentation, seul le contexte local peut rendre compte de ce phénomène. En Bactriane grecque, le corpus onomastique relevé à Aī Khanoum montre que les Bactriens portant des noms iraniens occupaient systématiquement des fonctions subalternes par rapport aux personnages portant des noms grecs⁹¹³, et l'on sait à présent que le premier souverain connu dans les séries de monnayages indo-grecs à porter un nom iranien, Mauès, a nommé son fils Artémidore.

Dans le monde gréco-romain d'époque impériale, la situation n'était pas uniforme : en Syrie, il était fréquent que les notables adoptassent des noms grecs, surtout lorsqu'ils accédaient au

⁹¹⁰ XV, 1, 73.

⁹¹¹ LIII, 6-7 ; voir aussi Elien, *Varia Historia*, XII, 48, qui écrivait au début du III^e siècle de notre ère.

⁹¹² Voir Allan 1946 et Foucher 1950, qui n'était pas convaincu de l'inspiration homérique du motif représenté. Pour ces références et d'autres exemples, voir Rapin 1992, p. 129 : C. Rapin évoque quant à lui le rôle qu'ont pu jouer dans ces transmissions les bibliothèques des principautés indo-grecques d'Inde du nord-ouest, dont on sait maintenant grâce aux trouvailles monétaires que les plus orientales d'entre elles ont été les dernières à disparaître juste après le début de notre ère.

⁹¹³ Sur l'onomastique des noms grecs et bactrien et sur la hiérarchie des fonctions administratives et leur répartition entre Grecs et indigènes dans le monde méditerranéen, voir Rapin 1983, Grenet 1983, et Rapin 1992.

droit de citoyenneté romaine⁹¹⁴ ; à Charax, par exemple, le riche marchand Marcus Ulpius Iaraios, auquel sont consacrées des dizaines d'inscriptions votives, a donné à cette occasion à son nom araméen Iarhai une consonance grecque, à la manière romaine. Les Palmyréniens, en revanche, sauf rares exceptions, conservent leur nom araméen quel que soit le prestige de leur position publique, en lui associant éventuellement un nom grec⁹¹⁵. Pour l'époque parthe, nous ne disposons pas de corpus onomastiques mixtes suffisamment conséquents pour étudier une éventuelle hiérarchisation des individus selon leur nom, ni d'éventuelles stratégies onomastiques sur plusieurs générations⁹¹⁶. En Arachosie, la domination Maurya a nécessairement eu un impact sur la hiérarchie des différentes familles d'origines indienne et grecque, et il faut rappeler d'une façon générale que tous les souverains d'origine étrangère, des Grecs aux Parthes en passant par les dynastes Sakas, ont témoigné une attention particulière aux populations locales, plus qu'ils ne l'avaient jamais fait pour les populations iraniennes soumises, en particulier en émettant un monnayage à légende systématiquement bilingue avec une version indienne dans les territoires indiens.

Dans l'analyse qu'il fait de l'étymologie indienne des noms de Sophytos et Naratos, G.-J. Pinault a montré que l'on pouvait les rattacher aux formes sanskrites *Subhūti* pour le premier, et *Nārada* ou *Naradatta* pour le second, plus ou moins transposées en langue grecque⁹¹⁷. Dans le monde indien, la formation et l'attribution des noms propres était traditionnellement codifiées selon l'appartenance à la caste. Or les membres *-bhūti* et *-datta* entrent ordinairement dans la composition de noms qui conviennent aux Vaiśya, qui occupent la troisième classe dans la hiérarchie des castes et regroupent les commerçants, agriculteurs, et représentants des divers métiers de production⁹¹⁸. Certes, cet usage traditionnel n'était naturellement pas appliqué de façon systématique, et la littérature sanskrite fournit de nombreuses exceptions⁹¹⁹. En outre, l'intensification des échanges commerciaux, en particulier précisément ceux qui reliaient l'Inde à l'empire romain avant notre ère et surtout au siècle suivant, a peut-être aussi exercé une influence sur la hiérarchisation symbolique des activités. Une trouvaille épigraphique réalisée dans les environs de Mathurā a ainsi révélé qu'au Ier siècle de notre ère la caste des brahmanes pouvait compter de riches commerçants :

⁹¹⁴ Voir par exemple Sartre 1985, p. 150. Quand en Syrie un personnage porte un nom grec, seules les inscriptions bilingues nous indiquent si l'on a affaire à un Grec ou à un Syrien hellénisé.

⁹¹⁵ Voir Yon 2002, particulièrement p. 166-174.

⁹¹⁶ A Merv comme à Nisa, curieusement, le corpus onomastique est à peu près uniformément iranien.

⁹¹⁷ Voir G.-J. Pinault dans Bernard/Pinault/Rougémont 2004, p. 249-255.

⁹¹⁸ G.-J. Pinault, *ibidem* p. 256-257.

⁹¹⁹ L'existence d'un *Subhūtika* dans la généalogie des rois de Bajaur, en revanche, n'en est pas forcément une : c'est certainement le contrôle des passes et cols du nord-ouest de l'Inde par lesquels transitaient les marchandises qui furent à l'origine de la prospérité de nombre de ces petits dynastes indiens qui apparaissent à cette époque dans les monnayages et inscriptions (Fussman 1980 et Fussman 1998).

il s'agit de la dédicace en brāhmī d'un « puit-étang » qu'avait fait creuser une certaine Rāhoganā en matière d'offrande pieuse ; elle s'y présente comme la mère du brahmane Vairabala, fils de Ghosadatta, qui exerce le métier de chef de caravane (*vaśya*)⁹²⁰.

Lors de la découverte de l'inscription d'Ashoka en 1958, L. Robert écrivait : « On peut tirer une conclusion importante sur l'hellénisme de l'Arachosie : il participe à la vie générale de l'hellénisme ; il n'est pas confiné sans relations dans un coin perdu, où il se ratatine et se sclérose ; les lapicides y suivent les modes qui parcourent tout l'hellénisme »⁹²¹. De ce qui précède, tout incite à penser qu'il en était de même durant les trois siècles suivant l'époque maurya, en particulier pour l'Arachosie parthe. A ceci près que depuis les conquêtes romaines, l'hellénisme, à l'ouest de l'empire parthe, était devenu « gréco-romain » et s'était répandu sur un territoire beaucoup plus vaste, du bassin de l'Indus au détroit de Gibraltar, ce qui justifie la validité du rapprochement avec un corpus en langue latine provenant de la Méditerranée occidentale.

Considérée en contexte parthe, cette épigramme a aujourd'hui bien peu de parallèles. Cette inscription constitue en effet un *unicum* sur l'ensemble du territoire qui va de l'Euphrate à la Bactriane et du Turkménistan à la Characène : on n'a encore retrouvé aucune épitaphe grecque, a fortiori aucune épigramme funéraire grecque dans le monde iranien avant celle de Sophytos⁹²². L'épigramme funéraire de Dura Europos date du IIIe siècle de notre ère, quand la ville avait été conquise par les Romains : elle marque la sépulture d'un Iulius Terentius, tribun militaire, probablement tombé lors de la guerre contre les Parthes d'Alexandre Sévère en 232⁹²³. Le matériel de Suse, en Médie, n'en a pas fourni non plus jusqu'à présent, bien que l'on y connaisse quatre inscriptions métriques, dont deux remontent à l'époque parthe⁹²⁴. Le petit document épigraphique découvert sur le site de Djiga-Tepe, à 3 km de Dilberdjîn, constitue peut-être une modeste exception : il s'agit d'un petit fragment d'une plaque de terre-cuite sur laquelle avait été gravée, avant cuisson, une petite inscription de six lignes en lettres grecques ; il n'en reste aujourd'hui que le bord supérieur gauche⁹²⁵. On reconnaît encore

⁹²⁰ Fussman 1993, p. 111-117.

⁹²¹ « Observations sur l'inscription grecque d'Ashoka », *Opera Minora Selecta*, p. 1551-1569, ici p. 1556.

⁹²² On attend avec impatience la publication par J.-B. Yon d'une épigramme (funéraire ?) de Zeugma, dont il a eu la gentillesse de me faire connaître l'existence.

⁹²³ La petite chanson dionysiaque en grec de Doura forme un plaisant graffito qu'il est difficile de dater (Merkelbach/Stauber, 1998-2002, IV, p. 305).

⁹²⁴ Merkelbach/Stauber, 1998-2002, III, p. 9-16.

⁹²⁵ Nous devons à G. Rougemont la publication la plus récente de cette inscription fragmentaire, avec la proposition de restitution la plus précise, assortie d'une bibliographie complète des éditions précédentes (Voir Rougemont, à paraître, n° 91).

quelques mots dont en particulier le nom propre Diogénès, le subjonctif **oiphtai** d'un verbe qui signifie aussi bien « partir » que « mourir », et le génitif **patrov** ; il est aussi question de solitude dans la première ligne et on peut peut-être restituer dans la dernière le nom d'Hadès : ces termes, ainsi que la disposition des mots, suggèrent qu'il s'agit d'une inscription en vers, sans doute à destination funéraire ; la forme des lettres évoque, selon I.T. Kruglikova, les inscriptions d'époque gréco-bactrienne⁹²⁶. C'est encore bien peu. Mais peut-être cela suffit-il, en attendant plus amples attestations, pour envisager, qu'il puisse d'agir d'une manifestation particulière du développement d'une coutume hellénique dans les anciennes régions gréco-bactriennes sous domination parthe, éventuellement propres aux régions indo-parthes.

Si l'on voulait tenter de relier la destinée personnelle de Sophytos aux aléas politiques de la région et au peu que nous savons de son impact sur la vie concrète de la population de Kandahar, l'évocation de la maison délabrée de sa famille qu'il fait reconstruire, du tombeau détruit qu'il relève, ferait volontiers songer à la période de reconstruction de la ville de Kandahar, enregistrée par les archéologues anglais, après la longue phase de détérioration subie par les structures héritées de l'époque hellénistique. Cette période de reconstruction - liée par les archéologues qui l'ont identifiée à la domination indo-parthe - correspond aussi à celle où des Parthes régnaient à la fois à Kandahar et, comme l'atteste le *Périple*, sur les ports du bassin de l'Indus.

⁹²⁶ Kruglikova 1977, p. 425 et fig. 16 p. 426. Elle considère cette inscription, toute fragmentaire qu'elle soit, comme un témoignage de la domination gréco-bactrienne jusqu'au nord de l'oasis de Bactres.